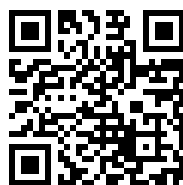

This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Fr
38
12

Fr
38
12(8)





BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

BULLETIN
DE LA SOCIÉTÉ
ARCHÉOLOGIQUE
ET HISTORIQUE
DU LIMOUSIN

—
TOME VIII
—

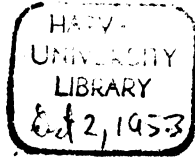
LIMOGES
CHAPOULAUD FRÈRES, IMPRIMEURS DE LA SOCIÉTÉ

—
1858

A

Fr 38.12₂(8)

✓



FC Lowell Fund

ÉMAILLEURS LIMOUSINS.



LES PÉNICAUD.



I. — LÉONARD PÉNICAUD *dit* NARDON *ou* NARDOU.

Nous abordons, en esquisant la biographie des membres de cette glorieuse famille d'artistes, l'époque la plus brillante de l'*émaillerie* à Limoges. Léonard *dit Nardou* est le chef connu des Pénicaud : *Penicaudius*, *Pénicault*, *Pénigot*, comme ce nom s'écrivit dans les actes, peut-être même *Pénicaille*, *Pénicalha*, tous ces noms se retrouvent souvent sur les vieux titres. Cette famille, vers la fin du *xv^e* siècle et pendant le *xvi^e* et les suivants, comptait des membres dans les professions les plus honorables, notaires, chanoines, etc. Un Jacques Pénicaud était consul à St-Junien l'an 1542, et *Nardon* le fut à Limoges.

Le premier acte concernant Léonard *Pénicaud*, *dit Nardou* en patois et *Nardon* en français, que j'ai retrouvé aux archives, est en date du 23 juillet 1495 : c'est une reconnaissance, devant le notaire François Béchameil, de 12 sous 6 deniers de rente annuelle à la *Confrérie des pauvres à vêtir* sur les deux vignes que cet orfèvre (*aurifaber*) possédait au Treuil-Guyernaud, *alias* le clos Ste-Croix. Nardon Pénicaud, contractant en 1495, devait avoir au moins vingt et un ans, puisqu'il fallait être majeur pour contracter, ce qui porterait sa naissance vers l'an 1474 : il aurait donc eu trente ans environ lorsqu'il peignit l'émail de 1503, dont la description viendra plus tard, et il peut bien, d'après ce calcul, avoir été le maître de Léonard Limosin, dont il était peut-être le parrain et le parent, puisqu'ils portaient le même nom de baptême.

Nardon Pénicaud fut élu, en 1544, l'un des centeniers ou cent

hommes pour l'élection des consuls au premier degré dans le quartier ou la bannière du Clocher, puis, en 1513, consul de Limoges avec son confrère en orfèvrerie Pierre Veyrier : d'où je conclus que sa réputation était alors assez grande pour lui mériter les honneurs municipaux. Signalons, à cette occasion, à quel point d'excellence et d'importance l'art de l'orfèvrerie devait être arrivé à Limoges, puisque ceux qui s'y distinguaient étaient appelés par les suffrages de leurs concitoyens à diriger les affaires de la ville.

Au registre de la *Baylie des pauvres à vestir*, page 294, on lit que Léonard Pénicaud dit *Nardon* devait et payait cinq sous de cens, en 1535, sur sa maison de la rue Frégebise. Cette maison provenait de Guillaume Peyteau : elle était située entre la porte des Arènes et le palais du Breuil (la préfecture actuelle). Une petite liève de 1537 de la confrérie du même nom porte cette mention : « Sur la maison » et escure de Nardon Pénicaud asises soubz les murailhes de la » ville et landeys du canton de Frégebise, v sols de rente par » chascung an. Recepte de 1537, xxv sols ». Ce qui semble établir qu'il paya cette année cinq échéances à la fois de cette rente, ou les arrérages depuis 1533. — Voici la confrontation de cette maison, prise à la page 295 du répertoire du prieuré de St-Gérald et du terrier du notaire Meilhaud : « Maison basse et vergier estant au » derriere, joignants eussemble, qui jady a esté bastie en pressoir, » assise en la vénelle qu'on va de la porte des Arenes, par dessous » la muraille, à la maison noble du Breuilh, touchant aux maison » et pressoir de MM. Delomenye, à celle et à l'eycure d'un nommé » *Nás-de-Gouret*, pintier, de Pierre, prêtre, et de Pierre Maubaye » freres ». Nardon Pénicaud doit cinq sous de rente annuelle et perpétuelle.

Nardon possédait une autre maison, comme nous l'apprend une reconnaissance, du 3 septembre 1539, déposée aux archives départementales, des frères Chamborest, couteliers, sur leur maison de la rue du Clocher, touchant à celle de Léonard dit Nardon Pénicaud, orfèvre, rue du Clocher, au coin, du côté de celle du Temple. Cette maison était encore, en 1570, sous le nom d'un Léonard Pénicaud qui fut condamné pour arrérages de rentes : c'était sans doute le second fils ou un neveu de Nardon.

Un titre, de la même année 1539, inscrit aux archives sous le n° 4804, mentionne une vigne et une *vimière* (oseraie) appartenant à Nardon Pénicaud, au lieu de Combe-Vinouse, dans un faubourg de Limoges.

Jehan Pénicaud, *esmailleur*, est porté, page 20 de la liève n° 5

de l'hôpital général, comme propriétaire de la maison rue Frégebise, en 1584; il en payait la rente annuelle de *cinq sols* au prieuré de St-Gérald, ce qui prouverait au besoin qu'il fut le fils et l'héritier de Nardon. Il n'est pas probable que ce chef de la famille Pénicaud ait vécu jusqu'à l'an 1570 : il aurait eu alors quatre-vingt-seize ans environ.

L'émail, postérieur à la renaissance, dont la date est la plus ancienne à mon avis est le Calvaire du musée de Cluny, ou plutôt le tableau émaillé n° 2029 du catalogue, légué par le testament de M^{me} Labadie née Lefèvre, décédée le 3 janvier 1853 : cet émail, orné de pieuses légendes, d'écussons des donateurs, de leurs armoiries, nous présente l'inscription suivante, qui a paru bien précieuse pour un citoyen de Limoges. Nous la traduisons pour ôter la difficulté des abréviations : « Le prêtre Luc de *Violo* fit faire cet ouvrage pour Saint-Pierre de Rogiano; il le demande humblement : priez pour lui. Nardon Pénicaud, de Limoges, l'a fait (cet ouvrage) le premier jour d'avril de l'an mil cinq cent trois » (1). Lorsque M. du Sommerard, qui fait si gracieusement les honneurs des musées confiés à ses soins, me montra d'un air de triomphe sa nouvelle conquête, je vis d'un premier coup d'œil notre pays enrichi d'un nouveau fleuron par le chef-d'œuvre d'un de ses artistes, et l'explication du poinçon adopté par la famille Pénicaud. A Paris, où l'on est plus familier avec le nom de saint Bernard, on avait pris *Nardon* pour un diminutif du nom du grand abbé de Clairvaux, et l'on expliquait les initiales P. L. par *Pénicaud limosin*, ce qui produisait une erreur pareille à celle qui donnait à notre célèbre *Léonard* son nom de famille pour le nom de sa province, *quoique la lettre L précédât la lettre P.*

Mais moi, Limousin, à qui les saints de notre diocèse ne sont pas étrangers, je rendis à saint Léonard l'honneur qui lui était dû, et rétablis la vraie signature de Léonard Pénicaud, que mes découvertes à nos archives ont confirmée.

Il reste pourtant encore à résoudre la question de la couronne placée au-dessus des deux initiales du monogramme : je pense que ce fut une fantaisie de l'artiste de décorer ainsi son poinçon d'orfèvrerie, comme on voit encore de nos jours mêmes les couteliers couronner ou leur chiffre ou un emblème de leur choix ; car je n'ai aucune raison de croire que les rois Charles VIII ou Louis XII aient donné à Nardon Pénicaud le titre de peintre royal.

(1) Elle est peinte en lettres d'or sur fond bleu.

La plaque émaillée inscrite au n° 2029 du musée de Cluny est haute de 314 centimètres sur 235 de largeur. J'en fais une description sommaire pour ceux de nos concitoyens qui ne peuvent l'aller voir à Paris, et pour engager nos compatriotes qui visitent la capitale à aller admirer ce chef-d'œuvre rue des Mathurins-St-Jacques. N.-S. Jésus-Christ y est peint, attaché à la croix entre Marie, sa mère, et son fidèle disciple saint Jean, au milieu des anges qui portent les instruments de sa passion : la sainte face de la Véronique, la lance, l'éponge, l'échelle. Le soleil et la lune y sont figurés à droite et à gauche. Des anges reçoivent dans des calices le sang qui coule des plaies de Jésus. Sainte Marie-Madeleine est prosternée au pied de la croix. Le tout est peint en couleur sur un fond bleu d'azur semé de fleurs de lis d'or. Au bas du tableau, un grand écusson aux armes de France; d'un côté, un seigneur agenouillé et priant, derrière lequel sont les armoiries du roi René d'Anjou; de l'autre côté, un prêtre à genoux et priant aussi, sans doute *Luc de Viola*; près de lui, l'inscription citée plus haut, où ce prêtre est désigné comme ayant commandé cette peinture émaillée. Elle forme comme deux tableaux dont l'un est encadré par la longue légende finissant par les initiales du roi René R. R. : c'est le sujet principal. Le second représente le prêtre Luc et René d'Anjou avec leurs écussons. On lit encore autour du premier tableau ces inscriptions latines : *Ego sum qui sum. — Rex regum et dominus dominantium Jesus Christus. — Lapis ab infidelibus potentibus reprobatus et principibus crucifixus, fidelibus et humilibus humiliter adoratus. — Meum est consilium et equitas mea et potentia et fortitudo. — Per me reges regnant, per me principes et imperatores.* Ces inscriptions sont écrites en lettres d'or : ce métal brille sur la couronne de France, les fleurs de lis, etc. La croix est bordée de paillettes d'émail relevées par l'éclat du paillon. Le revers est en émail opaque brun marbré de violet.

On voit les initiales N et L de Nardon Pénicaud sur un triptyque en émaux de couleur, de la collection Carraud, haut de 24 centimètres sur 47 de largeur (les volets ont 7 centimètres de large). Il représente le Christ entre sa sainte mère et saint Jean, peints en buste; Jésus est nu devant une balustrade où sont placés le manteau de pourpre et les dés de sa passion : c'est aux deux extrémités de cette balustrade que l'émailleur a écrit en lettres d'or ses initiales. Il a écrit de même au bas de la plaque ces inscriptions : *Christus mortuus est propter peccata nostra, et resurrexit propter justificationem nostram*; sur le volet de gauche, saint Paul, et, sur celui

de droite, saint Pierre, tous les deux debout. Les figures du sujet principal se détachent sur un fond d'architecture d'un style qui tient à la fois du gothique et de la renaissance, entre la fin du **xv^e** siècle et le commencement du **xvi^e**.

Nous ferons remarquer par la suite le goût des autres Pénicaud pour les colonnades, les portiques et autres embellissements empruntés à l'architecture : les peintres sur vélin de cette époque en avaient donné l'exemple. Les archives de la Haute-Vienne conservent une lettre circulaire de ce temps, par laquelle l'abbé de St-Martial de Limoges demande aux rois et reines de l'Espagne et de l'Italie des secours pour relever son monastère incendié. Trois vignettes à couleurs brillantes décorent la tête de cette lettre, et peuvent être l'œuvre de Pénicaud. Celle de droite représente le miracle de la multiplication des pains dans le désert : sous une ogive surbaissée à la manière orientale, et ornée d'un chou couronnant dans le fond les voûtes bleues de portiques et de colonnes, est placé le groupe des douze apôtres et de leur divin maître. Saint Pierre et saint André présentent à Jésus-Christ le petit Martial tenant une corbeille où sont cinq pains et deux poissons. Le rouge, le bleu et le vert éclatent sur les vêtements des divers personnages ; les détails d'architecture sont gris et bleus.

Le haut de la vignette de gauche est encadré par une sorte d'arc de fantaisie surbaissé et orné de trèfles à ses deux extrémités, peint en gris, au devant duquel une clef de voûte bleue réunit quatre nervures. Au fond, fenêtres vitrées. Guérison miraculeuse des *ardents* par le saint évêque Martial, bénissant, de la droite, cinq personnages tendant les mains vers lui ; il est vêtu de ses ornements pontificaux ; à ses pieds, trois malades demi-nus appuyés sur des béquilles et un homme habillé de rouge et de bleu mi-parti ; les quatre hommes et une femme portent les costumes du **xv^e** siècle. Les murs de l'édifice sont décorés de festons arabesques. Les couleurs dominantes et le style se rapportent assez à la manière de nos premiers émailleurs.

Entre ces deux miniatures est placé un buste de saint Martial, coiffé d'une mitre blanche, et revêtu d'une chape en beau bleu d'outremer, entouré d'une hymne en son honneur et de prières en lettres dorées.

La même collection Carraud possède un autre triptyque de Nardon des mêmes dimensions : c'est l'apparition de N.-S. à sainte Madeleine, coiffée du turban comme les figures peintes et sculptées dans le dernier quart du **xv^e** siècle. Sur chaque volet une sainte debout dans

une niche, avec les légendes en lettres d'or : *Mater Dei*, *memento mei*, sous la première, et *Ave, Maria, gratia plena*, sous la seconde.

J'invite nos confrères et concitoyens à aller voir au musée du Louvre les œuvres de notre Nardon portant les n^{os} 159, 160, 161, 162 et 163 du catalogue.

Un triptyque dont la plaque du milieu est haute de 203 millimètres sur 167 de largeur, et les volets aussi hauts, mais moins larges (67 centimètres). *Pieta*, *Notre-Dame de Douleurs* ou *de Pitié*, qui contemple avec tristesse le corps sanglant de son divin fils étendu sur ses genoux. Les deux autres Marie sont près d'elle : l'une détache la couronne d'épines ; l'autre, tenant une boîte de parfums, porte à ses lèvres la main de Jésus. Ce tableau est encadré par les détails d'une chapelle à trois nefs dont les arceaux et les colonnettes se détachent sur un fond d'azur. Un tapis vert semé de pierres précieuses cache à demi des anges adorateurs. Une mosaïque, moitié violette et moitié verte, dont les dessins sont tracés par des lignes noir et or. Les auréoles des trois Marie sont de couleur violette, ainsi que la robe de la sainte Vierge. L'ample manteau de celle-ci est bleu d'azur rehaussé d'or ; le paillon brille dans tous les ornements et les imitations de pierreries fines. Saint Pierre, debout dans la plaque du volet gauche, en tunique violette et manteau bleu, porte dans ses mains une clef et un livre. Sur la plaque du volet droit est peint saint Paul, tenant une épée et un livre ouvert : sa robe est bleue ; son manteau, violet ; l'inscription PAULE se lit sur le collet de sa tunique.

Le *Couronnement de la Vierge* est représenté sur deux plaques de formes différentes : la première, carrée, a 19 centimètres de hauteur sur 17 de largeur ; la seconde, circulaire, a 23 centimètres de diamètre. Sur le n^o 162, la bienheureuse Marie est peinte agenouillée devant une estrade où sont assis Dieu le père, la tête ceinte d'une tiare et bénissant de la main droite, et Jésus-Christ couronné d'épines tenant sa croix. L'Esprit saint, sous la forme d'une colombe, plane au-dessus de la tête de la sainte Vierge. Dans le haut de la plaque, un ange tient de deux mains la couronne qui lui est destinée ; quatre autres anges sont placés sur les côtés, près de Dieu le père, de Jésus et de Marie. Le fond est d'azur semé d'étoiles d'or ; les nimbes sont ornés de pierreries en relief chatoyantes de paillon. Deux colonnettes encadrent la composition. Au milieu de l'arc supérieur est un médaillon, en forme de clef de voûte, où l'artiste a peint saint Michel tout armé. Deux scènes de la passion escortent le médaillon en petites proportions : *Jésus crucifié* et la *Lamentation sur la croix*. Le médaillon est entouré

d'imitations de pierres précieuses L'émail du revers de cette plaque est opaque, gris violacé et marbré.

Plaque 163 : Jésus-Christ, assis à droite de la composition, pose une couronne sur la tête de sa sainte mère, dont les yeux baissés et les mains jointes peignent l'adoration. Jésus, coiffé d'une tiare ou triple couronne de pierres précieuses, soutient dans la gauche un globe crucifère; sa longue tunique est bleue, et sa chape, violette doublée de vert, est attachée sur la poitrine par une agrafe. Le bas de cette chape est bordé d'un galon étroit sur lequel on lit cette inscription : *Jesus Christus Rex regum et Deus Dominus. Ave, Maria; Ave, Maria.* Le galon, plus large du devant, est enrichi de pierreries. Le monogramme du Christ est répété sur la partie inférieure de ce vêtement. La sainte Vierge est revêtue d'une robe violette: ses cheveux retombent flottants sur ses épaules; les parements des manches sont verts; son manteau, bleu lapis, est bordé d'un galon brodé de perles et de lettres formant le monogramme de Marie; le fond est d'azur semé d'étoiles d'or. Les deux sièges et les chaussures des deux personnages célestes sont ornés de pierreries; près des pieds, au milieu d'un sol émaillé de vert, est une étoile grande en paillon et rayons dorés, l'étoile de Marie, *stella matutina*. Cette plaque est encadrée d'une bande d'émail blanc, où on lit, en lettres noires et avec des abréviations, l'inscription qui suit : *Gloria et honore exaltacione singulisque graciis, Dominus Jesus, qui est Pater, et Filius, et Spiritus sanctus, non divysus, set solus Christus Deus, coronavit suam dilectissimam matriam, reginam atque imperatricem sui infiniti regni celorum, et sedet ad dexteram suam, que cum eo vivit et regnat.* Revers opaque de couleur glauque.

Nous ne devons pas oublier un fragment très-mutilé d'un émail de Nardon Pénicaud conservé au musée de Cluny : c'est la *Vierge en buste*, œuvre d'un grand mérite. Les carnations en sont violacées, les mains d'un dessin parfait, la tête d'un caractère simple et primitif, les vêtements d'un bleu admirable, le nimbe brun et translucide : ce fragment est bordé d'inscriptions en or. N° 999.

Deux volets d'un triptyque de la collection Beaucousin sont encore attribués à ce même émailleur Nardon, qui y a peint l'*Adoration de l'enfant Jésus* et sa *Circoncision*.

Voilà tout ce que l'on connaît de Nardon Pénicaud, ce chef de l'école d'émaillerie de Limoges depuis la renaissance. M. le comte de Laborde, qu'il faut toujours citer quand il s'agit d'émaux, calcule qu'il fallut au moins quinze années à ce maître pour arriver à triompher des difficultés de son art, et produire ce tableau capital

du Calvaire, daté de 1503. L'acte de 1495, que j'ai rapporté, vient à l'appui de cette hypothèse, et porterait sa naissance vers 1474. Une de ses maisons était encore sous son nom en 1570 ; mais il n'a probablement pas vécu jusqu'à cette époque.

M. de Laborde reproche à cet émailleur des tons généralement bleus tendant au brun vineux, dans une gamme sombre et un peu triste, que n'étaient pas les bleu turquoise tranchant avec des vert d'eau pour le ranimer.

Les fonds sont semés d'étoiles ou de fleurs de lis d'or ; les étoffes sont d'un ton solide. L'effet général est harmonieux, quoique l'artiste abuse du violet, et n'évite pas les tons faux dans les carnations. Les cheveux sont dorés : usage du paillon.

II. — JEHAN PÉNICAUD.

On lit à la page 20 de la 5^e liève de l'hôpital général : « La ruelle qui vient de la porte des Arenes par dessous les murailles de la ville à la maison du Breuil, sur une maison basse et verger à présent basti, *qu'a esté de Jehan Pénicaud, esmailleur*, il est deu de rante perpétuelle a cause des pauvres a vestir, argent cinq sols, par contrat du douze novembre 1610 ». En marge : « Rue de l'Echelle-de-Froydebise ». Et plus loin : « Jehan Penicaud a payé v sols de rante, de 1584 à 1613, sur la maison sise en la ruelle venant de la porte de l'Arene au Breuilh, au prieuré de St-Gérald ». Petits registres de ses rentes ; et, par apostille : « Cette maison de Jehan Penicaud, esmailleur, fut à M. Petiot du Masboucher, gendre de feu M. Etienne Ardy ».

Ces mentions, et plusieurs autres concordantes, prouvent qu'un Jehan Pénicaud, émailleur, hérita de la maison de Nardon, et qu'un autre Jehan Pénicaud succéda dans sa propriété au premier, mort depuis long-temps, en 1610, *qu'a esté*. Ce Jehan II Pénicaud vivait encore en l'an 1613 ; mais rien ne nous apprend si le premier était le fils ou le frère de Nardon : je pencherais pour la qualité de fils, puisqu'il a adopté sur ses émaux le poinçon LP couronnés choisi par Léonard Pénicaud ; qu'il aurait habité sa maison et son atelier, et qu'il lui aurait survécu pendant un temps assez long. Le second Jean Pénicaud cité dans ces actes serait, dans ce cas, le fils de Jean II et le petit-fils de Léonard : celui-ci a frappé également le poinçon de la famille sur ses œuvres.

La ville de Limoges conserve, dans plusieurs collections, dix tableaux des *Jehan Pénicaud*, que je vais attribuer à chacun de leurs auteurs, suivant ma connaissance.

M. le docteur Alphonse Bardinet en possède six, que je crois de Jean l^{er} Pénicaud dit l'*ainé*. Ils sont tout à la fois intéressants pour nous, comme œuvres de l'art limousin, et comme touchant à l'histoire religieuse de saint Martial, le premier évêque de notre province : plusieurs actions de sa vie y sont représentées d'après les légendes locales. Ces émaux ont 152 millimètres de hauteur sur 204 de largeur.

Le premier, en suivant l'ordre chronologique des faits, nous retrace une scène qui se passe dans un désert : quinze personnes sont groupées entre deux grands arbres ; un palmier très-vert et un autre arbre, plus gros, à tronc gris et feuillage imitant celui du laurier, encadrent le premier plan. Le ciel est bleu foncé ; le sol, d'un vert noirâtre, où croissent parmi les cailloux quelques plantes d'un vert plus clair rehaussées d'or. Dans le lointain, une riche verdure, arbres, deux temples ou portiques surmontés de dômes, au pied de montagnes formées de rochers agglomérés. Au milieu, Jésus-Christ entouré d'apôtres et autres témoins. Sur le devant, saint Martial enfant, vêtu d'une robe vert pâle ; sa tête est blonde ; ses bras et ses pieds, gros et forts ; son visage, plein et presque bouffi ; il tient des deux mains une corbeille plate couverte de cinq pains ronds et des deux poissons traditionnels. Le Sauveur du monde a la barbe et la chevelure d'un blond noisette, la tête ceinte d'un nimbe rouge entouré d'un cercle d'or d'où s'échappent des rayons lumineux. Sa tunique, en paillon, est détruite, à l'exception de la manche du bras droit dirigé vers la tête de l'enfant, laquelle est d'une étoffe rouge violacé ou pourpre ; ses pieds sont nus comme ceux de tous les assistants. Les apôtres ont la tête ceinte d'une auréole dorée ; deux spectateurs ont des bonnets bleus ou verts en paillon.

A la droite de Jésus sont groupées six personnes, parmi lesquelles on reconnaît saint Pierre, le plus près de Martial, qui passait pour son parent ; saint André, dont les traits ressemblent à ceux de son frère Pierre, est à côté de son divin maître : il est revêtu d'une espèce de chlamyde bleu clair dont les plis sont agrafés sur l'épaule. Le personnage au bonnet bleu paraît écouter ce que dit saint Pierre. Toutes ces figures sont admirables d'expression ; les cheveux et les barbes sont peints d'une manière particulière à Pénicaud. La destruction du paillon ne permet plus de distinguer que le vêtement vert émeraude et le manteau brun rouge de saint Pierre. Un autre apôtre de ce groupe a un semblable manteau.

A la gauche du Sauveur du monde se tiennent six apôtres à nimbe d'or; parmi eux saint Jean au visage jeune et imberbe, à la tunique bleu céleste (paillon) et au manteau brun rouge, comme les autres assistants dont on peut voir le corps entier; les têtes de face et de profil sont traitées avec la même supériorité. Sous le grand arbre au tronc gris est debout un homme coiffé d'un grand bonnet phrygien vert, vêtu d'une tunique brune et d'un manteau vert marin. Revers incolore.

Dans le second tableau, le ciel, bleu foncé, blanchit à l'horizon, et laisse une bande claire au-dessus des montagnes de l'arrière-plan. Le sol, sur lequel les pieds nus des personnages ne se détachent que mieux, est d'un vert très-foncé. L'action est, comme dans l'émail précédent, partagée en deux groupes. Jésus-Christ est au milieu, tourné vers la droite; sa chevelure et sa barbe sont plus foncées que dans le premier tableau; le même nimbe et les mêmes rayons entourent sa belle tête. Son vêtement, en paillon, est tombé, et a été remplacé par une pâte rouge imitant ce qui en reste. N.-S. impose les mains sur la tête de saint Martial, vêtu encore en bleu clair, mais plus grand et plus fort. La main de Jésus touche les cheveux du jeune saint, et rappelle l'Evangile où il est dit : *Laissez approcher de moi les petits enfants*. On distingue, du côté gauche, à leur auréole d'or, trois apôtres : l'un, jeune et blond, en tunique vert smaragdin (paillon), se croise les bras sur la poitrine (saint Jean); un autre, à longue barbe, en robe bleu foncé, tient un livre; ses jambes et ses pieds nus sont simplement dessinés au trait sur le cuivre, dont elles gardent la couleur; il en est de même d'un guerrier blond à la tête nue placé entre les deux apôtres, dont la tête et le bras nu sont teints en carnation, mais dont la cuirasse et la camisole flottante, ainsi que les jambes et les pieds, sont couleur de cuivre : il est vu par derrière, et tourne la tête vers saint Jean. Un petit manteau bleu, en paillon, est suspendu à son épaule gauche.

Deux têtes se montrent en arrière, l'une en bonnet bleu turquin (paillon), l'autre en bonnet bleu pâle veiné de blanc. Dans le fond du tableau, des rochers, des arbres verts, un temple rond à colonnes et des montagnes; de même, entre J.-C. et le groupe de droite, un temple ou portique surmonté d'un dôme; trois apôtres et trois personnages coiffés de bonnets phrygiens et d'une sorte de turban vert foncé, vert clair et bleu mêlé de blanc; l'un d'eux porte une tunique de cette dernière couleur et un manteau brun rouge; le paillon du vêtement des autres a été remplacé par une pâte rouge.

Un apôtre a conservé sur le sien des traces de vert rehaussé d'or. L'expression des visages est sévère et animée comme par une vive conversation.

Le troisième tableau nous présente saint Martial prêchant la foi au peuple lémovique sur le devant d'un portique à pilastres carrés d'un marbre bleu très-foncé. Les auditeurs sont au nombre de vingt-cinq ou vingt-six. Onze portent des coiffures très-variées, le casque, le bonnet phrygien, jusqu'au *capitegium* des femmes; deux d'entre elles sont assises au premier plan; le reste de l'assemblée est debout. A peine si trois ou quatre hommes sont barbus; ils sont presque tous jeunes et blonds. Un guerrier tient son glaive incliné en signe de respect pour l'orateur chrétien. Aucun des visages n'a le type ni le caractère juif : toutes les physionomies dénotent l'intérêt et l'attention qu'elles prêtent aux paroles de Martial. Le saint est élevé sur une base quadrilatère de marbre violet et blanc. Sa tête est ceinte d'une auréole jaune doré; ses cheveux et sa barbe sont d'un blond très-clair; on ne voit plus qu'un lambeau de son manteau : il était de pourpre (paillon). Ses pieds et ses jambes sont nus, comme ceux des autres spectateurs, à l'exception de trois guerriers chaussés de sandales, et dont les jambes portent des bottines, ornées de fleurons dans le haut, qui descendent jusqu'à la cheville. Celui qui tient son épée renversée porte un casque fort orné vert et or, où l'on distingue les traces d'une couronne. Un riche manteau de pourpre brodé d'or enveloppe avec élégance une tunique jaune bronze; les cuissards, dont on ne voit qu'une faible partie, sont bleu pâle. C'est probablement Junius Silanus le proconsul que l'émailleur a voulu peindre. Il est suivi d'une faible escorte de soldats ou d'officiers armés et coiffés de casques; leurs manteaux sont bleu clair ou bleu violet pâle. Un autre spectateur a la tête découverte et une toge bleu de ciel en paillon : il est jeune et blond. Parmi les têtes ou bustes qu'on aperçoit au-dessus des hommes du premier plan, on en remarque une avec un bonnet phrygien bleu, et une autre avec un casque vert doré en paillon; un jeune homme vêtu d'une tunique jaune bronze et d'un manteau bleu verdâtre tient un livre : il est placé tout près de saint Martial : c'est son disciple Alpinien. Nous retrouverons ce saint dans les autres tableaux avec les mêmes vêtements.

Les quinze ou seize personnages placés à la gauche du saint prédicateur sont dans des attitudes variées. Le plus près de l'estrade est un vieillard à barbe et chevelure blanches, qui penche la tête d'un air profondément touché. Sa tunique est peinte en jaune

bronze ; son manteau , vert en paillon , couvre l'épaule droite , et vient retomber en large draperie sous son bras gauche , dont la main tient un objet doré difficile à expliquer : est-ce une large épée , un *scipion* ou bâton de commandement , ou un faisceau de licteur ? Ce qui motive cette dernière hypothèse c'est qu'on croit voir trois verges ou baguettes d'or liées par des bandelettes dans ce que ne cache pas la toge du vieillard. Deux soldats l'accompagnent : l'un , près de lui , dont on ne voit que la tête et le casque jaune ; l'autre , un peu plus loin. Le casque de celui-ci est vert d'émeraude en paillon. Il est probable que Pénicaud a voulu peindre dans ce vieillard le père de sainte Valérie , époux de Susa ou Susanne , le proconsul d'Aquitaine avant Junius Silanus , avec qui une alliance était projetée. Ce qui appuie cette supposition c'est la présence de deux femmes assises sur un siège couleur d'acajou et sur une partie de son manteau ; la plus jeune , dont les traits sont pleins de noblesse , est couronnée d'un diadème d'or , vêtue d'une robe d'un bleu rehaussé d'or. Sa tête , entourée d'un cercle ou auréole d'or , annonce la sérénité de son ame. Près d'elle se trouve une autre femme , dont la tête ceinte aussi d'une auréole , est couverte d'un voile blanc retenu par une bandelette de même couleur. Cette dame porte une robe d'étoffe brun rouge. Ces deux robes sont drapées avec une rare perfection de dessin. Les nimbes , attribut de la sainteté , nous désignent en ces deux femmes sainte Valérie et sainte Susanne , sa mère ; derrière elles se tiennent debout deux femmes de leur suite , vêtues d'étoffe bleu clair : l'une , vieille , coiffée d'une sorte de bonnet brun ; l'autre , jeune , d'un voile couleur de sa robe , serré par une bandelette. La pose de saint Martial , celle de Junius Silanus , celle de Leocadius , de Valérie et de Susanne indiquent évidemment qu'une conversation est engagée entre eux ; Silanus paraît troublé ; Leocadius baisse la tête en signe d'affliction ; Martial fait un geste de la main d'un air de pitié ; Valérie sourit à ses paroles , et Susanne tend l'oreille pour mieux entendre. Tous les spectateurs témoignent par leurs physionomies l'intérêt qu'ils portent à l'entretien , tant l'escorte romaine de Silanus que la suite lémoivique de Leocadius et des dames de sa famille. On voit dans cette dernière plusieurs vieillards coiffés de bonnets ou turbans bleus ou jaune orange en paillon , trois soldats à casques verts en paillon ou bleu pâle et jaune. Sur l'estrade , qui forme un piédestal au saint , il reste quelques traces de lettres d'or ; plus en avant , au milieu du sol , un petit autel carré long , à trois marches , d'un marbre jaune et vert. Revers , comme celui du précédent tableau , incolore.

Le quatrième tableau retrace la résurrection du disciple de saint Martial Austriclinien. Le pieux évêque tient en main le bâton de saint Pierre, une verge d'or, et soulève, de la main gauche, le corps, enveloppé d'un léger linceul blanc nuancé de bleu du compagnon de ses travaux évangéliques. Saint Martial est représenté, comme dans les précédents émaux, blond, ceint d'une auréole, en tunique dont le paillon est tombé; son manteau est d'un pourpre foncé. L'action se passe entre deux colonnes de marbre blanc dont on ne voit pas les chapiteaux. Le fond est d'un bleu noir. Le parquet se compose de losanges de marbre violet, bleu, vert jaunâtre, de couleurs foncées comme la pierre qui fermait le tombeau d'où sort Austriclinien. Un nimbe d'or entoure la tête blanche du ressuscité; sa main gauche est accrochée aux bords de sa tombe.

Derrière la colonne de gauche se tient debout saint Alpinien revêtu d'une aube et d'une sorte de manteau vert émeraude en paillon, bordé d'un galon d'or; sa tête, blonde, est ceinte d'un cercle d'or; il porte des deux mains un grand livre violet orné de clous d'or. Au-delà de la colonne de droite, un soldat à barbe blanche, à casque bleu et or en paillon, en manteau bleu et blanc nuancé, qui s'ouvre sous les deux bras comme une dalmatique, aux jambes couvertes de bottines, appuie ses deux pieds sur le couvercle du sépulcre, et donne tous les signes de l'étonnement par ses gestes et les traits de son visage. La large entrée du monument permet de voir au dehors le ciel bleu sombre, des montagnes lointaines, un temple rond à colonnes et la riche végétation de la campagne. Revers incolore.

Le cinquième tableau n'est composé aussi que de quatre personnages : le sujet en est des plus intéressants. A l'angle supérieur de gauche, dans un ciel bleu qui blanchit près de l'horizon, au milieu d'une lumière éclatante formant une circonférence entourée de nuages bleus et blancs, Dieu le père se montre dans toute sa gloire au bienheureux Martial. Il est vêtu de pourpre et d'or (paillon); il tient, de la gauche, un globe bleu (paillon) surmonté d'une croix. Sa barbe est blanche; sa chevelure, d'un blond pâle; il tend la droite vers nos trois saints.

Au-dessous, la ville de Limoges, assise au pied des montagnes, avec ses édifices, qui s'élèvent au milieu des arbres et de prairies verdoyantes. On remarque plus particulièrement une église surmontée d'un clocher semblable à celui de la basilique de St-Martial avant qu'il eût été remonté en forme de *chaufferette*; un petit monument à

coupole ; une maison à colonnes et fronton, comme un temple antique, percée de portes et fenêtres ; plus haut, un bâtiment terminé par un dôme ; au rez-de-chaussée, deux colonnes, trois au premier étage, entablements ou corniches, porte cintrée, fenêtres étroites et longues ; sur l'arrière-plan, petits temples ronds ; vers la droite du tableau, maisons crénelées, à toits étagés en gradins, et sans portes ; des temples tétrastyles à frontons triangulaires, tous bâtis jusqu'à la base lointaine des rochers et des montagnes. Ce qui rend la perspective plus pittoresque, ce sont les arbres et la verdure qui bordent les rives de la Vienne, dont l'eau se distingue par des teintes d'un bleu marin qui tranche avec le jaune doré d'un des bords de la rivière. Un petit et un grand arbre encadrent cette peinture ; le dernier étend ses larges rameaux, dont le feuillage ressemble à celui du châtaignier. Les monuments de la ville sont d'un gris rehaussé de blanc.

Le premier plan est occupé par saint Martial prosterné en face de Dieu le père ; ses bras se croisent sur sa poitrine ; ses cheveux et sa barbe sont blond clair ; un cercle d'or entoure sa tête ainsi que celle de ses deux disciples ; son vêtement, de pourpre, en paillon, a disparu presque entièrement. Saint Austriclinien, à la barbe et aux cheveux blancs, est à genoux derrière son maître ; il porte une tunique courte jaune-bronze et un manteau bleu nuancé de blanc. Saint Alpinien, blond et imberbe, est debout, les bras tendus en signe d'admiration et de terreur ; sa tunique est jaune bronze, son manteau vert, en paillon. Les trois saints sont placés sur une colline de l'autre côté de la Vienne (4) sous le grand arbre déjà décrit. Le sol est vert foncé ; quelques cailloux blancs y sont semés. Les figures, les mains, les jambes et les pieds sont traités, dans ce tableau, de main de maître. Revers incolore.

L'apparition de Dieu le père à saint Martial est le sujet du sixième tableau. La fête s'en célèbre, dans notre diocèse, le 16 juin, suivant le Bréviaire de Limoges. La tradition porte que, ce jour-là, sa mort prochaine lui fut annoncée. Les personnages se reconnaissent aux vêtements qu'ils ont dans les précédents émaux ; ils sont très-bien conservés ; le paillon seul de la tunique du Père éternel a disparu.

On voit sa tête divine, à longue barbe et chevelure blanche, penchée vers Martial, et ses deux bras ouverts, comme pour l'appeler à lui ; un demi-cercle de nuages bleus et blancs entoure la gloire éclatante où se montre le buste de Dieu le père, à l'angle

(4) Le rocher de Babylone, près du pont St-Martial.

gauche du plafond d'un oratoire ou petit sanctuaire carré de marbre violet très-foncé. Les corniches en sont blanches, ainsi qu'un grand pilastre à chapiteau d'ordre ionique, placé à l'entrée. Le plafond ou lambris est percé d'une fenêtre ronde grillée, dont les vitres sont bleues; le parquet est vert foncé. Un autel sur lequel descendent des rayons lumineux de la gloire de Dieu le père est du même marbre que la chapelle; sa base et les cadres des panneaux sont bleus. Le marchepied est orange foncé; les gradins en sont marqués par des lignes dorées; le rétable en bois de l'autel est aussi doré: on y voit sculptée l'*Annonciation*, la Vierge agenouillée, le Saint-Esprit sous la forme d'une colombe, et l'ange Gabriel un lis à la main; la mitre du bienheureux évêque repose sur l'autel; elle est bleu saphir, en paillon, rehaussée d'or; ses fanons à franges d'or flottent sur la nape sacrée. Au milieu est un petit calice d'or sur une petite pièce d'étoffe blanche bordée d'or (le corporal), à côté d'un livre tout ouvert. Cette nappe, d'une grande blancheur, est si délicatement peinte qu'on y reconnaît toute la finesse du tissu: dans la partie qui déborde sur le devant, elle a la transparence de la mousseline brodée. Sur une console, à gauche de l'autel, on remarque deux charmants petits vases ou aiguières d'or (burettes). Le saint évêque Martial, revêtu de l'aube et d'une chasuble de forme antique, du plus beau violet pourpre (paillon), tend vers la céleste apparition ses deux bras appuyés sur l'angle droit de l'autel; sa chevelure et sa barbe sont d'un blond clair; le nimbe qui entoure sa tête est de couleur orange; ses pieds sont nus comme ceux de ses deux compagnons. Austriclinien a toutes les marques extérieures de la vieillesse; il semble écouter avec émotion les paroles divines; Alpinien, jeune encore, appuie une main sur son cœur: ses traits donnent à connaître l'impression que fait sur lui cette scène touchante; il tourne le dos à l'entrée du sanctuaire, qui laisse entrevoir en dehors le ciel bleu, les montagnes à l'horizon, des rochers, des arbres verts et un petit temple à deux colonnes surmonté d'un dôme. Revers incolore.

Je n'ai pas retrouvé sur ces émaux la date de 1544, que j'y avais vue il y a trente ans: elle est sans doute masquée par le bois doré dont on les a encadrés.

Deux émaux de la collection de M. Gabriel Reculés font partie de cette suite des miracles de saint Martial. Ils ont les mêmes dimensions que ceux dont je viens de donner la description. Le premier représente la guérison d'un possédé. Au devant d'un portique à colonnes blanches dont le fond est bleu très-foncé,

sont placés le premier évêque de Limoges et ses deux disciples Austriclinien et Alpinien, tous les trois vêtus, comme dans les six tableaux précédents, en paillon. Le possédé gisant à terre est en camisole vert marin; le démon, qui s'enfuit dans un fond jaune et entouré de nuages, est d'or. Il faut lire dans Ordéric Vital la légende de la délivrance et résurrection du jeune Hildebert, étouffé par un démon; la conversation de saint Martial avec celui qui se nommait lui-même l'*artisan milliaire*, et qui n'aimait pas à parler latin: notre saint lui ordonna en hébreu d'aller dans un désert. J'ai traduit ces détails naïfs dans mon *Traité des Ostensions*. Le nimbe du saint évêque et de ses deux disciples est en or, ainsi que la verge ou bâton de saint Pierre avec laquelle il opérait des miracles. Martial porte, dans ce tableau, une barbe pointue d'un blond châtain comme ses cheveux. Les carnations de cet émail sont d'une touche mâle et vigoureuse; le sol est vert et jaune; le revers incolore.

Le second émail de M. G. Reculés nous offre quelque autre épisode de la résurrection miraculeuse du jeune Hildebert, fils du comte Arcadius, englouti par les eaux du gouffre de Garrie dans la Vienne, près du Palais.

Ce tableau est composé de cinq personnages: saint Martial, Alpinien et Austriclinien, dans leurs costumes adoptés; un jeune homme, en tunique verte, paillon, jambes et tête nues, tend le bras vers l'homme à casaque bleue et casque vert des autres tableaux, en marque d'adhésion à ses paroles; deux colonnes; au dehors, temple rond, verdure.

Ce tableau présente les mêmes détails que le précédent, les colonnes blanches, le fond obscur: saint Martial, saint Austriclinien et saint Alpinien portent les vêtements de couleurs semblables à celles de notre dernière description: Hildebert est encore revêtu de la camisole verte, et coiffé d'un casque de la même nuance en paillon; un soldat, à tête nue, est vêtu de vert. Dans le lointain, paysage, temple rond. Orderic Vital fait raconter par Hildebert à saint Martial ses voyages au purgatoire et à la porte du paradis, et l'estime qu'on faisait de lui dans le ciel au rapport des anges: c'est probablement dans cet auteur que l'émailleur a pris le sujet de cette œuvre. Pierre le Scolastique a consacré des vers latins à ce miracle:

« Arcadii proles Hildebertum petit ima
Hunc sua conspiciens florentia membra lavanti

Qua Garrieus adest gurgis (Sunamque vocatur)
 Dæmon iniquus adit, captum suffocat et abdit ».

(Extrait de mes recherches à la Bibliothèque de la rue de Richelieu,
 à Paris : Observations sur le palais de Jocundiac.)

Je me suis complu à décrire *in extenso* ces huit tableaux de la vie de saint Martial, tant à cause des sujets que pour la beauté de l'exécution : ils seraient un magnifique ornement de notre musée. J'exprime ici les vœux les plus ardents pour que notre Société en fasse l'acquisition, et ne les laisse pas sortir de cette ville.

M. le comte L. de Laborde cite de Jean I^{er} Pénicaud un *Christ couronné d'épines* de la collection Danguy, et qui provient primitivement de celle de M. Didier Petit de Lyon. Cet émail, imité d'une gravure d'Albert Durer, est signé IOHAN : P : ENICAVLT : que M. D. Petit a lu P : E : *Nicaulat*. — Une *Flagellation* de la même collection : une draperie tombante empêcha l'artiste d'y compléter sa signature : on y lit, en lettres d'or, comme sur le précédent émail, IOHAN : P. Cette dernière lettre a, dans le bas, un appendice comme la ligne horizontale d'un L : serait-ce un souvenir de *Léonard* dit *Nardon* ? — Une autre *Flagellation*, de la collection Soltikoff, petite plaque de cuivre émaillée en couleurs, est signée IOHANNES. PENC. CAVD. Elle était tracée en caractères microscopiques et en or sous les pieds du Christ : on les a grossis pour les rendre lisibles. On suppose qu'elle a été peinte, vers l'an 1542 ou 1543, d'après un original d'Albert Durer et la copie de Noël Garnier, qui parurent de 1544 à 1542. Si cette date est admise, Jean I^{er} Pénicaud, s'il était fils de Nardon Pénicaud, aurait eu alors dix-huit à dix-neuf ans, en supposant que son père se fût marié à vingt ans. La *Mise au tombeau*, même collection Soltikoff, et la *Flagellation* sur les deux volets d'un triptyque dont *Jésus crucifié* occupe le centre, Sur un autre triptyque de Berlin, où la plaque du centre représente Jésus sur la croix, le *Portement de la croix*, et *Jésus descendu* de cet instrument de supplice, on lit, au bas d'un des volets, les deux initiales I et P liées par une sorte de *quatre-feuilles* ou de croix fleurie. Ce même chiffre se retrouve sur un triptyque du cabinet Soltikoff, au milieu d'un écusson fond bleu soutenu par deux anges, entre l'*Adoration des bergers* et celle des *mages*, peintes sur deux plaques.

Le même cabinet possède une *Résurrection du Lazare*, plaque émaillée en couleur. On y voit, dans l'arrière-plan, une église surmontée d'une fleur de lis.

On admire, dans la belle et riche collection de M. de Bruges, aux n^{os} 724, 726 et 727, un cadre d'émaux représentant quatre sujets empruntés à l'Énéide : *Neptune arrêtant les vents déchaînés contre la flotte d'Énée*; — *Junon envoyant près de Didon l'Amour sous les traits d'Ascagne*; — *cette même déesse priant Éole de déchaîner les vents contre les vaisseaux troyens*; — *Didon recevant Énée dans son palais*; — *Énée et Achate rencontrant Vénus chasseresse*. Le poinçon L et P couronnés adopté par la famille de Léonard Pénicaud est frappé au revers de chaque compartiment.

Autre cadre d'émaux à onze compartiments. Dans le centre, l'Ascension de N.-S. Jésus-Christ; autour, diverses scènes de la vie de l'homme Dieu; à droite, la Résurrection, l'Annonciation, Jésus déposé dans le sépulcre; à gauche, son baptême, la Cène, la Descente aux enfers. Un grand émail, de forme ronde par le haut et carrée par le bas, s'élève au-dessus de la peinture principale et des émaux de la bordure : on y voit Jésus assis dans tout l'éclat de sa gloire : il tient le livre des Évangiles, sur lequel on lit : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra*. L'archange Michel, l'ange Gabriel et une foule de chérubins entourent son trône. Dans la partie inférieure du cadre sont peintes la Naissance du Sauveur et sa Présentation au temple; l'émail du milieu, que M. Jules Labarte croit d'une autre main, représente l'Ecce homo. Cette belle pièce a été publiée par M. du Sommerard dans son album, planche XIX de la 7^e série.

Un autre cadre d'émaux à treize compartiments séparés par des filets d'or. Jésus-Christ est figuré, dans le petit tableau du centre, bénissant de la droite, et tenant, de la gauche, le globe crucifère. Dans les douze autres, autant d'apôtres en pied avec leurs attributs. La peinture est en couleurs rehaussées d'or; le revers est frappé du poinçon des Pénicaud L. P. couronnés.

Quelques émaux d'une grande finesse, et dans la manière de Jehan I Pénicaud, portent les initiales K. I. P. : ils peuvent être les œuvres d'un de ses élèves retouchées par lui, signées de l'initiale de l'ouvrier et de celle du maître : l'application du poinçon de la famille Pénicaud semble justifier cette hypothèse.

La fille de Jehan Pénicaud se nommait Narde, nom dérivé de Nardon ou Léonard, son grand-père ou oncle paternel, suivant des actes de 1557 et 1561. Serait-elle l'auteur des rares émaux signés NP. s'il y en a qu'on ne puisse pas attribuer à Nardon Pénicaud ? Cela n'est pas rigoureusement impossible, puisque nous avons des émaux de Susanne Court, de Valérie Laudin, filles d'émailleurs.

Un acte de 1548 mentionne bien un *Noël Pénicaud*, mais sans autre qualification, et deux autres, des mêmes nom et prénoms, sont qualifiés *pintiers* ou potiers d'étain en 1605 et 1626.

Une grisaille d'un *beau style*, signée *Jan Penicault*, est en la possession de M. Benoist, marchand serrurier au Mans. On signale, à Toulouse, un beau portrait par cet artiste.

Deux sentences furent rendues, en 1534 et 1537, contre Jehan Pénicaud l'aîné, au sujet du Carrier ou *Mas-Chanoine*.

Des titres de 1537 et 1543 désignent une vigne au clos de Chin-chauveau comme lui appartenant, ainsi qu'une maison de la rue des Combes (1). Il possédait, en 1560, une terre au *Crucifix* d'Aigues-Perses. Il payait, de 1557 à 1561, sur une maison du Pont-St-Martial, une rente en son nom et celui de sa fille Narde, épouse de Hugues Bardonnaud. Jehan Pénicaud est probablement le peintre qui enlumina, on dirait aujourd'hui *illustra*, un livre de l'abbaye des Feuillants, alors St-Martin-lès-Limoges (1537). Un acte du 22 mars 1577, du notaire Martin, cite, dans une confrontation, la maison de Jean *Peniqot* (sic) rue *Magninie*. Jean I Pénicaud l'aîné était mort avant 1588: un acte de cette année parle d'une rente due par lui dès 1510, et payée par ses *hoirs* sur une maison sise entre les rues du *Chevalier* et du Moulin-à-Vent, près Viraclaud. La Table chronologique de Jean Collin place cet émailleur au rang des hommes célèbres du Limousin. Deux procureurs des mêmes nom et prénoms, Jehan Pénicaud l'aîné et le jeune, étaient contemporains des deux émailleurs Jean I et Jean II le jeune, dont nous allons parler.

Je crois avoir découvert le nom de l'élève de Jean I, qui a marqué ses émaux d'un P et d'un V couronnés.

Le registre de la communauté des prêtres de St-Michel-des-Lions, page 209, fait mention d'une rente due sur une maison de *Pierre Vigier* dit *Calet*, émailleur, époux de Valérie *Limosin*, rue du Foussat, rente payée de 1528 à 1535. Cet émailleur a imité la première manière de Jean I Pénicaud, et a frappé ses œuvres d'un

(1) Vers la fin de 1536, un Pénicaud résidait près de l'hôpital, dans le voisinage d'un Noalher: aussi fit-on ces deux vers patois:

Louïs Noalher et louïs Pénicaou
Sount lujas prey de l'hopitaou.

C'était l'hôpital St-Martial, depuis la monnaie, rue des Combes, près la fontaine Constantin (du Chevalet).

poignon approchant du sien : la *Décollation* de saint Jean-Baptiste ; sujet à neuf personnages (collection Trimotel de Lyon) ; la *Flagellation*. grisaille teintée sur fond noir à trois personnages. On retrouve encore, à la page 84 du registre déjà cité, ce même Pierre Vigier, avec son frère Guillaume, à l'année 1548, pour leur maison de la rue du Foussat (Fossé) ou Croix-Neuve.

III. — JEHAN II PÉNICAUD.

Jehan II Pénicaud le jeune, *Johannes Penicaudius junior*, d'après les dates de ses œuvres, pourrait être le fils de Nardon, et, plus certainement, le frère de Pénicaud l'ainé. Malgré nos recherches, nous n'avons pu éclaircir cette obscurité.

On connaît de Jehan II Pénicaud des émaux datés de 1534 ou 1532 et 1539. Le portrait de Luther, n° 723 du catalogue de M. Jules Labarte (collection de Bruges), présente le monogramme IP, et, dans le bas, cette inscription : *Anno ætatis 48*. Or, Luther étant né en novembre 1483, cela fixe la date de la peinture de son portrait en émail à 1534 ou 1532. Le portrait d'Érasme de la collection Soltikoff, ancien n° 725 de celle de M. de Bruges, faisait pendant à celui-ci : on y lit la devise *In minimis maximum*, et le poignon LP couronnés est frappé sur le revers.

Un émail du catalogue Walpole, n° 59, Londres, 1844, est daté de 1539, et signé IOHANES. PENICAVDI. IVNIOR, qui se traduirait littéralement par *jeune frère de Pénicaud*. M. Igonette, libraire de Paris, acheta, en ma présence, un bel émail à M. Juge-St-Martin de cette ville ; émail que j'ai cité souvent. Le nom de son auteur y est inscrit en quatre lignes sur les bases des colonnes : IOHANNES. ME FECIT PENICAVDIVS. IV. Ces deux dernières lettres, que je prenais pour un chiffre romain, sont le commencement du mot *Junior*. L'émailleur y a peint quelques miracles de saint Martial. Treize personnages y sont groupés devant un portique à deux colonnes ; parmi eux, un enfant agenouillé et un autre allaité par sa mère. La beauté des figures, le moelleux des draperies en paillon, la transparence des couleurs, en font un des meilleurs ouvrages de cet habile artiste :

J'ai acquis tout récemment un remarquable émail de ce maître : c'est le *Jugement de Salomon* peint dans un tableau de 235 millimètres de hauteur sur 265 de largeur : on y voit onze personnages dans diverses attitudes : six hommes, trois femmes et deux enfants. Le trône de Salomon s'élève entre deux colonnes de marbre blanc,

sur un fond violet , au-dessus de deux gradins recouverts d'un tapis bleu turquin à franges d'or. Le siège à pieds de griffon est d'or également. Devant une tenture d'un vert smaragdin rehaussé d'or, se dessine la personne de Salomon. Ce roi est assis; il dirige la droite, en signe de commandement, vers un de ses gardes armé d'un glaive, et tenant en suspens un enfant de la gauche. Salomon est couronné d'un diadème d'or à rayons; sa tunique est de couleur orange; les plis en sont marqués par des filets d'or; il en est de même de son manteau de pourpre, qui, de l'épaule gauche, descend, pour couvrir ses genoux, jusqu'à ses pieds, qu'entourent les figures de ses sandales. Le paillon prodigué dans cette peinture, mais avec goût, sur toutes les étoffes, leur donne un éclat et une splendeur convenables à cette célèbre royauté.

Le visage du monarque exprime à la fois la dignité et la compassion; il se penche vers la mère de l'enfant vivant et son garde; sa tête, d'un blond doré, laisse flotter sur son cou sa chevelure légèrement frisée. Quatre conseillers ou ministres se tiennent debout à la droite du trône : le premier, jeune et blond, est vêtu d'une tunique de bleu d'outremer rehaussé d'or; les trois autres, à barbes et chevelures grises et incultes, semblent écouter avec une attention réfléchie; on ne voit que la tête du second; le troisième est enveloppé d'une toge orange et or; un quatrième, d'un vaste manteau vert rehaussé d'or. La tête d'une femme jeune et blonde, parée d'un ornement d'or sur le front, se laisse entrevoir au-dessus de l'épaule de ce dernier personnage.

Le parquet est composé de dalles d'un jaune terne : c'est là que s'agite la contestation entre les deux mères; à droite est agenouillée celle de l'enfant mort, dont le corps, blanc et inanimé, gît sur le carreau : cette femme est vêtue d'une robe orange pâle; sa chevelure, rousse, est ceinte de cordons blancs; elle tend la tête et les bras vers le roi en lui montrant son fils. L'attitude de cette mère est froide et calme, tandis que celle de la seconde annonce la plus vive anxiété, qui se traduit par ses gestes et sa pose désordonnés; ses deux bras nus s'élancent pour arrêter le glaive de l'exécuteur du jugement; les tresses de ses cheveux se dénouent; sa bouche semble commander au roi de faire suspendre son arrêt; sa robe, jaune clair, suit dans ses plis extraordinaires tous les mouvements de son corps. Le garde, impassible et presque souriant, n'ayant pour tout vêtement qu'une étroite casaque d'un rose violacé et chamarré d'or, tient l'enfant vivant par un pied, et brandit, de la main droite, un large sabre à poignée d'or.

Tous les acteurs de cette scène sont convenablement placés : on reconnaît qu'elle est animée. Les têtes sont habilement peintes ainsi que les mains. Malheureusement quelques-unes ont été détériorées, et assez mal refaites par un peintre qui a recouvert le contre-émail d'un empatement blanc et très-dur qui masque son travail et le poinçon des Pénicaud. Malgré ces mutilations, ce petit tableau est encore une œuvre remarquable.

Une *Annonciation* de la collection Danguy présente les initiales I. P. sur l'émail, et le poinçon L. P. au revers.

On peut admirer, dans cette même collection, une plaque d'émail divisée en douze compartiments : le *Christ* au milieu des douze apôtres, peinture d'une finesse imitant la miniature, frappée au revers du poinçon des Pénicaud.

Le cabinet Iza Czartoriska conserve un tableau de la Vierge allaitant son divin enfant; on y lit cette inscription : *O Maria flos virginum, velut rosa, velut lilium*; les mots en sont séparés par deux points. La peinture, quoique pâle, en est fine et délicate. Au revers, deux empreintes du poinçon L. P. On remarque, dans ce même cabinet, un médaillon précieux de Jean II peint sur émail, à deux côtés et de deux manières. Sur l'un est un portrait de religieuse, vue de trois quarts, fond noir bordé de blanc et de bleu; sur l'autre, un camaïeu doré représentant la *Vierge au berceau*, d'après Raphaël. Marie tient l'enfant Jésus sous les yeux de sainte Anne, patronne de la religieuse inconnue. On lit, sur ce joli ouvrage, cette inscription en lettres d'or : AVE : MATER : MATRIS : DEI : L'auteur a réuni, dans ces deux émaux, la hardiesse italienne à la simplicité française. — Même collection Czartoriska : *Nativité de N.-S.* : sa sainte mère est couchée; son divin enfant est emmailloté; trois femmes donnent leurs soins à l'une et à l'autre; un ange à genoux sur des nuages encense la mère de Dieu.

La collection Quedeville offre aux regards des curieux la *Cène* sur une plaque frappée de quatre empreintes du poinçon des Pénicaud. Le Christ et les apôtres sont assis autour d'une table ronde; saint Martial ou Cléophas entre à droite. Neuf arcades et une lucarne se remarquent dans le haut du tableau.

M. Soulage, de Toulouse, est propriétaire d'un médaillon ovale, *enseigne de chapeau*, en émail, d'une grande finesse de peinture : les personnages sont vêtus à la mode du règne de Louis XII et d'Anne de Bretagne. Un seigneur est agenouillé devant la Vierge Marie apparaissant au milieu des nuages; le paillon ajoute à l'éclat des couleurs;

le poinçon L P est appliqué au centre. Une invocation à la Vierge y était inscrite; mais sa restauration l'a rendue inintelligible.

Deux coffrets décorés de sujets bibliques ou des portraits des douze césars ornent le cabinet de M. Soltikoff; les inscriptions de l'un de ces coffrets sont tirées de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, des Rois et des Juges. Les médaillons des empereurs romains sont en grisaille, encadrés de couronnes de laurier soutenues par des génies.

On voit aussi, dans cette collection, un cadre de bois doré réunissant onze plaques d'émail. Dans celle du milieu, l'*Ascension de N.-S.*, très-ressemblante à un pareil tableau de la collection *Gatteaux*, où l'on voit J.-C. s'élevant dans les airs, entouré d'une gloire et de dix chérubins. Ces chérubins ont une carnation rouge de feu, les ailes éployées, les mains croisées sur la poitrine; deux anges vêtus de blanc sont placés au-dessus de cette gloire; deux autres, dans l'attitude de l'adoration, aux ailes vertes et en robes violettes, planent au-dessus; les douze apôtres sont à genoux dans le bas du tableau les manteaux de saint Pierre et de saint Paul sont violets : le premier a une tunique bleue; celle du second est brune.

Jean II Pénicaut jeune, ayant signé ses émaux *Penicaudius junior*, il n'est pas impossible qu'il ait peint ceux qui sont marqués de ses initiales P. I., dont l'un est daté de 1534, le portrait du pape Clément VII; la plaque allégorique du musée de Lyon, où l'on voit un roi, peut-être un empereur, couronné de laurier, entre Pallas et la Victoire, plaque qui provient de la collection Lambert. Il a pu, dans ses premiers essais, ne signer, par modestie, que ses initiales. L'an 1544, Pénicaut le jeune s'opposa à la vente des biens de la famille de *Court*, son confrère en émailerie. Un titre de cette même année fait mention de sa maison de la rue Sainte-Valérie; il avait des propriétés au Mas-*Loubiers* près *Vieillas-Chavas* et au village de Monty. Il était mort avant 1588 : des actes de 1590 parlent de sa veuve, Marguerite Peyrat, et de ses deux fils, Jean et Antoine, en 1610.

IV. — JEAN III PÉNICAUD.

Ce *Jean* doit être Jean III Pénicaut, qui égala, s'il ne surpassa pas le talent de ses habiles parents; il peignit ses émaux en grisaille, pour la plus grande partie, en teintant les carnations des personnages. Au n° 474 du Louvre, on admire la *Vierge et l'enfant Jésus tenant une pomme*; l'inscription *O Mater Dei, memento mei*, se lit

érite en lettres d'or. Cet émail est peint en grisaille teintée sur fond noir. Anges dans des nuages; corne d'abondance près de Marie, qui tient une palme de la gauche. Poinçon L P au revers.

• Au n° 175, *Dieu apparaissant à Moïse au milieu d'un buisson ardent*, grisaille comme la précédente, rehaussée d'or; poinçon de famille sur un revers un peu marbré.

N° 176, *Dieu donnant à Moïse les tables de la loi*, grisaille touchée avec la même verve que le n° 175; même revers marbré; même empreinte du poinçon. — Le sujet du n° 177 est profane: c'est un *sacrifice au dieu Mars*, plaque en camateu doré sur fond noir: quatre hommes dans des attitudes diverses; la statue du dieu est dans une niche dont les colonnes sont surmontées d'un fronton triangulaire. La victime est un renard; un vase d'où s'élèvent des flammes est auprès. Revers marbré; poinçon LP.

Une belle coupe, grisaille sur fond noir, à détails et ornements dorés, porte le n° 178. *Noé sacrifiant au Seigneur*, à genoux près d'un autel, entouré de ses fils et de leurs femmes. Ils adorent le Seigneur, que laissent entrevoir des nuages traversés par des rayons dorés. A l'extérieur de la coupe, des têtes, des masques alternant avec des vases et des trophées d'armes; sur le pied, un enfant couché tenant un lapin dans ses bras, et plusieurs autres enfants dansants. L'émail du dessus de la coupe est noir.

Au n° 179, buire peinte en grisaille, fond noir, détails et ornements dorés, carnations colorées: la *Purification*. Mise en action de ces paroles de l'Exode: *Ils lavèrent leurs vêtements*. Des Israélites trempent leurs manteaux et leurs tuniques dans les eaux. L'un d'eux a la tête ceinte d'un petit diadème d'or; douze hommes en tout, parmi lesquels un soldat; une femme lave du linge dans un bassin. Sur le bord supérieur de la buire, cartouches à fond d'or où sont peints des guerriers à cheval alternant avec des génies chargés de guirlandes de fruits. Sur le goulot, une harpe entre deux hommes qui en touchent les cordes, chacun de son côté; le bas est décoré de masques et de trophées d'armes; le pied, de médaillons à sujets *restaurés*; l'anse est ornée d'arabesques rouges sur fond blanc. L'émail de l'intérieur de ce vase est blanc; celui du dessous est noir.

Le musée de Dijon a inscrit à son catalogue, n° 820, deux plaques de grisaille: *Dalila coupant les cheveux de Samson*, et *Samson tuant les Philistins*.

M. Taillefer, de Limoges, possède une *Descente de croix* dont le revers incolore est frappé du poinçon LP: trois personnes sont

au pied de la croix ; l'or est très-brillant, le paillon n'y est employé que pour la crête du coq ; le cuivre en est plus épais que dans les émaux ordinaires des Pénicaud (1).

Les chefs-d'œuvre de Jean III sont : la *Pieta*, médaillon de la collection *Rattier*, et le *Repas des dieux* du cabinet Soltikoff. *Jupiter et Vénus*, grisaille teintée de M. F. Reiset.

Outre la *coupe* et la *buire* dont nous avons parlé, Jean III Pénicaud a laissé une suite de charmantes assiettes bordées d'arabesques, décorées de médaillons représentant, à leur centre, un sujet mythologique, collection Andrew Fountaine ; deux chandeliers peints en grisaille teintée avec le plus grand soin depuis leurs pieds jusqu'aux bobèches.

La confusion produite par l'identité de prénoms entre les trois *Jehan Pénicaud* ne permet pas d'assigner de date au décès du troisième : nous devons présumer que c'est de lui qu'il est question dans les actes de 1604 et de 1617, où il est désigné comme neveu de Pierre Pénicaud, prêtre.

V. — PIERRE PÉNICAUD.

On est moins incertain sur *Pierre Pénicaud*, né vers 1515. Il habitait encore, en 1590, une maison au *Peyron* Ste-Valérie, entre le canton de Gaudin et la porte Montmailler. Il était aussi peintre sur verre, comme le constate le livre des recettes et dépenses de la confrérie du Saint-Sacrement de Saint-Pierre, par la quittance notariée qui y est enregistrée, à l'année 1555, de 60 livres données à compte pour le paiement d'un grand vitrail représentant la *Cène*, sur le pied de 10 livres par demi-toise carrée. Pierre signait de ses initiales PP. ses œuvres, bien inférieures à celles de ses parents. Le poinçon de famille y est moins apparent au revers, caché qu'il est sous un émail plus épais et souvent grumeleux.

Le Louvre renferme sept émaux de Pierre Pénicaud. — N° 184 : le *Christ au tombeau*, plaque en grisaille sur fond noir, carnations colorées. Le corps de Jésus est porté par Nicodème et Joseph d'Arimathie ; les trois Marie et des apôtres composent cette scène touchante. Revers en émail incolore. — N° 185 : bouclier rond et convexe, *bataille* en camaïeu doré, fond noir. Mars plane au-dessus des combattants, porté sur un nuage entouré de rayons d'or. Même

(1) En examinant de plus près cet émail, nous y avons découvert la date de 1544, qui appartient à Jean I ou Jean II.

revers. — N° 186 : bouclier faisant pendant au n° 185 : *Combat de cavaliers* au bord d'une rivière ; Mars sur un nuage. Revers incolore. — N° 187 et 187 bis : coupe et couvercle en grisaille rehaussée d'or, fond noir, *Neptune calmant la tempête*, d'après Raphaël. Ce dieu, le trident en main, est debout sur une conque portée par trois chevaux marins, et entouré de tritons dont les têtes sortent des eaux. Le dieu de la mer apaise les vents à figures bouffies qui, du haut du ciel, renversaient de leur souffle la flotte d'Énée. Sur l'extérieur de la coupe, quatre hommes armés de lances et de boucliers alternant avec des trophées d'armes dans des cartouches entourés de feuillages. Le pied est orné de têtes de zéphyrs, de guirlandes et de trophées ; le couvercle, de six médaillons ovales, bustes d'hommes et de femmes de profil ; têtes d'enfants et de satyres ; de même, dans l'intérieur, correspondant à ceux de l'extérieur en relief, réunis par des *termes* et des arabesques. Revers noir. — N° 188 : grisaille d'après Rosso, plaque cintrée et convexe, fond noir, *Ariane*. — N° 189 : autre *Junon* et son paon, faisant pendant au n° 188. Ces plaques et la coupe, suivant l'opinion de M. de Laborde, faisaient partie d'une collection de divinités de la fable dont le *Vulcain* se voit dans celle de M. Sauvageot.

Au musée de Clun sont conservées deux plaques en camaïeu, qui, avec quatre autres du cabinet Gatteaux, formaient une suite de figures allégoriques décorant un coffret n° 1043. — Un grand bassin rond, peint en grisaille, représente *Moïse expliquant les tables de la loi aux Israélites* ; à son revers, médaillon richement orné avec les têtes d'Aaron et de Moïse ; initiales de Pierre Pénicaud, P. P., n° 1025.

Nous pourrions faire de longues citations sur les membres de la famille Pénicaud tirées des titres des archives : nous nous bornerons à nommer *Jean*, notaire, contemporain des premiers émailleurs ; *Claude* ou *Claudine*, femme de N. de La Voulte, 1616 ; *Catherine*, femme d'Aury ; *Gérard*, orfèvre de 1655 à 1663 ; *Jean*, avocat, 1670 ; autre *Jean*, notaire en 1700. Plusieurs branches de la famille Pénicaud occupent de nos jours un rang fort honorable parmi les commerçants de Limoges (1).

(1) M. Delage-Pénicaud a bien voulu me communiquer deux portraits de famille conservés dans sa maison du faubourg Boucherie.

L'un d'eux est sur cuivre, et paraît la copie d'une peinture sur émail, à en juger par le cadre ovale, orné aux quatre coins de quintes-feuilles ou rosaces imitant le relief de même que pour l'encadrement de l'ovale, au milieu duquel est peinte une

Après avoir consigné, dans cette notice, les impressions que nous avons rapportées de nos visites aux musées de Paris, pour faciliter à nos concitoyens les moyens de distinguer les émaux des trois *Jean Pénicaud*, nous emprunterons des notes sommaires au juge le plus compétent, M. le comte de Laborde.

« JEAN I. — L'effet général tient des vitraux peints et de la porcelaine; les bleu d'azur et turquoise, les carnations violacées, les brun jaunâtre dans les fonds et l'architecture sont dominants.

» Dans sa seconde manière, les chairs sont plus rosées, les yeux sont noirs dans des orbites très-blanches; le travail des ombres perce mieux; le dessin est bon, le style français, malgré l'évidente imitation des gravures flamandes et allemandes.

» JEAN II. — L'ensemble de ces émaux est délicieux, quoique sa manière tienne des habitudes du miniaturiste et du peintre verrier : on y remarque la finesse de la touche unie à la vigueur du coloris; il use du paillon par grandes surfaces et de l'éclat du cuivre. Ses tons, solides et limpides, prennent une transparence vigoureuse toute caractéristique.

» JEAN III est un grand artiste, un dessinateur plein d'esprit, un coloriste rempli de ressources, et, dans quelques émaux, le talent supérieur et la gloire de Limoges. Dans les grisailles à carnations teintées (qu'il peignit le plus fréquemment), les yeux sont frappés et charmés des effets vigoureux et harmonieux qu'il

figure d'homme, jeune encore, au teint coloré; la tête est coiffée d'une toque de velours noir; le collet rabattu de la robe de même étoffe laisse entrevoir une sorte de jabot. La feuille de cuivre ayant été pliée en quatre, la peinture en a été fortement endommagée; on lit autour : LEONARD. PENICAUD. ÂGE. DE. 40 ANS.

Jusque là tout nous représente Léonard dit Nardou *Pénicaud* dans son costume de consul de Limoges. Mais la date de 1417, qu'on y a ajoutée en chiffres, contrarie toutes les probabilités sur l'âge de *Nardou*. Les lettres de l'inscription sont d'un siècle plus modernes que cette date : il est à croire qu'il fallait écrire 1517; ce qui s'accorderait assez avec les actes cités dans notre notice : le copiste a voulu maladroitement vieillir son ouvrage. Ce portrait a 225 millimètres de haut sur 177 de large.

Un autre portrait, de 66 centimètres de hauteur sur 56 de largeur, peint sur toile, représente le capitaine de la garde bourgeoise, *Pénicaud*, porté au rôle de 1635, quartier Boucherie, pour 9 livres de taille; il porte moustache et impériale, un rabat à la Louis XIII à houppes blanches, baudrier bordé à fleurs, manteau rouge, et une sorte de *hausse-col*.

P. S. — Au moment où finit l'impression de cette notice, je retrouve aux archives un acte de 1505 fort long et fort difficile à lire, qui mentionne une dame *Mingaud* veuve *Pénicaud*, peut-être la mère de *Nardou*.

sait trouver pour faire poindre ses compositions au milieu du noir ; ses blanc laiteux, ses rehauts d'or touchés sobrement et à propos, l'ensemble de ses œuvres, tout séduit les regards.

» PIERRE PÉNICAUD, — par son exagération, est un peu la caricature de *Jean III* : ses figures ont des proportions trop longues, des contours durs et des yeux charbonnés ; les plis de ses étoffes sont d'une mollesse cotonneuse et monotone, et ses grisailles sont froides. »

Limoges, le 26 novembre 1857.

MAURICE ARDANT.

ROLLE

De la convocation des gentilhommes et autres possédants fiefz dans la sénéchaussée de Limoges qui sont tenus servir au ban et arriere-ban suivant les ordres de Sa Majesté, fait en présence de monsieur du Sailhan, marquis dudit lieu, vicomte de Combort, grand-sénéchal du Haut et Bas-Limousin, par monsieur M^e Jean-Baptiste de Vincent, écuyer, seigneur de Thede, conseiller du roy, lieutenant général civil et de police en la sénéchaussée de Limousin et siège présidial de Limoges, assisté de monsieur M^e Jean de Ruaud, conseiller du roy, et son procureur aussy en ladite sénéchaussée et siège présidial dudit Limoges (1695) (4).



Décharge, attendu sa qualité de colonel de régiment de Tulle. .	Le seigneur baron de Pierre-Buffiere.
Présent, offre de faire servir. . .	Le seigneur de Las Tours et de Chanvert.
Conseiller à Limoges.	Le seigneur de Chasteauneuf.
Justifiera de sa nomination pour le ban en Angeumoïs.	Le seigneur des Cars et de La Roche-l'Abeille.
Offre de servir.	Le seigneur de Tourdonnet.
Président.	Le seigneur de Chabanes, président au présidial.
Capitaine de chevaux dans le régiment de Baillot.	Le seigneur de Chaslux.
Brigadier d'armée, M. d'Au- thefort.	Le seigneur de Pompadour, comme baron de Bré, seigneur de Freycinet, de Puy-Ségur et du Cilard.
Sénéchal du Périgord.	Le seigneur baron de Lauriere.
Capitaine de cavalerie au régi- ment de M. de La Feuillade. .	Le seigneur de Bonneval.
Capitaine de vesseau.	Le seigneur de Chasteaumontant.
Servira.	Le seigneur de Meilhard, Flemont, Brie et Clurzat.
Commandé par M. le maréchal d'Être suivant le certificat. . .	Le seigneur de Nueil.
Au chapitre de St-Etienne. . . .	Le seigneur de Salagnac.
Au prince de Guimené.	Le seigneur de Magniac.
A servi l'année dernière.	Le seigneur de Linards.
Justificat du service de l'année dernière.	Le seigneur de Montegut-Leblan.

(4) La communication de cette pièce, qui du reste n'est qu'une copie, est due à l'obligeance de M^{me} veuve Auguste Du Boys.

Justificat du certificat du service.	Le seigneur de Moniame.
A servi l'année dernière.	Le seigneur de Compreignac.
A deux enfans au service : l'un capitaine, l'autre enseigne de vaisseau.	Le seigneur de Verat.
Lieutenant du roy.	Le seigneur de La Grenerie pres Maceret, de Lavaud et de La Porcherie.
Servit l'année dernière.	Le seigneur Dupalan.
Gouverneur de Salse.	Le seigneur de Rochefort.
Défaut.	Le seigneur des Etangs.
Deux enfans au service. l'un capitaine au régiment de Piémont.	Le seigneur de St-Vict et du Chassain.
Sert M. du Sailhan, sénéchal. ...	Le seigneur du Chassain et de La Morelie.
Offre de faire marcher.	Le seigneur du Puy-de-Bize et de La Senie.
Déchargé, attendu le service actuel de son fils dans le régiment de Peysot.	Le seigneur de Vielleville pres Esmoutier.
Offre de servir.	Le seigneur de Journiat.
A servit l'année dernière.	Le seigneur de Vret et de Laron.
Justificat du service de ses enfans.	Le seigneur d'Eyjaut.
Offre de faire servir, attendu ses incommodités.	Le seigneur de Brugnac, Beaudeduit et Royere.
Lieutenant particulier; son père secrétaire du roy.	Le seigneur de Bosvигier.
M. de Jumilhac, lieutenant du roy du Périgord. ...	Le seigneur d'Arfeulhe.
Justificat du certificat de service.	Le seigneur de St-Jean.
Justificat du certificat de service.	Le seigneur de Puy-Faucon.
Offre de servivance, ayde.	Le seigneur de Meysat et Mimolle.
Défaut.	Le seigneur de Chambon pres Lubersac.
Justificat du certificat du service de ses enfans.	Le sieur Despieds.
Justificat du certificat de service.	Le sieur du Chastenet pres Lubersac.
Au sieur Gara, contrôleur au bureau des finances.	Le sieur Destivaux, pres Chasteau-Chervix.
Offre de servir ou faire servir. ...	Le sieur Rozieres, à cause du fief de Morterol, paroisse de Ladignat.

Justificat du service de ses enfants.	Le sieur de Salon , Lepin et Le Fraixe.
Justificat du service de ses enfants.	Le sieur Dubost de Ladignat et de Teullet.
Défaut.	Le sieur de Genis.
Capitaine de carabiniers.	Le sieur Duverdier de Lubersat.
Défaut.	Le sieur de Puimariot, du Bouchat.
Offre de service.	Le sieur de La Foucandie et La Mecherrie.
Offre de service.	Le sieur de Douilhac.
Capitaine de cavalerie au régi- ment de Lengalerie.	Le sieur de Lage-au-Chapt.
Offre de faire servir.	Le sieur de Chambéry-la-Vigne , sieur de St-Brice et Laforest.
Capitaine de cavalerie dans le régiment des Portes.	Le sieur de Foursat, de Montfurgeix et Masseret.
Au sieur du Breil de Limoges. . .	Le sieur de La Quintaine.
Justificat du service de son fils. .	Le sieur Desfarges , d'Aixe.
Offre de faire servir avec ayde à cause de ses incommodités. . .	Le sieur de Nexon et des campagnes de Puyraneau et de Montensen.
A servit l'année dernière en Angoumois.	Le sieur de Breuilhe et des Pousses-Foussembert et Monchampeix.
Justificat du certificat de service.	Le sieur de Viallefolle.
Déchargé par lettres de cachet de Sa Majesté.	Le sieur de Masnadand , Lamourie , Machalard et Beaufort.
Défaut.	Le sieur de Basbreil.
Défaut.	Le sieur de La Boissiere.
Défaut.	Le sieur de Losmonnerie.
Justificat du certificat de l'année dernière.	Le sieur de Sauvagnac.
Défaut.	Le sieur de Janailat et du Haut-Breuil.
Offre de marcher.	Le sieur de Neufvillard, de La Jaumond et de Vieux-Mont.
Défaut.	Le sieur de La Tour de St-Vaury.
Défaut.	Le sieur Degore.
Commandant du ban l'année dernière.	Le sieur du Cros , de Cieux.
Offre de servir ou faire servir avec ayde.	Le sieur de La Bastide près Coussat.
Justificat du service dans la vicomté de Touraine.	Le sieur de Lavergne près Benayes.

Justificat du service	Le sieur de Junet et de La Guionnie.
Défaut	Le sieur de Royere, pres La Roche-l'Abeille.
Défaut	Le sieur de Bonnesie.
Défaut	Le sieur vicomte Duverdier et de Verjoux.
Défaut	Le sieur de Leyraud.
Défaut	Le sieur des Voiries et de Villefort.
Lieutenant en la maréchaussée de Belat	Le sieur Bachelerias.
Hors d'etat de servir par sa caducité, déchargé	Le sieur Du Bost, pres Chasteauneuf.
Au sieur de Flefere, lieutenant au régiment des gardes	Le sieur de La Gerideau.
Offre de servir avec ayde	Le sieur de La Riviere-Trenchesert.
Défaut	Le sieur de La Valade en la paroisse de Bersa.
Président au présidial	Le sieur du Vignaud.
Servit l'année derniere	Le sieur de Sauzet.
A M ^{re} de La Biche	Le sieur d'Aigueperse et de La Geneytouse.
Défaut	Le sieur du Repaire et de La Cousture.
Défaut	Le sieur de Corbier.
Défaut	Le sieur de St-Martin.
Défaut	Le sieur de Nouailhes, pres La Crouzille.
Défaut	Le sieur de Puyfauches.
Défaut	Le sieur de Beauvais, pres Chasteauneuf.
Défaut	Le sieur de Vallesse.
Justificat du service actuel au régiment des gardes	Le sieur de St-Pardoux.
Défaut	Le sieur du Vieux-Chastenet.
Défaut	Le sieur de Ribeyreix, a cause de Corbaffy.
Hors d'état de servir	Le sieur de Mantegoux.
Défaut	Le sieur du Fraisseix et de La Peyriere.
Lieutenant-colonnel du régi- ment de milice de cette pro- vince	Le sieur Dumas de Peyzat.
Hors d'état de servir	Le sieur de Ventoux.
Défaut	Le sieur de La Grange de Tarnat.
Défaut	Le sieur du Repaire du Puymorie, en la paroisse de Condat.
Défaut	Le sieur de Lapoumelie de La Joubert.
Juge ordinaire de Limoges	Le sieur de Puymaud.
Offre de servir avec ayde	Le sieur Dumas de Solompniat et de La Seylie.
Justificat du service de l'année derniere en Poitou	Le sieur de Rhochebrune et du Chaptelard.

Défaut	Le sieur Delanaud et de Pognac.
Défaut	Le sieur des Briards de La Penchanarie et de Nouailhes.
Justificat du service dans la maison de monsieur le prince	Le sieur de Vergne, pres St-Priest et de Ladignac.
Défaut	Le sieur Dugarreaud et de Momont d'Aixe.
Trésorier de finances	Le sieur des Laizes de Chassenneuil.
Justificat de service	Le sieur d'Eychisadour et de La Chabassiere.
Défaut	Le sieur Chereules d'Eychisadour, sieur de Bethe et Fleurat.
Défaut	Le sieur de Trenchilon.
Défaut	Le sieur de Boisfran.
Défaut	Le sieur de La Trenchardie et de La Prevoste.
Défaut	Le sieur du Cheyroux.
Conseiller au présidial	Le sieur de L'Eychoisier.
Défaut	Le sieur de La Gardelle.
A M ^{re} de St-Priest	Le sieur Mazeau et du Manent, pres St-Priest-Thorion.
Défaut	Le sieur de Lasoux, pres St-Yrieix.
Défaut	Le sieur du Mazet de Mimole.
Défaut	Le sieur de Leyssard, pres St-Yrieix.
<i>Supra</i>	Le sieur de Laplaud.
Défaut	Le sieur de La Joubert, paroisse de Salagnac.
A M ^{re} de Nantiac, veufve de M. de Nantiac, écuyer de la reyne	Le sieur de Fredaigue.
Défaut	Le sieur de St-Fief.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur de La Riviere-Chanroy.
Défaut	Le sieur de Courbiat.
Hors d'estat de servir pour ses incommodités.	Le sieur Vernon, pres St-Léonard.
Défaut	Le sieur de Boisse.
Défaut	Le sieur de Sazerat.
Défaut	Le sieur de La Montardie et La Rebeyrolle.
Justificat du service de l'année derniere au ban	Le sieur de Grimaudie.
Défaut	Le sieur de La Couture-Renon-Clause-de-Moussat, pres de Cieux.
Défaut.	Le sieur de Lanaud, pour le fief du Mas, paroisse de Bussiere.
Défaut	Le sieur Mazeyrollas.
Accesseur au présidial	Le sieur de La Mothe-de-Gain.

Justificat du service de ses enfans.	Le sieur de Royeras , paroisse d'Ambazac.
Défaut.	Le sieur de Colonger de La Barde.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur du Masgilier.
Justificat du certificat de service.	Le sieur de La Vergne de Roussat.
Défaut.	Le sieur de Vauganige.
A servi l'année dernière au ban	Le sieur de Vaux et de Bosdeduit , paroisse de La Jonchere.
Justificat du service de major dans le régiment de Lingalerie.	Le sieur de La Brousse pres St-Jean.
Justificat du certificat de service.	Le sieur de Bechadie.
Offre de faire marcher avec ayde a cause de ses incommodités .	Le sieur de La Place , de St-Jean.
Justificat du service de ses enfans.	Le sieur de Champaignat de Saveze , paroisse de Freycinet.
Bourgeois de St-Léonard.	Le sieur du Muraud , de St-Léonard.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur du Broulhet , du Pessaud et du Coudert.
Défaut.	Le sieur de St-Gery en Limousin.
Défaut.	Le sieur de La Joubertie pres Mongibaud.
Défaut.	Le sieur de Pont-Felle et de La Forest.
Offre de marcher avec ayde. ...	Le sieur de La Ribeyrie.
Défaut.	Le sieur de Vauzelas.
Défaut.	Le sieur du Sigouleix et du Petit-Repaire.
Défaut.	Le sieur Combret.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur de St-Denis-de-Monjoffre.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur de Guitard de Villejoubert.
Maréchal-de-logis dans la gendarmerie Dauphin.	Le sieur de Lavialle.
Défaut.	Le sieur de La Vallade.
A servit l'année dernière : la Marche.	Le sieur de L'Eglise-au-Bost , du Fermigier et de Ville-Founeix.
Hors d'état de servir à cause de ses incommodités.	Le sieur de Forville , de Magnac.
Défaut.	Le sieur Dupuy de Beissat et Buxiere-Boffy en partie.
Offre de faire servir avec ayde , malade.	Le sieur de La Brugere , de Coussat.
Censier au présidial de Limoges	Le sieur de La Garde.

Défaut	Le sieur Dupescher, de Coussat.
Défaut	Le sieur de Monchassy, de Permengle.
.	Le sieur des Lizieres.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur de Fonroche.
Défaut	Le sieur de Las Bouleytias.
Servit l'année dernière	Le sieur de Lanaud-Bousquet.
Défaut	Le sieur du Montreil, de Lavergne.
Défaut	Le sieur de Beau-Soleil, de St-Maurice-las-Broussas.
Défaut	Le sieur de La Crosse pres Roussat.
A servit l'année dernière au ban	Le sieur de Bonnefont.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur du Chaslard pres Peyrat.
Défaut	Le sieur du Chastenot de Bost pres Roussat.
Défaut	Le sieur de Savignat.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur de St-Memin.
Servira.	Le sieur de La Rouge.
Défaut : contribuera.	Le sieur Delageau, seigneur, paroisse de Bourg-de-Salaigat.
Page du roy dans la petite écurie.	Le sieur de Foyat.
Défaut	Le sieur de Saintrie.
Défaut	Le sieur de La Gontarie, paroisse de St-Giles.
Défaut	Le sieur Dumas de Leytert.
Défaut	Le sieur de Beaugiraud, paroisse de Neuilh.
Défaut	Le sieur de Champaignat, de Nexon.
Justificat de service actuel dans les cheveu-légers de la garde.	Le sieur de Lomenie, de Faye et de La Riviere.
Justificat du service.	Le sieur des Termes, de Soumagnas.
Défaut.	Le sieur de Brie pres Aix.
Offre de marcher avec ayde.	Le sieur Jarige de La Morelie, vignier de St-Yrieix.
Servira.	Le sieur Jarige de La Morelie le jeune.
Défaut.	Le sieur du Bouchet, paroisse de Monbrandeix.
Défaut.	Le sieur de La Tour de Tessieras.
Défaut.	Le sieur Autier de La Faye de Lesperue.
Défaut.	Le sieur de La Pournelle de Teignat.
Justificat du service de ses enfans.	Le sieur de Ribeyreix, du moulin Bastie.
Justificat du service.	Le sieur de La Triquerie.
Défaut.	Le sieur Faucon de Lormon.
A servit l'année dernière au ban	Le sieur de La Louve de La Villate.

Défaut.	Le sieur de Teissieras-Châtreix.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur Croisan d'Alemagne.
A servit l'année dernière.	Le sieur de St-Marsaud de Chaleix.
De Limoges.	Le sieur de Richebourg.
Défaut.	Le sieur du Monard de Ventenat.
Hors d'état de servir, a cause de ses incommodités et pauvreté, déchargé.	Le sieur de Villemouneix de La Nouziere.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur de La Chatonnie, pres Lubersac.
Servit l'année dernière.	Le sieur des Cars de La Vernouille.
Défaut.	Le sieur des Cars de Fraleix.
Défaut.	Le sieur de Roudarel de La Pradelle, paroisse de Troche.
Défaut.	Le sieur Guilhem de La Chassaigne.
A la contribution.	Le sieur de Joffrenie.
Offre de faire servir avec ayde. .	Le sieur Dumas du Garreau, pres St-Yrieix.
Déchargé, attendu la lettre de cachet de Sa Majesté.	Le sieur de Laubanie.
Capitaine de carabiniers.	Le sieur de Landeix.
Limoges.	Le sieur de Narbounaix.
A servit l'année dernière.	Le sieur de La Vareille.
Défaut.	Le sieur de Bonneval, sieur du Merle.
Hors d'état de servir par sa caducité.	Le sieur de Sauzet de La Chabane.
Défaut.	Le sieur Dupescher, de Chasteauneuf.
Défaut.	Les sieurs Courbier freres.
Défaut.	Le sieur de La Bachelerie et de Malesein.
Défaut.	Le sieur de Fauveau, de Fronton.
Fera servir, attendu ses incom- modités.	Le sieur de Matheguerre, de Brie.
Défaut.	Le sieur Dubois-Dazat, paroisse de Ladignat.
Défaut, retiré en Angleterre. ...	Le sieur de Meillac, paroisse de Sussac.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur de La Geleine et de La Foucaudie.
Défaut.	Le sieur de Cingeat, paroisse de La Crouzille.
Défaut.	Le sieur de La Buxiere, de Foulion.
Défaut.	Le sieur Bazin de La Mothe.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur Londeix, du Puytignon.
Défaut.	Le sieur Duriat-Depeyrat, de Ségur.
Défaut.	Le sieur de La Roche, du Repaire.
Défaut.	Le sieur Delort, de Bonneval.
Défaut.	Le sieur de Savignat, pres Bonneval.

Défaut.	Le sieur Baignol, paroisse de St-Michel-Lauriere.
Défaut.	Le sieur Chasliat, paroisse de Chasliat.
Défaut.	Le sieur Faugeras de La Chassaigne, paroisse de Condat.
Défaut.	Le sieur de La Forest de La Maison-Neufve, a La Noualhe, paroisse de Peyzat.
Contribuera.	Le sieur de Pommaret, paroisse de St-Jean-Ligoure.
Défaut.	Le sieur Monpanson, pres St-Priest-la-Plaine.
A un fils lieutenant de milice. . .	Le sieur de Taillat, pres Chanboureix.
Défaut.	Le sieur Courteix de La Jarrige, paroisse de Masseret.
Défaut.	Le sieur Marsangeas de Monterol.
Hors d'état de servir et déchargé	Le sieur Delage-Ponet, paroisse de Bersac-du-Chambon.
Justificat du service actuel de ses enfans.	Le sieur du Chastenot de St-Vict, paroisse de Montgibaud.
Offre de marcher avec ayde . . .	Le sieur de Marginier de Lavergne.
Contribuera.	Le sieur d'Escabillon, pour son fief de Lubersat.
Défaut.	Le sieur Dupin de Picardie, paroisse de Leyter.
Contribuera.	Le sieur de La Bonne, pour son fief a Lubersat.
Contribuera.	Le sieur de La Borie, pour son fief de Lubersat.
Contribuera.	Le sieur de La Chamconnie, pour son fief de Lubersat.
Contribuera.	Le sieur Brandy, pour son fief de Lubersat.
Défaut.	Le sieur de Lavergne, de Coussat.
Défaut, le sieur de Forchâteau servira.	Le sieur de Lambertie, de Coussat.
Défaut.	Le sieur de La Borderie, de La Vergne
Offre de servir avec ayde.	Le sieur Delavergne, du Puy-Richard.
Défaut.	Le sieur de La Bonnesie, de Sanzilon.
A servit l'année dernière au ban	Le sieur de La Cour, de Ventilat.
Servira.	Le sieur Chauvet, chevalier.
Offre de servir avec ayde.	Le sieur de Lavergne, de La Regnaudie, dans la paroisse de St-Martin-le-Vieux.

Nous avons donné acte de la présentation personnelle desdits sieurs gentilhommes présents et comparants et défaut contre les deffailants; ordonnons que leurs fiefz seront saisis, et qu'ils seront poursuivis à la diligence du procureur du roy, conformément aux réglemens de Sa Majesté. Fait a Limoges, le vingt-cinquième jour de may mil six cent quatre-vingt-quinze.

Signé DE VINCENT. DE RUAUD, conseiller du roy.

DONATION

DES MOULINS DE LA CITÉ,

VERS L'AN 1028 DE J.-C.,

SOUS LE VICOMTE ADÉMAR I^{er}.

Ego, in Dei nomine, Adralrandus, consentiente seniore meo Resalgado, tradidi et trado hæreditatem meam, quæ jure hæreditario mihi cessit, Sancto Stephano suisque canonicis, scilicet : molinos qui sunt sub muris civitatis Lemovicæ, cum omnibus adjacentiis et ad molinos pertinentibus ligna, petras, hortos cultos et incultos, colivertos et omnia ad molinos pertinentia extracensum, qui sunt quatuor modii frumenti et denarii duodecim, tali ratione ut me, quamdiu viverem, de loco Sancti Stephani victum darent, et post obitum necessaria funebria præberent. Hæc donatio facta est in vita Ademari, vice comitis, mulierisque suæ Senegundis. Jordano, Lemovicæ sedis episcopo, signatum. Jesalga, qui hanc chartam scribere jussit, et manibus suis firmavit.

Signum Fulcherii cantoris. — Signum Hugonis Seschale — Signum Aymerici. — Signum Abundantii. — Signum Bernardi.

Si aliquis hanc donationem contraxerit, cum diabolo et Dathan et Abiron et sociis eorum in infernum demergantur.

Au nom de Dieu, moi Adralrandus, du consentement de mon seigneur Resalgade, ai donné et donne l'héritage qui m'est échu par droit de succession à St-Etienne et à ses chanoines ; savoir : les moulins situés sous les murs de la Cité de Limoges, avec toutes les appartenances et dépendances desdits moulins, les bois, les pierres, les jardins cultivés ou incultes, petits pacages clos, et toutes les redevances à ces moulins en dehors du cens, qui sont quatre *setiers* de froment et douze deniers ; à la condition que, durant ma vie, je serai nourri sur le revenu de St-Etienne, et que, après mon décès, il sera fourni tout ce que nécessiteront mes funérailles. La présente donation a été faite du vivant du vicomte Adémar et de sa femme Sénagundis. L'acte a été signé par Jourdain, évêque du diocèse de Limoges. Jesalga, qui a fait écrire cette charte, l'a confirmée de sa main.

Sceau du chantre Fulcherius. — Sceau de Hugues Seschale. — Sceau d'Aymericus. — Sceau d'Abundantius. — Sceau de Bernardus.

Si quelqu'un fait opposition à cette donation, qu'il soit précipité au fond des enfers avec le diable, Dathan, Abiron et leurs compagnons.

Collation et *vidimus* des présentes a été fait par nous, notaire royal soussigné, sur l'original qui est écrit dans un terrier en vélin, coté par une croix, contenant les donations anciennes faites à l'église de Limoges, à nous représenté, et à

l'instant retiré, par M. Pierre Ardant, chanoine et garde des archives de ladite église.

A Limoges, le cinquième jour du mois de juin mil sept cent trente.

Signé † ARDANT, chanoine et garde des archives de l'église de Limoges; MASBARET, notaire royal héréditaire.

Contrôlé à Limoges, le 5 juin 1730; reçu six sols.

Signé BARESGE.

Le vicomte de Limoges dont il est question dans cette donation est *Adémar* ou *Aimar* I^{er}, fils aîné de Guy I^{er} et d'Emme de Ségur, époux de *Sénégonde*, dont il eut cinq enfants: Guy II, Adémar II, Geoffroi, Bertrand et Melissende.

Un mas ou tènement de la paroisse de Glanges porte le nom de *Sénégonde*.

L'évêque Jordain, des seigneurs de Laron, prévôt du monastère de St-Léonard, fut élu en janvier 1023. Il mourut en 1051, et fut enterré à St-Augustin-lez-Limoges, abbaye des Bénédictins.

Cette pièce est citée, au mot *Colivertos*, dans le Dictionnaire ou Glossaire de du Cange.

Limoges, le 12 mars 1858.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Haute-Vienne, membre de la Société impériale des Antiquaires de France, etc.



COMMISSION DE HENRI III

AU COMTE DES CARS.

Henry, par la grace de Dieu, roy de France et de Pologne, a nostre ame et feal le sieur des Cars, cheualier de nostre ordre, conseiller en nostre conseil prive, capitaine de cinquante hommes d'armes de nostre ordonnance, salut. Nous ayant nostre tres cher et tres ame frere le roy de Nauarre faict entendre le desir singulier qu'il a d'auoir pres de luy sa sœur, nostre tres chere cousine, la princesse de Nauarre, laquelle est par deça, voullant donner satisfaction a nostre dict frere, et apres que nostre dicte cousine sa sœur, par l'aduis de la royne, nostre tres-honoree dame et mere, s'est resolue de *ferre* ce voyage. Considerant que, tant pour la bienveillance nostre enuers nostre cousine que pour le respect d'elle et de sa qualite, il seroit tres conuenable et a propos de la fere accompagner et conduire en ce voyage par personnage auquel ayons ehtiere confiance pour luy commectre chose qui nous est tant chere et recommandee que la personne de nostre cousine. Et, pour aultant que nous auons juge, vous nous feriez tres volontiers ce service, et que vous acquitteriez fort dignement d'icelle charge. .

Nous voullons, vous mandons et ordonnons par ces presentes que vous *prenez* le soing et charge d'accompagner nostre cousine la princesse de Nauarre et la conduire jusques aux mains de nostre frere le roy de Nauarre la part qu'il sera. Enjoignant par les mesmes presentes a tous les gouuerneurs et lieutenants generaulx de nos prouinces, baillifs et senechaux, gouuerneurs des villes, maires, escheuins, consuls et habitants d'icelles, gardes de ponts, ports, peages, passages, juridictions et destroits, et autres qu'il appartiendra, et par ou le chemin de nostre cousine s'adonnera, qu'ils ayent a la receuoir avec ceulx qui l'accompagneront, son train, gens et seruiteurs portant armes et pistollets pour sa seurrete. Et l'accommodent de viures, logis, cheuaux et touz ce dont elle pourroit auoir affaire, la laissant passer avec ses cheuaux, chariots, mulets, et tout ce qui sera de sadicte compaignie, traïm et suite,

sans aucun empeschement et difficulte, sur peine d'encourir nostre indignation ; car tel est nostre plaisir.

Donne à Paris le premier jour de juing, l'an de grace mil cinq cens soixante-seize, et de nostre regne le troiziesme.

Signé HENRY.

Et plus bas :

Par le roi :

DE NEUFVILLE.

Nous choisissons pour nos lecteurs, parmi les précieux documents qui fourmillent dans les riches archives de la Hte-Vienne, une lettre qui intéresse l'histoire générale de France, et l'histoire particulière du Limousin, puisqu'elle concerne *Catherine*, sœur unique de notre grand Henri IV, qui fut vicomtesse de Limoges. C'est aussi un témoignage flatteur de la confiance de Henri III envers Léonard de Pérusse (1576), comte des Cars, noble et puissant seigneur de tant de terres en Limousin, en Angoumois et Périgord : Aix, St-Bonnet, St-Ybard, Rochefort, Chabignac, Urtebise, Pranzac, Les Salles-Lavauguyon, La Renaudie, Fompastour, Frugie, Lusson, St-Angel, L'Arche, Flavignac, Champagnac, Quinsac, St-Front, La Roche-l'Abeille, Allassac, Ayen, Juillac, Lubersac.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ (1).

BUREAU.

Président-né. — M. le comte DE COETLOGON, *, préfet de la Haute-Vienne.

Président. — M. ALLUAUD aîné *.

Vice-Président. — M. MAZARD père *.

Secrétaire-général. — M. Othon PÉCONNET.

Secrétaire adjoint et archiviste. — M. E. RUBEN.

Secrétaire adjoint. M. l'abbé ROY-PIERREFITTE.

Trésorier. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, O *, premier président.

Armand NOUALHIER *, maire de Limoges.

Maurice ARDANT, archiviste de la Haute-Vienne.

Le docteur BARDINET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. ROMÉO CHAPOULAUD, E. RUBEN.

Tableaux. — M. ARDANT-MASJAMBOST.

Pierres sculptées. — M. REGNAULT.

Sculptures sur bois. — M. NALBERT.

Médailles. — M. Maurice ARDANT.

Zoologie, ornithologie, papillons. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLUAUD * et ASTAIX.

Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLUAUD *, MAZARD *, MASJAMBOST, Maurice ARDANT, ASTAIX, FAYETTE et PERDOUX.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.

ALLUAUD aîné *, ancien maire de Limoges.

ARBELLOT, archiprêtre de Rochechouart.

ARDANT (Louis) *, anc. maire de Limoges.

ARDANT (Eugène), imprimeur.

ARDANT (Maurice), arch. de la Hte-Vienne.

ARDANT-MASJAMBOST, profess. de peinture.

ASTAIX, professeur à l'école de médecine.

AUDOUIN (Joseph), anc. maire de Limoges.

BARDINET (Alphonse), professeur à l'école de médecine.

BARNY (Alexis), profes* à l'école de médéc.

MM.

BARNY, substitut du procureur impérial à Limoges.

BARON-DUTAYA, à Bussière-Boffy.

BONNIN, inspecteur de l'académie.

BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.

BOURGOIN-MÉLISSE, propr., à St-Junien.

BRISSET (Frédéric), juge, à St-Yrieix.

BRUNET, vice-président du tribunal civil.

BRISSON (Edouard), avocat.

CAZAUD (l'abbé), vicaire à St-Michel.

CHAPOULAUD (Roméo), imprimeur.

(1) Quelques erreurs s'étant glissées dans la rédaction de la liste des membres que nous avons donnée à la fin du dernier volume des Mémoires de la Société, nous croyons devoir rétablir cette liste en entier.

CHARREYRE, professeur de musique.
 CHASSINAT (Adolphe), avocat.
 DE BONNEVAL, C *, maréchal-de-camp.
 DE COETLOGON (le comte) *, préfet de la Haute-Vienne.
 DE CROSSAS, lithographe.
 DEFAYE fils, pharmacien, à St-Junien.
 DE GRAVE, propriétaire.
 DE LA BASTIDE *, capitaine d'état-major.
 DE MAUBLANC, propriétaire, à St-Junien.
 DE LA GUÉRONNIÈRE * (le comte Alfred).
 DE ROFFIGNAC (Albéric), propriétaire.
 DE SAINT-GENIS *, directeur de l'enregistrement et des domaines.
 DE SAINT-GERMAIN, avoué.
 DE SALLES-BEAUREGARD (Gustave), propriét.
 DE VILLELUME (le comte), à Losmonerie.
 DUBOIS, fabricant de porcelaine.
 DUVERGER (Gustave), négociant.
 DUVERT DE LA GARIE, propriétaire.
 FAYETTE, architecte du département.
 FIZOT-LAVERGNE, avoué près la cour.
 FOUGERAS-LAVERGNOLLE, notaire.
 FOUGÈRES (Léopold), docteur en médecine.
 FOURNIER *, conseiller à la cour.
 GAY DE VERNON (le baron) *, propriétaire.
 GÉRY (Charles), avocat.
 GOUJAUD fils, ornithologiste, à Bellac.
 LAMY-DELURET (Edouard), banquier.
 LANSADE, agent-voyer.
 LAPORTE (Ernest), négociant
 LEMAISTRE, docteur en médecine.
 LESME, fabricant de porcelaine.

MALLEVERGNE *, président de chambre.
 MARÉVÉRY (l'abbé).
 MAZARD père *, ancien maire de Limoges, directeur de l'école de médecine.
 NALBERT, sculpteur.
 NAVIÈRES-LABOISSIÈRE, ancien inspecteur d'académie.
 NARJOUX, architecte diocésain.
 NIVET-FONTAUBERT, négociant.
 NOUALHIER (Armand) *, maire de Limoges.
 PÉCONNET (Othon), avocat.
 PERDOUX, profess* à l'école de modelage.
 POUYAT (Emile), négociant.
 REULÈS (François), pharmacien.
 RATTIER, avoué.
 REGNAULT, archit. de la ville de Limoges.
 ROGUES DE FURSAC *, conseiller honoraire.
 ROUSIER, chanoine honoraire, aumônier du lycée.
 ROY-PIERREFITTE, vicaire à St-Pierre.
 RUBEN (Emile), conservateur de la bibliothèque communale.
 SAZERAT, fabricant de porcelaine.
 SOULIGNAC (Abraham), propriétaire.
 TALABOT (Auguste) *, présid. de chambre.
 TARNEAUD (Firmin), banquier.
 TARNEAUD (Frédéric), propriétaire.
 TEXIER (l'abbé), supér. du sémin. du Dorat.
 TIXIER-LACHASSAGNE, O *, pr. président.
 TRUOL DE BEAULIEU, banquier.
 VÉDRINE (l'abbé), curé d'Arnac-la-Poste.
 VERGNIAUD (Léonce), propriétaire.
 WYSE (le prince Napoléon BONAPARTE).

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

DE CAUMONT, O *, fondateur et directeur de la *Société Française*, à Caen.
 MICHEL CHEVALIER, O *, membre de l'Institut.
 CRUVEILHIER, O *, professeur à l'école de médecine de Paris.
 Le vicomte de KERCKHOVE (E.), président de l'Académie Archéologique de Belgique.
 DE MENTQUE, O *, préfet de la Gironde.
 MORISOT (Tiburce), O *, ancien préfet de la Hte-Vienne, fondateur du musée.
 ST-MARC-GIRAUDIN, O *, membre de l'Institut.
 MIGNERET *, préfet de la Haute-Garonne.
 DE LASTKYRIE (Ferdinand), président de la Société des Antiquaires de France.
 DELOCHE, chef de bureau au ministère des travaux publics.
 LÉO DE LABORDE, membre de l'Institut.
 Mgr BERTEAUD, évêque de Tulle.
 DE MONTRÉAL, G O *, général de division, sénateur.
 DALESME, G O *, général de division du génie.

MEMBRES CORRESPONDANTS (*ordre d'ancienneté*).

MM.

LEYMARIE, ancien secrétaire-général de la Société Archéologique du Limousin.

DE VERNEILH (Félix), inspecteur des monuments de la Hte-Vienne, à Nontron.

BARDY (Gustave), conseiller, à Poitiers.

Le marquis DE LUBERSAC.

DE CARDAILLAC (Etienne), chef de division au ministère d'Etat.

ROUX, capitaine d'état-major.

BONVIEUX (Auguste), archiviste de la Creuse, à Guéret.

NADAUD (Léon), O *, président honoraire de la cour impériale de Grenoble.

TEXIER (Louis), capitaine d'infanterie de marine.

DIDRON aîné *, directeur des *Annales Archéologiques*, à Paris.

Le vicomte Eugène DE KERCKHOVE.

GENS (Eugène), professeur d'histoire, à Bruxelles.

L'abbé MICHON, chanoine honoraire de Bordeaux et d'Angoulême.

BOYSSON D'ECOLE, receveur général, à Besançon.

PICHAUD DE LA MARTINIÈRE, directeur des contributions, à Vesoul.

BARNY DE ROMANET, curé de St-Martin-de-Jussac.

LEZAUD (Hippolyte) *, premier président, à Nancy.

THEVENIN (Edmond), procureur impérial, à Perpignan.

CHAUDRUC DE CRAZANNES, membre correspondant de l'Institut.

COMBET, avocat, à Uzerche (Corrèze).

DE JUILLAC (le vicomte Gustave), secrétaire-général de la Société Archéologique du Midi, à Toulouse.

DULÉRY, curé de Biennat.

DONGLAS, président de la Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin.

HUOT, procureur impérial, à Ussel.

M^{me} Giovanna POWER, à Juillac.

DE JUSSIEU, archiviste, à Angoulême.

DELEFFE, ingénieur de 1^{re} classe, à Constantinople.

VANGINOT, architecte diocésain, à Rodez.

BONNÉLYE (François), bibliothécaire, à Tulle.

VIVÉS (Joseph-Benjamin), à Agen.

CLÉMENT (Simon), avocat, à Tulle.

NADEAUD-BUFFON, substitut, à Châlons-sur-Saône.

VERGNIAUD.

MESSIEURS,

Les hommes célèbres ont cette ressemblance avec les grands monuments de l'art que, pour les bien juger, il faut les voir à distance; car le temps, qui refroidit tout, excepté l'admiration méritée, donne à l'histoire ses véritables perspectives et ses justes proportions.

Vergniaud (Pierre-Victurnien) était né à Limoges le 31 mai 1753 (1). La maison que sa famille habitait forme le coin de la rue du Clocher et de la rue Gaignolle où elle porte actuellement le n° 4. Son éducation fut confiée à un savant jésuite, le P. Roby, ancien congréganiste du collège de Limoges, et, sous ce maître expérimenté, l'écolier fit d'excellentes humanités. Turgot, à qui ses parents le présentèrent, l'appela chez lui, l'admit souvent à sa table, et se plaisait beaucoup, dit-on, à la conversation de ce spirituel enfant.

Vergniaud avait dix-huit ans lorsque son père, fournisseur des vivres du régiment de cavalerie en garnison à Limoges, se vit ruiné par l'effet de la cherté des grains pendant l'affreuse disette de 1770 à 1774. Ce revers de fortune, qui menaçait de briser l'avenir du jeune Vergniaud en le privant des moyens de continuer ses études, contribua peut-être à tremper fortement son caractère en le mettant de bonne heure aux prises avec l'adversité. Grâce à

(1) *Extrait des registres de la paroisse de St-Michel-des-Lions :*

« Le 31 mai 1753, a été baptisé, dans cette église, *Pierre-Victurnien*, fils de sieur *Pierre Verniau* et de Catherine Baubiat, son épouse, né, le même jour, rue du Clocher. A été parrain M. Pierre-Victurnien *Dassier*, ancien greffier au bureau des finances de Limoges, et marraine demoiselle Catherine Baubiat, qui ont signé avec moi.

« Signé : BAUBIAT ; DACHÉS ; LAGENESTE, vicaire. »

Turgot, il obtint une place de boursier au collège du Plessis à Paris, et, au sortir de ce collège, il suivit les cours de théologie du séminaire de la Sorbonne. Là, flottant entre ses goûts et ses besoins, poussé par la nécessité vers l'état ecclésiastique, et retenu par les tendances philosophiques de son esprit, il songeait à se faire prêtre tout en étudiant Voltaire, Montesquieu, Helvétius, et en écrivant des pièces de poésie légère. Le succès de quelques-uns de ses vers lui ouvrit le salon de l'académicien Thomas : il y connut le président Dupaty, du parlement de Bordeaux, et M. Dailly, directeur des tailles et des vingtièmes au contrôle général des finances, qui le plaça comme surnuméraire dans cette administration, et lui promit un bureau de recette rapproché de Limoges. Mais ce genre de travail rebuta promptement Vergniaud ; il est même présumable qu'il ne fit pas de grands efforts pour plier aux exigences de sa position de commis l'indépendance native de son caractère, et pour vaincre l'antipathie que lui causaient les écritures des bordereaux, des acquits et des états de situation : il se retira, et perdit par sa faute le bureau qu'on songeait à lui donner.

La sœur aînée de Vergniaud était mariée à M. Alluaud, ingénieur-géographe du roi, homme excellent s'il en fut, et qui secourait à Paris son beau-frère autant que sa modique fortune lui en donnait les moyens. Ces bienfaits de famille pesaient à Vergniaud, qui, pour y mettre un terme, revint à Limoges auprès de son père sans avoir de profession, et même sans savoir s'il en aurait jamais une. C'était au mois de février 1780.

Un matin que Vergniaud, seul dans sa chambre, improvisait à haute voix un discours, M. Alluaud l'entendit par hasard, l'écouta par curiosité, et, frappé de l'éclat de son organe et de la facilité de son débit : — « Que ne te fais-tu avocat, lui dit-il, si tu as du penchant pour le barreau ? Peut-être que tu réussirais. — Je ne demanderais pas mieux, répliqua Vergniaud ; mais comment subvenir à ma dépense jusqu'à ce que je sois en état de plaider ? — Je t'aiderai, reprit M. Alluaud. » — Cette promesse, réalisée, a valu à la France un de ses plus grands orateurs.

Arrivé à Bordeaux le 22 avril 1780, secrétaire du président Dupaty, peu de mois après, aux appointements de 400 livres, bachelier en droit le 4 mai 1781, et avocat au parlement le 25 août suivant, Vergniaud plaida sa première cause le 13 avril 1782, et la gagna. Dès ce moment il cessa d'être à la charge de son beau-frère ; et les émoluments de sa profession, chaque jour plus considérables, lui formèrent, au bout de quelques années, une

fortune qui depuis a constamment suffi à ses besoins. Nous insistons sur ce fait, parce que M. de Lamartine, dans son *Histoire des Girondins*, a confondu les époques et les circonstances en affirmant que Vergniaud, devenu député à l'Assemblée législative et à la Convention, vivait à Paris grâce aux secours pécuniaires que lui fournissait généreusement M. Alluaud (1). A la mort de son père, il accepta toutes les dettes de la succession, et se priva d'une partie de sa récente aisance pour les payer.

Les événements de 1789 devaient le trouver prêt à prendre sa part d'action dans cette révolution nationale qui fut le plus grand et le plus bel ouvrage de l'esprit humain, puisqu'elle a fait la France ce que nous la voyons, la tête et le cœur de la civilisation européenne.

Vergniaud, nommé, en 1790, membre de l'administration départementale de la Gironde, fut élu, l'année suivante, député à l'Assemblée législative.

La cause de la Révolution était juste et légitime, la plus juste et la plus légitime que jamais le peuple ait eu à débattre et à gagner; et ce n'était pas lui qui, le premier, avait manqué de foi à la vieille constitution féodale du pays. Quel pouvoir n'avait cessé de l'attaquer et de la ruiner? Les rois de la race capétienne, dans leur intérêt personnel et purement monarchique. Quand Louis XIV put dire en sultan de l'Europe occidentale : *L'Etat c'est moi*, il crut avoir fondé à jamais la royauté absolue : il se trompait, et venait d'ouvrir à son insu l'abîme où devait s'écrouler l'édifice de la monarchie bourbonnienne. Le despotisme de Louis XIV était sans doute un gigantesque moteur de gouvernement; mais ce géant d'autorité manquait des appuis nécessaires à sa conservation, parce que, dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre physique, toute force isolée et privée d'appareils intermédiaires qui lui font une résistance calculée s'use vite, et se détruit d'elle-même par l'excès de sa puissance d'action et la continuité de ses mouvements directs.

Après la lutte de 1789, le clergé, les nobles et les parlements ne surent pas tourner à leur profit les dispositions du peuple hostile à la royauté, et, en se faisant un appui de ce formidable allié, introniser dans la constitution de l'Etat deux corps politiques protecteurs ou défenseurs des libertés publiques. Ils n'auraient pas réussi, dira-t-on; mais il leur resterait l'honneur de cette hardie tentative de régénération. Or, dans les moments de crise où l'ordre

(1) *Histoire des Girondins*, T. III, liv. XVIII.

social tend à se renouveler, il faut beaucoup oser afin de beaucoup sauver.

La noblesse et les parlements avaient été les premiers à provoquer la résistance au pouvoir royal, sans prévoir jusqu'où ils iraient ni jusqu'où elle pourrait les conduire. Mais, lorsque le trône fut ébranlé par le soulèvement général d'une nation remuante et hardie; lorsque la noblesse et le clergé, qui n'avaient pas voulu s'allier au tiers-état, et encore moins au peuple, se sentirent exposés à la haine et à la persécution du parti triomphant, ils émigrèrent, parce que l'émigration en armes était le camp où l'on portait avec honneur le vieux drapeau de la monarchie. En 1792, la révolution s'était donc radicalement démocratisée; et la France, en butte à toutes les rancunes monarchiques de l'Europe, attaquée simultanément par l'Autriche, la Prusse, la Sardaigne et la Suède, menacée d'une guerre prochaine par l'Angleterre, l'Espagne, la Hollande et la Russie, déchirée par des convulsions intestines, n'eut d'espérance de salut que dans la force du parti national. Les Girondins en ont été la plus brillante expression.

C'est dans l'ordre de ces idées et de ces sentiments qu'on doit chercher les motifs des grands discours de Vergniaud sur les armements des émigrés à Coblentz, les menées d'une partie du clergé, le veto royal, la responsabilité des ministres, l'inviolabilité constitutionnelle du roi et la déclaration de guerre aux puissances étrangères qui se coalisaient contre nous.

Violent adversaire des institutions purement monarchiques, il devint, dès les premiers débats, le principal orateur du parti girondin, qui, résolu à défendre les conquêtes politiques de la révolution par tous les moyens, forma la branche aînée de la seconde génération révolutionnaire.

Le 10 août, en l'absence du président Merlet, Vergniaud occupait par interim le fauteuil lorsque Louis XVI et sa famille furent contraints de chercher un refuge au sein de l'Assemblée. « Je suis venu, dit le roi, pour éviter un grand crime; et je pense, Messieurs, que je ne saurais être plus en sûreté qu'au milieu de vous. »

« Sire, l'Assemblée nationale connaît tous ses devoirs, répondit Vergniaud : elle regarde comme un des plus chers le maintien des autorités constituées. Elle demeurera ferme à son poste; et, s'il le faut, nous saurons tous y mourir. »

Personne n'ignore l'issue de cette trop fameuse journée. Ce fut Vergniaud qui, au nom de la commission extraordinaire, proposa à l'Assemblée le décret de la déchéance du roi et la convocation

d'une Convention nationale. La monarchie renversée, les Girondins, qui, depuis le ministère de Roland et de Clavière, avaient été en correspondance secrète avec le roi dans l'espérance de l'habituer et de l'attacher au régime constitutionnel, furent consternés de cette catastrophe, qu'ils n'avaient pas su conjurer. Ils sentirent tout de suite que la majorité de l'Assemblée allait leur échapper, et que peut-être ils se perdraient sans sauver Louis XVI.

Ici commence la seconde période de la carrière législative de Vergniaud. Réélu à la Convention, il changea d'attitude, et, en abandonnant l'offensive, perdit la faveur des masses. Vainement essayait-il de résister aux effroyables crimes de la troisième phase révolutionnaire, qui se personnifiait dans Marat et dans Robespierre. Il était trop tard pour les arrêter ; et la lutte devenait trop inégale entre les citoyens modérés composant la partie la plus saine et la plus éclairée de la nation et les hommes de terreur intronisés en qualité de conseillers à la commune de Paris : le pouvoir était tombé des représentants du peuple aux chefs de la populace.

Dans le drame terrible qui se termina le 21 janvier par le supplice de Louis XVI, quelle fut la place que tint Vergniaud ? Nous le dirons sans déguisement, car ce serait blesser au vif la conscience publique, et fausser la dignité de l'histoire, que de chercher à couvrir de voiles la grande ombre du chef des Girondins.

Depuis le 10 août, Vergniaud ne cachait pas son attendrissement à la vue de ce successeur de cent rois emprisonné au Temple avec toute sa famille ; il déclarait à ses amis, et dans toutes les réunions préparatoires relatives à ce fatal procès, que la Convention, corps politique et assemblée essentiellement législative, ne pouvait pas s'attribuer simultanément les fonctions incompatibles de juré et de juge, et s'investir du droit de prononcer sur le sort de Louis XVI quand elle était réduite à régler au jour le jour les formes de sa jurisprudence. La discussion sur l'appel au peuple, proposé par les Girondins, était engagée depuis le 11 décembre, lorsque Vergniaud demanda la parole dans la séance du 31, et rompit enfin le silence, qui étonnait ses amis beaucoup moins qu'il n'inquiétait ses ennemis.

Messieurs, je vais vous lire quelques longs passages de ce magnifique discours : je le ferai dans votre intérêt autant que dans le mien : vous y trouverez toutes les qualités de l'éloquence de Vergniaud, son esprit rayonnant des souvenirs de l'antiquité et de l'histoire, et son âme toujours poussée violemment vers le bien.

Vergniaud invoque d'abord l'égalité devant la justice du pays ; il

définit les droits et les devoirs de la souveraineté du peuple, ceux de l'inviolabilité qui a été constitutionnellement accordée au roi, et démontre, au nom de ces principes fondamentaux de l'ordre public républicain, qu'il est nécessaire de soumettre au peuple le jugement de Louis XVI; il ne croit pas que la réunion des assemblées primaires départementales puisse engendrer la guerre civile; et, répondant directement à un discours fort adroit de Robespierre, qui avait dénoncé les Girondins en même temps qu'il avait hypocritement défié la Convention de montrer le courage et l'autorité de faire exécuter son arrêt contre le roi sans recourir à la sanction du peuple : « On nous accuse, s'écria-t-il, et certes je n'en suis pas étonné : il est des hommes dont chaque souffle est par essence une imposture, comme il est de la nature du serpent de n'exister que pour distiller du venin..... On nous accuse, on nous dénonce, comme on le faisait le 2 septembre, au fer des assassins; mais nous savons que Tiberius Gracchus périt par les mains d'un peuple égaré qu'il avait constamment défendu. Son sort n'a rien qui nous épouvante..... On a parlé de courage, de grandeur d'âme : ce serait, dit-on, une faiblesse de ne pas faire exécuter votre jugement avant d'avoir connu le vœu du peuple. Je sais que, dans les révolutions, on est réduit souvent à voiler la statue de la loi; mais il me semble qu'on abuse étrangement de cette maxime. Quand on veut faire une révolution contre la tyrannie, il faut voiler la statue de la loi qui consacre ou protège cette tyrannie : quand vous voilerez la loi qui consacre la souveraineté du peuple, vous commencerez une révolution qui tournera au profit de la tyrannie..... »

» Du courage! il en fallait pour attaquer Louis dans sa toute-puissance. En faut-il tant pour envoyer au supplice Louis vaincu et désarmé? Un soldat cimbre entre dans la prison de Marius pour l'égorger : effrayé à l'aspect de la victime, il s'enfuit sans oser le frapper. Si ce soldat avait été membre d'un sénat, doutez-vous qu'il eût hésité à voter la mort d'un tyran? Quel courage trouvez-vous à faire un acte dont un lâche serait capable? »

« Il est, reprend Vergniaud, une autre espèce de courage, celui à déployer contre les armées des souverains coalisés, qui n'attendent que le prétexte de la condamnation de Louis pour fondre tous ensemble sur la France. Vous vaincrez ces ennemis, je le crois : l'héroïsme de nos soldats et la justice de notre cause m'en sont les garants : cependant sachons résister à nos premiers succès..... » Ici il expose les calamités, les dangers et les misères publiques inséparables d'un état de guerre générale. « Le corps social, dit-il,

fatigué des assauts que lui livreront au dehors des ennemis puissants, des secousses convulsives que lui imprimeront les factions intérieures, tombera dans une langueur mortelle; et craignez que, au milieu de ses triomphes, la France ne ressemble à ces monuments fameux qui, dans l'Egypte, ont vaincu le temps. L'étranger qui passe s'étonne de leur grandeur: s'il veut y pénétrer, qu'y trouve-t-il? Des cendres inanimées et le silence des tombeaux.....

» Les craintes sur le sort de la patrie, si elles supposent quelquefois des conceptions étroites, des erreurs de l'esprit, honorent au moins le cœur. Je vous ai exposé une partie des miennes; j'en ai d'autres encore: je vais vous les dire.

» Lorsque Cromwell voulut préparer la dissolution du parti avec lequel il avait renversé le trône, et fait monter Charles I^{er} sur l'échafaud, il lui fit des propositions insidieuses qu'il savait bien devoir révolter la nation, mais qu'il eut soin de faire appuyer par des applaudissements soudoyés et de grandes clameurs. Le parlement céda. Bientôt la fermentation fut générale, et Cromwell brisa sans effort l'instrument dont il s'était servi pour arriver à la suprême puissance.

» N'avez-vous pas entendu, dans cette enceinte et ailleurs, des hommes crier avec fureur: « Si le pain est cher, la cause en est au Temple; si le numéraire est rare, si nos armées sont mal approvisionnées, la cause en est au Temple; si nous avons à souffrir chaque jour du spectacle de l'indigence, la cause en est au Temple? »

» Ceux qui tiennent ce langage n'ignorent pas cependant que la cherté du pain, le défaut de circulation dans les subsistances, la mauvaise administration des armées et l'indigence dont le spectacle nous afflige tiennent à d'autres causes que celles du Temple. Quels sont donc leurs projets? Qui me garantira que ces hommes qui s'efforcent continuellement d'avilir la Convention, qui proclament partout qu'une nouvelle révolution est nécessaire,..... qui publient, dans les assemblées et dans leurs écrits, qu'il faut nommer un *défenseur* à la République, qu'il n'y a *qu'un chef* qui puisse la sauver; qui me garantira, dis-je, que ces mêmes hommes ne crieront pas, après la mort de Louis, avec la plus grande violence: « Si le pain est cher, la cause en est dans la Convention; si la machine du gouvernement se traîne avec peine, la cause en est dans la Convention, chargée de la diriger; si le numéraire est rare, si nos armées sont mal approvisionnées, la cause en est

» dans la Convention ; si les calamités de la guerre se sont accrues ,
 » la cause en est dans la Convention , qui a provoqué les déclarations
 » de l'Angleterre et de l'Espagne par la condamnation précipitée de
 » Louis?..... » Qui me garantira que , dans cette nouvelle tempête ,
 où l'on verra ressortir de leurs repaires tous les tueurs du 2 sep-
 tembre , on ne nous présentera pas , tout couvert de sang et comme
 un libérateur , ce défenseur , ce chef que l'on dit être devenu si
 nécessaire ? Un chef!... Mais à quelles horreurs ne serait pas livré
 Paris !... Qui pourrait habiter une cité où règneraient la désolation et
 la mort?..... Mais non , ils ne lui ont jamais sur nous ces jours de
 deuil. Ils sont lâches les assassins ; ils sont lâches nos petits Marius
 nourris dans la fange du marais où ce tyran , célèbre au moins par
 de grandes qualités , fut réduit à se cacher un jour ; ils savent que ,
 s'ils osaient tenter l'exécution de quelqu'un de leurs complots ,
 Paris sortirait enfin de sa torpeur ; que tous les départements se
 réuniraient à lui pour les écraser de leurs vengeances , et leur faire
 expier , dans le plus juste supplice , les forfaits dont ils ont souillé la
 plus mémorable des révolutions. Ils le savent ; et leur lâcheté
 sauvera la République de leur rage..... »

A la fin de ce discours , Vergniaud déclare qu'il se soumettra au
 décret rendu par la Convention quel qu'il soit. « Les opinions , dit-
 il , sont libres jusqu'à la manifestation du vœu de la majorité ; elles
 le sont même après ; mais alors du moins l'obéissance est un
 devoir. »

Ces accents d'indignation contre les crimes révolutionnaires et
 leurs détestables auteurs , ces paroles de pitié pour une grande
 infortune et ce mépris pour l'ambition à demi avouée de
 Robespierre , que ses amis désignaient déjà aux suffrages de la
 multitude comme le chef nécessaire et le défenseur de la République ,
 confondirent tous ceux qui se reconnurent parmi les petits Marius et
 les tueurs de septembre ; elles ébranlèrent un moment la Convention ;
 et la majorité , qui demandait la condamnation de Louis XVI , ne se
 raffermir qu'après le discours de Barrère , où cet oracle des faibles et
 des trembleurs , déploya toutes les ruses de sa froide et redoutable
 argumentation. Nous regrettons de l'avoir nommé ; car , pour aller
 de Barrère à Vergniaud , il faut revenir de bien loin et beaucoup
 descendre.

Le sort du roi se décida sous la pression d'une effroyable terreur
 organisée dans Paris contre les députés ; terreur qui grondait en
 menaces de mort aux abords du palais où siégeait la Convention , et
 en provocations furieuses dans l'intérieur de la salle pendant le long

et lugubre appel nominal. Au milieu de cette tempête, qui dura trois jours, bien des consciences ont fléchi, bien des résolutions changèrent. Vergniaud présidait la Convention depuis le 10 janvier; et lui, dont le courage ne pouvait pas être mis en doute, et qui avait hautement annoncé l'intention de ne pas condamner ce malheureux prince, prononça un arrêt de mort avec la restriction d'examiner s'il ne conviendrait pas à l'intérêt public de différer l'exécution. « Cette restriction pouvait sauver Louis XVI, a écrit M. Thiers; car le temps était tout ici, et un délai était une absolution..... Interrogé sur son changement d'opinion, Vergniaud répondit que, à l'aspect des scènes tumultueuses de l'Assemblée et de l'emportement des esprits, il a cru voir la guerre civile prête à éclater, et qu'il n'avait pas osé mettre en balance la vie d'un homme, si grand qu'il fût, avec le salut de la France (4). »

Affligeant et redoutable effet des révolutions ! Elles n'entraînent que trop souvent l'homme de bien et d'un grand cœur à faire le contraire de ce qu'il pense et de ce qu'il a dit ; elles le trompent par de sinistres apparences, le forcent à plier sous la main de fer des nécessités politiques du moment, et le réduisent à des capitulations dont la sévère justice de la postérité lui demandera tôt ou tard un compte terrible.

Membre de la commission de salut public, il repoussa l'établissement du tribunal révolutionnaire, *inquisition*, disait-il, *mille fois plus redoutable que celle de Venise* ; et, par sa persévérante opposition aux Montagnards, devint promptement odieux à la multitude. La Révolution, tourmentée par ses propres méfiances, produisit une moderne race d'enfants de Cadmus destinés à se haïr et à s'entre-détruire. Dans cette arène semée de ruines et de victimes, l'honnêteté, l'éloquence, les lumières et les bonnes intentions de Vergniaud se heurtèrent et se brisèrent contre la fougue audacieuse de Danton, les fureurs insensées de Marat et l'implacable dogmatisme de Robespierre. Chef d'un parti peu discipliné et peu disciplinable, et trop indécis lui-même pour imposer à la Convention une forte ligne de conduite, Vergniaud s'épuisa à protester contre les désordres et les crimes publics, dénonça leurs auteurs à l'indignation des contemporains et au mépris des siècles à venir ; et, malgré le découragement de ses amis et les victoires de ses adversaires, ne désespéra jamais ni de l'honneur de la patrie ni de la vertu des hommes.

(4) THIERS, *Histoire de la Révolution française*, T. III, p. 330 et 332.

La création du tribunal révolutionnaire donnait le pouvoir aux Montagnards; mais, pour qu'ils l'exerçassent librement, il fallait enlever les Girondins à la tribune, où ils dominaient encore par le droit du talent : *Plus de trêve entre la Montagne et les lâches qui ont voulu sauver le tyran!* s'écriait Danton de sa voix de tonnerre. On faisait donc remonter habilement la rupture jusqu'à la catastrophe du 21 janvier, parce qu'on savait que, dans un gouvernement révolutionnaire, il faut s'appuyer sur les antipathies de la multitude pour violer impunément la représentation nationale; et, à ce point de vue, le terrible coup d'état du 31 mai a été mené avec un mélange de ruse et d'audace plus familières aux Montagnards qu'on ne le croit ordinairement : il y eut dans leur conduite autant du renard que du lion.

Depuis le 27 mai, l'attaque ouverte contre les Girondins par la commune de Paris était continuée au dedans de la Convention par Marat et Robespierre, dictateurs de la Montagne, et, au dehors, par l'insurrection permanente d'une partie de la population. Les sections et les faubourgs en armes bloquaient les Tuileries, et demandaient l'arrestation des traîtres désignés par Danton. Au milieu de ces périls, Vergniaud se montra d'une vertu stoïque; il poussa même le mépris du danger jusqu'à venir, dans les derniers jours de mai, au théâtre de la République, selon son habitude. Un ami, qui le vit entrer, s'effraya de cet excès d'imprudence, et lui représentant qu'à ce moment il était peut-être décrété d'arrestation : « Je le sais, répondit-il; mais que puis-je faire à cela? J'ai bravé tous les dangers, et ma douleur est de les avoir bravés inutilement pour mon pays. Je lui ai fait le sacrifice de ma vie : c'est le dernier que je puisse lui faire; je désire seulement qu'il ne lui soit point inutile; je ne l'espère pas : j'ai rempli tous mes devoirs : c'est à Paris de faire le sien. »

Le 31 mai, lorsque le désordre et la violence des passions étaient portés à leur comble au sein de la Convention, Vergniaud fait jurer à ses collègues de mourir tous à leur poste. Un moment après, on vient annoncer que les sections soulevées se mettent en marche, et il fait décréter qu'elles ont bien mérité de la patrie en prenant les armes pour maintenir le respect dû aux propriétés et la sûreté des personnes. Le 4^{er} juin, sentant qu'il ne combattait plus pour la victoire, mais pour l'honneur de son parti, il repousse énergiquement le projet de proclamation présenté par Barrère, où l'artificieux Montagnard défigurait d'une manière odieuse les événements de la veille. Le lendemain, Vergniaud fut décrété d'arrestation avec vingt

et un de ses collègues : par cette proscription, la Montagne triomphait, et la Convention s'asservissait à la commune de Paris.

Pendant sa captivité, Vergniaud ne voulut pas profiter de plusieurs occasions de fuir qu'on lui avait ménagées ; emprisonné à La Force, il n'écrivit qu'un seul billet à sa famille : ce billet fut remis à son neveu, le jeune François Alluaud, alors âgé de quinze ans, et qui étudiait à Paris dans le pensionnat dirigé par le conventionnel Léonard Bourdon. Peu de jours après, cet enfant, se faisant passer pour le cousin d'un infirmier attaché au service des prisons, parvint jusqu'à son oncle : il eut la consolation de le voir et de l'embrasser pour la dernière fois.

Le 25 octobre, les Girondins comparurent devant le tribunal révolutionnaire. Il avait été convenu que chacun d'eux défendrait sa propre cause ; et Vergniaud, qui parla le premier, circonscrivit sa défense dans un cercle fort étroit, et se borna à présenter des considérations sur les devoirs d'un bon citoyen : il interroge tour à tour les juges et les jurés, et se demande à lui-même : « Que fallait-il faire pour assurer le triomphe de la République ? Je l'ai fait ». — Et, à l'aide de ce fond, qui comportait les plus magnifiques explications, il raconte sa vie politique jour par jour, action par action, emploie constamment la forme contradictoire, qui lui était familière, et, se posant à chaque phrase la même question, répond invariablement par ces trois mêmes monosyllabes : *Je l'ai fait* ; puis, en terminant : « Que faut-il faire encore, ajoute-t-il, pour consolider la République par l'exemple des plus énergiques de ses enfants ? Mourir : je le ferai. »

Après cette conclusion, sublime tant elle paraît simple, Vergniaud se rassit fier, calme, dédaigneux, trop dédaigneux peut-être ; et, le 31 octobre, il mourait sur l'échafaud à l'âge de quarante ans et cinq mois. Il aurait pu se dérober au supplice ; car, dans sa prison, il s'était procuré un poison très-doux et très-subtil, du stramonium combiné avec de l'opium, le même dont Condorcet se servit cinq mois plus tard ; mais il le jeta en reconnaissant qu'il n'en avait pas assez pour en donner à tous ses compagnons de captivité.

M. de Lamartine a affirmé, dans l'*Histoire des Girondins*, que Vergniaud, la veille de sa mort, avait reçu, à la Conciergerie, la visite de son beau-frère et de son neveu (1). Cette anecdote manque malheureusement d'exactitude ; car, depuis plus de quatre mois, le jeune François Alluaud était sorti de la pension de Léonard Bourdon

(1) T. VII, liv. XLVII.

pour revenir à Limoges, et son père, suspecté de modérantisme, et surveillé comme tel par les autorités de la ville, n'aurait pas pu la quitter tant que dura le procès des Girondins. Ainsi les belles paroles que l'illustre écrivain met dans la bouche de Vergniaud font plus d'honneur à son imagination qu'à sa fidélité aux souvenirs historiques. Ne nous étonnons pas trop de cette erreur, quel qu'en soit le motif : les riches se prêtent obligeamment entre-eux ; et l'éloquence de M. de Lamartine devait se marier à celle de Vergniaud comme d'harmonieuses consonnances qui se rapprochent et se confondent malgré la distance et la différence des temps.

Lorsque Danton, cet implacable adversaire des Girondins, apprit leur supplice, il était de passage à sa maison de campagne d'Arcis-sur-Aube, et répondit au porteur de cette horrible nouvelle : *Les Girondins des factieux !!! Est-ce que nous ne sommes pas tous des factieux ? Nous méritons tous la mort autant qu'eux, et nous subirons tous, les uns après les autres, le même sort* (1). Il ne se trompait pas ; car, dans les révolutions, la lutte s'engage d'abord entre les grands partis ; et, quand l'un d'eux est abattu, elle continue entre les différents schismes qui divisent bientôt les vainqueurs. Après la chute des Girondins, commença le long défilé de la mort qui emporta les principaux chefs du parti montagnard : pas un n'y manqua ; car la Révolution française devait, comme Saturne, dévorer ses propres enfants, selon la prophétique menace de Vergniaud.

L'éloquence c'est l'homme tout entier ; et l'orateur n'est pas maître de déguiser sa pensée : quoi qu'il fasse, il ne pourrait l'envelopper qu'accidentellement dans les plis de son art : elle éclaterait bientôt malgré lui et à chaque instant, puisqu'elle est un mouvement subit de l'âme, un élan spontané de la passion, surtout pendant les tempêtes révolutionnaires où l'orateur, placé entre le Capitole et la roche Tarpéienne, est porté au Panthéon comme Mirabeau, est mené à l'échafaud comme Vergniaud.

M^{me} de Staël a écrit que Vergniaud était l'orateur le plus éloquent peut-être de tous ceux qui se sont fait entendre à la tribune française (2) : ce jugement, malgré l'expression restrictive qui l'accompagne, étonne lorsqu'on songe à Mirabeau ; et l'on pourrait se demander si la délicatesse de perceptions naturelle à la femme n'avait pas sensiblement affaibli chez M^{me} de Staël l'admiration qu'inspire le rude et accablant génie du dominateur de l'Assemblée

(1) VILLIACMÉ, *Histoire de la Révolution*, p. 247.

(2) *Considérations sur la Révolution française*, III^e partie, chap. vi.

constituante. Vergniaud, comme Cicéron ou comme Montesquieu, avait tous les genres d'esprit : il en avait tant qu'on lui pardonnait d'en faire abus quelquefois. Nourri d'excellentes études classiques, auxquelles il ne renonça jamais ; doué d'une imagination capable de tout entendre et de tout expliquer, il prodiguait dans ses discours les souvenirs consacrés par la mythologie et par l'histoire, et empruntait ses comparaisons aux phénomènes les plus ordinaires de la nature. Son style monte sans effort et sans recherche au pathétique et au sublime, et ne prend jamais le ton de l'épopée. Qu'on joigne à ces brillantes qualités l'emploi de quelques figures oratoires les plus simples, le doute, la réticence, la répétition et l'apostrophe, et l'on aura à peu près le secret de l'éloquence de Vergniaud. Ainsi, quand il a défini et flétri l'égalité oppressive telle que la comprenaient les hommes de la terreur, il s'adresse au peuple, et lui jette cette apostrophe : « Un tyran de l'antiquité avait un lit de fer sur lequel il faisait étendre ses victimes, mutilant celles qui étaient plus grandes que le lit, disloquant douloureusement celles qui l'étaient moins pour leur faire atteindre le niveau. Ce tyran aimait l'égalité ; et voilà, peuple français, celle des scélérats qui te déchirent par leurs fureurs. »

Mais, en parlant de la sage liberté et de l'égalité selon la loi, il les représente sous la figure de deux sœurs qui s'embrassent, et non de deux tigres qui se déchirent. — Il compare « les hommes hypocrites et féroces qui ne se montrent que dans les calamités publiques à des insectes malfaisants que la terre ne produit que dans les orages..... Ils sont avides de sang. » — « Je sais, dit-il ailleurs, que la liberté est toujours active comme la flamme ; qu'elle est inconciliable avec ce calme parfait qui ne convient qu'à des esclaves..... Je sais aussi que, dans nos tempêtes révolutionnaires comme dans celles de l'Océan, le peuple est difficile à calmer comme les flots battus par les orages » ; et, en se servant de ces comparaisons si connues, et assurément plus vieilles que l'Iliade, Vergniaud répand tant de charme et de grâce de style qu'on croirait lire un passage traduit d'Homère ou dérobé à Fénelon.

Au mois d'avril 1793, Robespierre l'accuse de modération, crime impardonnable aux yeux des vrais patriotes et digne de la peine de mort ; Vergniaud répond : « Si pour être patriote, Robespierre, il faut se déclarer le protecteur du meurtre et du brigandage, vous pouvez prendre acte de ma déclaration, je ne suis pas patriote, je suis modéré. »

Qu'on se représente l'horreur de Paris et la consternation de

l'Assemblée législative après les massacres du 2 et du 9 septembre 1792. Une voix généreuse, celle de M. de Kersaint, député de la Seine, réclame des mesures de protection pour tous les prisonniers; Vergniaud s'empare aussitôt de la proposition : « Les égorgeurs ont dit : « On veut faire cesser les proscriptions, on veut nous arracher » nos victimes; on ne veut pas que nous puissions les assassiner » entre les bras de leurs femmes et de leurs enfants. Eh bien ! » ayons recours aux mandats d'arrêt : dénonçons, arrêtons, » enterrons dans les cachots ceux que nous voulons perdre. Nous » agiterons ensuite le peuple, nous lâcherons nos sicaires, et, dans » les prisons, nous établirons une boucherie de chair humaine où » nous pourrions à notre gré nous désaltérer de sang. » Et savez-vous comment disposent de la liberté des citoyens ces hommes qui s'imaginent qu'on a fait la révolution pour eux et pour les introniser aux Tuileries ? Savez-vous comment sont décernés les mandats d'arrêt ? »

Ici Vergniaud énumère les monstruosité inventées par les délateurs, et approuvées par la commune de Paris; et c'est à la vue de ces tableaux dignes des temps de la plus aveugle tyrannie que l'homme honnête et libre doit rendre grâce au ciel de la courte existence de ce pouvoir si naturellement sanguinaire et si nécessairement despotique. Arrivé au dernier terme de ces scélératesses légalisées, l'orateur s'écrie : « Il est temps de briser ces chaînes honteuses, d'écraser cette nouvelle tyrannie; il est temps que ceux qui ont fait trembler les hommes de bien tremblent à leur tour. Je n'ignore pas qu'ils ont des poignards à leurs ordres; et, dans la nuit du 2 septembre, dans cette nuit de proscription, n'a-t-on pas voulu les diriger contre plusieurs députés et contre moi ? Ne nous a-t-on pas dénoncés au peuple comme des traîtres ! Heureusement c'était en effet le peuple qui était là ; les assassins étaient occupés ailleurs..... Eh ! que m'importent des poignards et des sicaires ? Qu'importe la vie aux représentants du peuple quand il s'agit de son salut ? Lorsque Guillaume Tell ajustait la flèche qui devait abattre la pomme fatale qu'un monstre avait placée sur la tête de son fils, il s'écriait : « Périssent mon nom et ma mémoire, pourvu que la Suisse soit » libre ! » Et nous aussi nous dirons : « Périssent l'Assemblée » nationale et sa mémoire, pourvu que la France soit libre ! »

A ces mots, l'Assemblée entière se leva comme ébranlée par un tremblement de terre. Aux acclamations des députés se joignirent les applaudissements des tribunes, car les paroles de Vergniaud étaient dans tous les cœurs, dans tous les esprits; et il acheva son discours

sous le poids d'une émotion qu'il ne cherchait pas à contenir : « Oui , périssent l'Assemblée nationale et sa mémoire si elle épargne un crime qui imprimerait une tache au nom français ; si sa vigueur apprend aux nations de l'Europe que , malgré les calomnies dont on cherche à flétrir la France , il est encore , et au sein même de l'anarchie momentanée où des brigands nous ont plongés , il est encore dans notre patrie quelques vertus publiques , et qu'on y respecte l'humanité ! Périssent l'Assemblée nationale et sa mémoire si , sur nos cendres , nos successeurs peuvent établir l'édifice d'une constitution qui assure le bonheur de la France , et consolide le règne de la liberté !... »

Vergniaud était de moyenne taille et fortement constitué : il avait les lèvres épaisses , l'œil noir et vif , les sourcils saillants , le front large et découvert , le teint peu coloré et les cheveux châtains . Au repos , ses traits manquaient de charme ; mais , quand il s'animait , soit dans la conversation , soit à la tribune , la vivacité de son regard , sa physionomie noble et mobile , s'accordaient si justement avec ses gestes et sa voix que sa figure , éclairée par le feu de sa pensée , se transformait , et devenait aussitôt belle et imposante . Ses habitudes étaient des plus simples , et ses goûts appropriés à sa modeste fortune . Il lisait beaucoup et écrivait peu , et ne s'y décidait que dans les cas de nécessité absolue . Alors , au lieu de s'accouder à une table , il s'asseyait sur une chaise basse , croisait ses jambes , et écrivait sur ses genoux en se servant de carrés de papier qu'il corrigeait bien rarement . S'agissait-il d'un travail important , il envoyait à l'imprimerie ses feuilles volantes à mesure qu'il les avait écrites .

Il n'existe donc qu'un petit nombre de lettres de Vergniaud : parmi celles que ses neveux ont conservées , nous avons remarqué ce passage écrit sous le sentiment qui devrait régler la conduite de tous les hommes arrivés ou comptant arriver à l'influence politique . M. Alluaud était créancier de l'Etat et de la liste civile ; il pria son beau-frère Vergniaud de solliciter la liquidation de ses comptes , et de presser le remboursement des avances qu'il avait faites . Certes il ne s'agissait pas d'une faveur , mais tout uniment d'un acte de justice . Vergniaud lui répondit le 18 décembre 1794 : « Si le ministre n'est pas de bonne volonté , il me sera impossible de vous être utile . Comme je ne veux pas que l'on puisse jamais m'accuser d'avoir eu une opinion qui fût le prix d'une faveur , je me suis fait un devoir de n'en solliciter aucune , quand je parviendrais à acquérir assez de crédit pour en obtenir..... Je crois que cette profession de

foi doit me rendre plus digne encore de votre estime et de votre amitié. »

Peu de jours avant l'arrestation des Girondins, un jeune artiste, devenu depuis un sculpteur célèbre, Charles Dupaty, fils aîné du président au parlement de Bordeaux, avait moulé en terre d'après nature le buste de Vergniaud ; et il est fort regrettable que l'habile statuaire Cartellier n'ait pas pu s'en servir pour exécuter en marbre la statue qui, sous l'Empire, décorait l'escalier d'honneur du sénat au palais du Luxembourg, puisque le modèle en plâtre présenté au concours par Dupaty n'existe plus. L'Institut, dans son rapport pour la distribution des prix décennaux, en 1810, disait, à propos de la remarquable composition de Cartellier, *qu'elle portait un caractère retraçant noblement l'image de cet illustre orateur.*

La statue de Vergniaud était placée en regard de celle de Mirabeau ; car le premier consul, qui en avait ordonné l'érection, et qui, au 48 brumaire, venait de terminer la Révolution par sa puissante épée, voulait qu'on se souvint qu'elle avait commencé par la parole, et rendait de grands honneurs publics à ces deux princes de la tribune française, à ces deux orateurs plutôt égaux que semblables.

Baron GAY DE VERNON.

DOCUMENTS

RELATIFS

A LA GÉOGRAPHIE DU LIMOUSIN

PENDANT LA DOMINATION ROMAINE.

Parmi les problèmes que nous a légués l'antiquité, il n'en est pas de plus difficiles à résoudre que ceux qui ont trait à la géographie ancienne. Quelques archéologues, découragés par les difficultés presque inextricables que présente cette étude, par les contradictions de textes, par l'absence de documents capables de faire retrouver l'emplacement de villes disparues, ont déclaré que, dans l'état actuel, il était impossible de donner une solution satisfaisante aux controverses géographiques.

Nous serions tenté d'adopter l'opinion de ces auteurs, qui se sont donné la peine d'écrire de gros volumes et des dissertations très-savantes pour prouver que nous ne savons rien et que nous ne pouvons rien savoir.

Mais nous sommes dans un siècle de recherches et de découvertes, et, puisque nous avons retrouvé les curieux Commentaires de Gaïus, il ne serait pas impossible qu'on découvrit un de ces jours quelque traité de géographie qui tranchât tout d'un coup les belles dissertations des savants, et leur ôtât le prétexte de faire des hypothèses parfois aussi fausses qu'ingénieuses.

Quelles sont donc ces données imparfaites, qui ne nous permettent trop souvent que d'asseoir des jugements téméraires?

Les Romains étaient un peuple trop militaire et trop civilisé pour rester privé de connaissances géographiques. On ne gouverne pas

une immense étendue de pays conquis, on ne fait pas mouvoir des forces militaires nombreuses sans être bien renseigné sur la position des villes, sur les routes qui y conduisent, sur les fleuves qu'il faut traverser. C'est une géographie élémentaire sans laquelle il n'y a pas de gouvernement possible. Le premier soin des conquérants est de faire établir des routes qui leur permettent de pénétrer avec facilité dans le territoire conquis, et de réprimer sans retard les rébellions. Pour cela, il faut qu'ils se rendent compte du point qui se trouve en danger, et de la route la plus courte qui y conduit. Pour lui fournir ces documents, le travail du géographe est indispensable. Déjà Alexandre le Grand avait fait entreprendre des travaux géographiques considérables. Les Romains s'aiderent de ces recherches, et en firent faire de nouvelles pour leurs propres conquêtes. Nous trouvons à ce sujet quelques détails qu'il n'est pas inutile de donner; car, pour résoudre une difficulté, pour donner une solution, il est nécessaire de connaître exactement les éléments sur lesquels on peut fonder une opinion.

Plin nous apprend qu'Agrippa fit dresser une carte du monde, et on trouve dans la Cosmographie du géographe Ethicus, qui, selon toute probabilité, vivait au ¹^r siècle, que ce travail avait été commencé par les ordres de Jules-César, continué par Agrippa, et terminé par Auguste. Il fallut trente-deux ans pour achever ce grand monument géographique. Les Romains purent alors contempler avec orgueil, sur les murs du portique d'Agrippa, la carte d'un monde qu'ils dominaient.

Nous lisons dans Suétone qu'Auguste créa des inspecteurs de grands chemins, et fit mesurer les distances des routes, distances dont on pouvait se rendre compte au moyen de pierres milliaires.

Végèce donne, dans son ouvrage sur l'art militaire, un détail curieux. Il nous apprend que les gouverneurs avaient en leur possession une description de la province, avec indication des distances (*locorum intervalla*), l'état des routes, les sentiers et chemins de traverse (*compendia*), les montagnes et les fleuves. Ces différents renseignements étaient non-seulement écrits, mais encore peints (*non tantum adnotata, sed etiam picta*); c'est-à-dire qu'il existait des cartes géographiques. Suétone avait dit : « *Depictum orbem in membrana* » : ces cartes étaient donc sur parchemin.

Sans doute, il devait y avoir à Rome, comme aujourd'hui à Paris, un établissement ou dépôt de la guerre, où étaient centralisés tous ces documents; car ils étaient la propriété du gouvernement. C'est ce qui explique peut-être pourquoi un tyran comme Domitien

fit mettre à mort un citoyen qui avait fait peindre la description de toute la terre sur les murailles de sa chambre. Sans doute il le fit condamner comme coupable de lèse-majesté.

Cependant, pour enseigner la géographie aux enfants, et leur en rendre l'intelligence plus facile, on leur mettait, comme de nos jours, des cartes géographiques entre les mains. On leur enseignait ainsi la situation des lieux, *leur distance* (*spatia, intervalla*), la source et l'embouchure des fleuves, les sinuosités du rivage. Voilà ce que nous apprend la lettre troisième de saint Jérôme. Cette mention a son importance.

Chez nous, la distance d'un lieu à un autre est la dernière chose que nous enseignerions aux enfants. C'est que la géographie, chez les peuples conquérants, n'est pas une étude scientifique: c'est une étude purement politique. Savoir combien de journées de soldat il faut pour aller d'un point à un autre, les obstacles que l'on peut rencontrer sur sa route, tels sont les points dont la connaissance est la plus nécessaire, ceux que l'on doit enseigner à des enfants destinés peut-être à devenir un jour des généraux d'armée.

Du reste, Agrippa et Auguste ne sont pas les seuls qui aient fait dresser ces sortes de travaux géographiques connus sous le nom d'*itinéraires*. Trajan, Antonin, Théodose, peut-être encore d'autres empereurs, en firent dresser de nouveaux. que des conquêtes, la création de routes nouvelles, la rectification des anciennes, rendaient nécessaires.

Que nous reste-t-il de ces anciens documents? Quelle peut être leur utilité pour refaire la géographie des Gaules, et spécialement pour reconstituer l'ancien territoire des *Lémoivices*?

Il ne peut être question ici de l'itinéraire de Bordeaux à Jérusalem, ni de l'itinéraire maritime, qui n'ont aucun rapport avec le Limousin.

Celui que l'on désigne sous le nom d'itinéraire d'Antonin et la carte connue sous le nom de Table Théodosienne ou carte de Peutinger doivent seuls nous occuper.

Qu'est-ce que l'itinéraire d'Antonin? D'où nous vient-il? Qui nous l'a conservé? Un auteur du vi^e siècle, Flodoard, le cite comme nous venant d'Ethicus, et faisant partie de sa Cosmographie. Adrien de Valois adopte cette opinion. Du Cange prétend que cet Itinéraire est faussement attribué à Antonin (*quod falso Antonini nomen præfert*), et le fait remonter au règne de Théodose. Mais cette

opinion n'a pas prévalu, et cet Itinéraire est généralement reconnu aujourd'hui comme étant celui d'Antonin.

Enfin une découverte faite vers la fin du **xv^e** siècle nous a donné un original ou une copie de ces membranes ou cartes géographiques dont il a été question plus haut. Je veux parler de la Table Théodosienne ou carte de Peutinger. Un savant allemand, à qui nous devons la découverte des fables de Phèdre, Conrad Celtes, surnommé Portuſius, faisant des recherches au milieu de vieux manuscrits d'une bibliothèque de Spire, quelques-uns disent dans la bibliothèque d'un couvent, trouva une carte, sur un long rouleau de parchemin, qui contenait les anciens noms latins des villes placées sur le parcours des routes, leurs distances en milles, le nom des peuples, le cours des fleuves, le littoral des mers. Cette découverte sembla précieuse à Celtes, qui légua en mourant son parchemin à Peutinger, son ami. Ce Peutinger était un autre savant. Il se mit à étudier avec toute la gravité désirable cette longue carte peu intelligible, et crut y reconnaître l'Itinéraire d'Antonin. Déjà il avait fait quelques travaux à ce sujet; mais la mort l'empêcha de les publier. Chose extraordinaire! cette carte resta près de quarante ans oubliée au milieu de ses papiers. Enfin un nommé Marc Welser, qui était son neveu sans doute, la découvrit, et l'envoya à Ortelius, qui la publia en 1598, mais avec la réduction des deux tiers. Cette carte est connue sous le nom de Peutinger, bien qu'il semblât plus juste de l'appeler du nom de Celtes, qui l'avait découverte. L'original se trouve aujourd'hui à la bibliothèque impériale de Vienne. Elle n'a qu'un pied de hauteur, mais elle a vingt pieds huit pouces de long. Elle comprend toute l'étendue de l'empire romain. Elle a, du reste, toute l'apparence d'une œuvre informe, et est bien faite pour donner une fort petite idée de la cartographie chez les Romains. Il serait certainement impossible d'y reconnaître la configuration de nos cartes modernes. La Méditerranée n'y apparaît que comme une grosse rivière, et les terres y sont raccourcies du nord au sud de manière à n'être pas reconnaissables.

Quelle époque attribuer à cette carte? Un savant a cru que ce n'était là qu'une copie d'une carte plus ancienne, copie faite par un moine du **xii^e** siècle, et a pensé que l'original remontait au règne de Septime-Sévère. Nous avons vu que Peutinger y voyait l'Itinéraire d'Antonin. D'autres savants la font remonter au règne de Théodose le Grand, en 393; d'autres enfin, avec de non moins bonnes raisons, à celui de Théodose II, en 435. L'usage a prévalu de l'appeler Table de Théodose, Table Théodosienne.

Telles sont les deux sortes de monuments géographiques qui ont survécu à la ruine de l'empire romain, à l'invasion des barbares et à l'indifférence des premiers siècles. Bien qu'ils ne nous fournissent que des renseignements un peu vagues et incertains, nous ne pouvons méconnaître leur importance.

Passons maintenant en revue les divers auteurs anciens qui ont parlé du peuple lémovique. Jules-César est le premier en date et le plus célèbre. Mais les Commentaires nous donnent tout juste assez de renseignements pour avoir fait douter de l'existence de Limoges à l'époque de la conquête. Ils nous apprennent que les Lémovices étaient déjà un peuple puissant et belliqueux, qui put fournir un contingent de dix mille guerriers à Vercingétorix lors du siège d'Alesia.

Strabon ne fait que nommer les Limousins comme faisant partie des peuples de l'Aquitaine.

Enfin Ptolémée, le grand géographe, le grand astronome, nous jette dans un inextricable embarras. Si nous consultons l'édition de 1605, celle sur laquelle Mercator a dressé la carte géographique de la Gaule suivant sa nouvelle méthode des projections, nous y trouvons ces quelques renseignements qui ont si curieusement fait dissenter les savants, et ont soulevé des controverses qui durent encore. Pour faire juger de la difficulté, nous allons citer la traduction latine, qui nous sera plus familière que l'original grec.

Nous lisons au chapitre VII, sous le titre intitulé : *Celtogalatiaë situs* :

..... Tenent Pictones,
Quorum civitates Augustoritum et Limonum.

Et plus bas :

Pictonibus subjacent Limovici et civitas Ratiastum.

C'est, en bien peu de lignes, la cause de bien longues et bien graves discussions!

Mercator, avec sa consciencieuse exactitude à suivre l'orientation donnée par Ptolémée, place Augustoritum près de l'embouchure de la Loire, et en fait presque un port de mer, tandis que Ratiastum devient la ville capitale des Limovici. Joseph Scaliger, Merula et Villanova, qui ne peuvent pas supposer que Ptolémée se soit trompé, déclarent que Ratiastum est bien la même chose que Limoges.

Cependant l'Itinéraire d'Antonin et la Table Théodosienne placent

Augustoritum ou Ausrito, son diminutif, comme ville de passage, sur la route de Clermont à Saintes et de Périgueux à Argenton. Dès lors Augustoritum ne peut être à l'embouchure de la Loire.

Si, par ce motif tout-puissant, Augustoritum devient notre Limoges, que ferons-nous de ce Ratiastum de Ptolémée? Nos archéologues limousins, par un sentiment patriotique fort honorable, ont revendiqué pour notre ancien territoire la ville mentionnée par Ptolémée. Les uns l'ont placée à Razés sur la route de Paris; d'autres, à Rancon; les autres, à Razais, commune d'Azat-le-Riz; mais les savants étrangers à notre département, que n'influence pas l'amour du pays, mettent Ratiastum à la place que Mercator assignait à Augustoritum, c'est-à-dire dans le voisinage de la mer. Cette opinion a été soutenue par des hommes éminents, par l'abbé Belley, par Adrien de Valois, le baron de Walckenaër, et enfin, dans ces derniers temps, par M. Deloche.

Pour soutenir une opinion si contraire au texte de Ptolémée, édition adoptée par Mercator, il fallait déclarer que Ptolémée s'était trompé dans son orientation. Mais ce n'est pas chose de peu de conséquence que d'attaquer l'infailibilité du géographe égyptien. Les partisans du Ratiastum nantais sont parvenus à tourner la difficulté. Ils ont dit que les textes de Ptolémée avaient été altérés par les copistes, et qu'il y avait transposition des noms d'Augustoritum et de Ratiastum. Ils ont fouillé avec tant d'ardeur dans les archives de la bibliothèque impériale qu'ils ont trouvé deux manuscrits de Ptolémée où cette correction existe.

Ceci est le point de départ de tout un système des plus ingénieux, il faut le reconnaître, système que nous n'entreprendrons pas de discuter, car il mérite un travail à part. Ratiastum devient Rézé, Retz ou Saint-Pierre-en-Retz au choix, lieux voisins de l'embouchure de la Loire, et, du même coup, capitale de Limousins-Armoricains, c'est-à-dire de Limousins plus ou moins apocryphes.

Mais il faut ajouter que ce n'est pas la seule erreur que Mercator ait commise dans sa carte; et, comme je dois supposer que ces erreurs proviennent d'une fausse indication donnée par le célèbre géographe, je serais assez disposé à croire que, tout grand homme qu'il soit, Ptolémée a pu se tromper. Pour certains génies l'admiration de la postérité a été parfois poussée jusqu'au délire. Elle leur a donné une prescience infinie, une infailibilité qui n'appartient qu'à Dieu. C'est ainsi que des fanatiques ont prétendu que Ptolémée avait indiqué le Pérou sous le nom de Chersonèse d'Or, lui faisant ainsi, par la force de l'intuition, découvrir l'Amérique avant Christophe Colomb.

Notons quelques erreurs. L'orientation d'*Avaricum* (Bourges) doit être défectueuse, car je trouve cette ville au sud-est de *Vesunna* (Périgueux).

Celle de *Condate* (Rennes) ne peut être exacte ; car cette ville se trouve à l'intérieur des terres, presque sous le même méridien qu'*Agendicum* (Sens), dont elle est réellement distante de cinq degrés.

Enfin, et c'est l'erreur la plus étonnante que nous puissions signaler, *Augustonemetum* (Clermont) est placé tout contre le cours de la Garonne, et au-dessous d'*Aginnum* et *Vesunna* (Agen et Périgueux).

Que conclure de là ? Que Ptolémée a été un grand astronome, un géographe éminent, mais que, n'ayant sans doute pas visité la Gaule, il nous a fourni beaucoup d'éléments erronés et de calculs fautifs.

Parmi les plus grandes et belles cités de la province aquitaine, Ammien-Marcellin nomme Bordeaux, Clermont, Saintes et Poitiers, et ne parle pas de Limoges.

Ethicus, dans la nomenclature des principales villes de la Gaule (*famosa oppida*), cite Sens, Autun, Clermont, Vienne, Saintes, villes aujourd'hui à peu près de l'importance de Limoges, et il omet de citer cette dernière ville. Qu'en doit-on conclure ? C'est que Limoges était, comme elle l'est encore, une ville du second ordre, et que, si quelque auteur a pu lui donner le nom de *seconde Rome*, c'est par figure poétique, peut-être aussi par amplification patriotique. On ne comprendrait pas, en effet, qu'Ammien - Marcellin et Ethicus eussent omis de signaler la *seconde Rome* parmi les *famosa oppida* de la Gaule.

Tels sont les différents éléments géographiques qui peuvent guider dans ses recherches l'archéologue curieux des choses du passé. On voit combien ils sont restreints, et quel vaste champ est ouvert aux hypothèses et aux incertitudes !

ED. BUISSON,
Avocat à la Cour impériale.

LES TROIS CHEVALIERS

DÉFENSEURS DE LA CITÉ DE LIMOGES.

(1370.)



I.

Un des faits les plus saillants de l'histoire du Limousin, c'est la prise de la cité de Limoges par Edouard, prince de Galles, en 1370.

La brillante renommée du prince anglais qui commandait le siège, l'horrible carnage qui fut fait des habitants, la résistance héroïque des chevaliers qui défendaient la place, tout contribue à jeter sur ce fait un intérêt dramatique.

Froissart et les chroniques limousines nous ont conservé le nom des trois chevaliers dont la vaillance excita l'admiration du prince anglais : ces braves se nommaient Jean de Villemur, Hugues de La Roche, Roger de Beaufort. La plupart de nos annalistes et antiquaires, Collin, le P. Bonaventure, de Verneilh-Puyraseau, Leymarie, etc., ont enregistré leur nom ; mais aucun d'eux n'a songé à faire des recherches sur la famille de ces chevaliers, sur le lieu de leur origine, sur les autres faits de leur biographie. Ce n'est pas que l'intérêt de la question leur eût échappé : l'un d'eux, M. de Verneilh, s'écriait : « Quelle noble illustration ce serait aujourd'hui pour leurs descendants s'ils étaient connus (1) ! » Mais ce sujet

(1) *Histoire de l'Aquitaine*, T. II, p. 233.

exigeait des recherches longues et pénibles : voilà pourquoi peut-être il a aujourd'hui l'intérêt de la nouveauté. Toutefois nous ne pouvons parler de ces trois chevaliers sans donner préalablement quelques détails sur la cité de Limoges, et sur le siège qu'en fit le prince de Galles.

II.

La plupart des historiens ou écrivains étrangers à notre province qui ont parlé de ce fait, Froissart, Montaigne, Duplex, Velly, Lingard, etc., ne connaissant pas la distinction de la *cité* et de la *ville* ou *château* de Limoges, ont dit, d'une manière *absolue*, que Limoges avait été pris et saccagé par les Anglais : c'est inexact. Nos écrivains limousins ont, pour la plupart, évité cette confusion. On sait que, au moyen-âge, à partir du *x^e* siècle, il y avait à Limoges deux villes distinctes : la cité (*civitas*) ou ville épiscopale, formée autour de la cathédrale, et le château (*castrum*) ou ville de second ordre, qui s'était formée au *x^e* siècle, auprès de l'abbaye de St-Martial, et qui, au *xiii^e* siècle, avait reçu son périmètre actuel. Depuis la prise de la cité en 1370, le *château* est devenu la ville principale.

Cette distinction est nécessaire pour l'intelligence d'un certain nombre de faits. Ainsi, c'est la *cité* de Limoges qui fut prise par Théodebert au *vi^e* siècle, et par Pepin le Bref en 763, et non pas la *ville* ou *château*, qui n'existait pas encore. C'est la *cité* qui fut assiégée par les Anglais en 1370, et non pas la *ville*, qui était sous leur domination. Au *xiii^e* siècle, Henri le Vieux occupait la *cité*, et Henri le Jeune était maître du *château*. Aujourd'hui encore, ces deux villes n'ont pu se confondre entièrement, et le boulevard de la *Cité* est en dehors des boulevards qui font le tour de la *ville*.

L'enceinte de la *cité* n'occupait pas une grande étendue, et il est facile d'en retrouver le périmètre. Nous lui connaissons au moins quatre portes : 1^o la porte du *Naveix* (1), que quelques mémoires appellent aussi *Aleresia*, sans doute parce qu'elle était dans le voisinage de la tour de ce nom, près de laquelle le prince Noir fit miner les murs de la cité. Cette porte était située au point de jonction de la rue des Petits-Carmes et de la rue du Pont-Saint-Etienne ; 2^o la porte *Panet* (2) ou de *St-André*, ainsi nommée à cause

(1) BONAVENTURE, T. III, p. 513, 659. — *Limousin historique*, T. I, p. 107, 397.

(2) BONAVENTURE, T. II, p. 209.

du monastère de ce nom, occupé avant la révolution par les Petits-Carmes, aujourd'hui par les religieuses de la Visitation : cette porte, qui fut détruite en 1781, se trouvait à l'extrémité de la rue Porte-Panet, à laquelle elle a donné son nom ; 3^e la porte *St-Maurice* (1), près de l'ancienne église de ce nom, qui appartient aujourd'hui au couvent des Carmélites ; 4^e la porte *Scudarie*, dont le nom nous a été révélé par le procès-verbal de la reddition de la cité en 1370 (2) : cette porte se trouvait à l'extrémité de la rue actuelle de la Cité, en face du faubourg Boucherie et de la rue des Charseix. Peut-être deux autres portes servaient-elles de débouché à la rue Ste-Afre et à celle de l'Evêché. Outre la tour *Aleresia*, située près de la porte du *Naveix*, on cite encore la tour de *Maumont*, qui fut détruite en 1533, lorsque Jean de Langeac fit construire son palais épiscopal, près de l'emplacement qu'occupe l'évêché actuel. Si l'on veut faire le tour des remparts de la cité, on n'a qu'à remonter, à partir de la porte *Panet*, le boulevard St-Maurice, et à suivre le boulevard de la Cité jusqu'à la rue de l'Evêché, près de la maîtrise de la cathédrale. De là il faut tirer une ligne qui partage la maîtrise et le palais épiscopal, et qui aille, en longeant les hauts jardins du séminaire, rejoindre la porte *Panet* par la rue St-Domnolet et la rue des Petits-Carmes. L'aqueduc de la Règle (aujourd'hui grand séminaire), qui faisait le tour des remparts de la cité à partir de la rue des Allois, peut servir encore à en mesurer le circuit. — Abordons maintenant notre sujet.

III.

Depuis le traité de Bretigny (7 mai 1360), qui avait rendu le roi Jean à la France, et qui avait cédé à l'Angleterre une moitié des provinces du royaume, le Limousin avait passé sous la domination des Anglais. L'Aquitaine, ou, comme on disait par corruption de langage, la *Guyenne*, avait été érigée en principauté relevant directement de l'Angleterre, et le vainqueur de Poitiers, Edouard ; prince de Galles, avait été chargé de ce nouveau gouvernement. Mais les impôts excessifs qu'il établit sur le pays, à son retour de l'expédition de Castille, pour payer l'arriéré de solde qu'il devait à ses troupes, excitèrent le mécontentement des seigneurs de Guyenne, qui se

(1) BONAVENTURE, T. II, p. 209.

(2) *Bulletin archéologique*, T. III, p. 153.

plaignirent au roi de France des vexations du prince Edouard. Charles V, qui était sur le trône depuis la mort du roi Jean, son père (1364), et qui désirait ardemment rentrer en possession des provinces que le traité de Bretigny avait enlevées à sa couronne, sut habilement profiter du mécontentement des barons d'Aquitaine; et, pour faire droit à leurs griefs, il assigna le prince Noir devant la cour des pairs de Paris. On connaissait assez le caractère altier du prince anglais pour s'attendre à un refus de comparaitre, et on ne demandait pas autre chose. Le 14 mai 1370, un arrêt de la cour des pairs confisqua au profit du roi de France le duché de Guyenne, et la guerre éclata de nouveau.

IV.

Charles V, disent nos chroniques, avait engagé les habitants de Limoges à se rendre : mais ils avaient peur du prince de Galles, qui résidait à Angoulême. Et, en effet, ce prince, suspectant leur fidélité, envoya, pour garder la ville, Jean Chandos, un de ses capitaines (1). Cette précaution n'était pas inutile, car déjà une armée, commandée par les ducs de Berry et de Bourbon, s'approchait du Limousin pour le soumettre au roi de France (2).

« La cité de Limoges pour lors étoit forte, bien munie de murailles, tours et fossés, et pouvoit battre la plaine par le moyen du clocher et de l'église St-Etienne, qui commande partout (3). » — « Le duc de Berry vint y mettre le siège avec une armée composée, nous dit Froissart, d'environ douze cents lances et trois mille brigands. Avec le duc de Berry étoient le duc de Bourbon, le comte d'Alençon, messire Guy de Blois, messire Robert d'Alençon, comte du Perche, messire Jean d'Armagnac, messire Hugues Dauphin, messire Jean de Villemur, messire Hugues de La Roche, le sire de Beaujeu, le sire de Villars, le sire de Sérignac (lisez *Chérignac*), messire Geoffroy de Montagu, messire Louis de Maleval, messire Raymond de Mareuil, messire Jean de Boulogne, messire Godefroy, son oncle, et plusieurs autres chevaliers et écuyers (4). »

(1) Ce ne pouvait être, ainsi que l'affirment les chroniques, Jean Chandos le connétable d'Aquitaine, qui avait été tué l'année précédente, en 1369, au combat de Lussac en Poitou.

(2) *Chroniques limousines*, ap. *Limousin historique*. T. I. p. 391, 395.

(3) *Chroniques limousines*, ibid., p. 395.

(4) FROISSART, édition Buchon. T. I. p. 611.

Le duc de Berry, en choisissant de préférence la cité pour en faire le siège, savait bien d'avance qu'il ne trouverait là qu'une résistance médiocre. L'évêque de Limoges, Jean de Crose, et les principaux habitants, qui étaient restés Français de cœur, étaient animés des meilleures dispositions à l'égard du roi de France. « Il y avait bien là, dit Froissart, quelques Anglais : mais ils n'étaient point maîtres : car l'évêque tenait et gouvernait la cité. »

Bertrand du Guesclin étant venu rejoindre au siège les ducs de Berry et de Bourbon, les Français s'en réjouirent grandement. Le preux chevalier n'était pas encore connétable de France; mais il avait une réputation de bravoure qui fit le plus grand effet sur les dispositions des assiégés. Il poursuivit avec tant de soin et de sagesse les traités entamés entre l'évêque de Limoges et le duc de Berry que ceux de la cité *se retournèrent Français*. L'évêque Jean de Crose obtint surtout ce résultat en affirmant aux *citoyens* que le prince de Galles, qu'il avait laissé, tout récemment, malade à Angoulême, était dans un état qui ne laissait pas d'espoir (1). Donc « le duc de Berry, le duc de Bourbon, messire Gui de Bloys et autres seigneurs de France entrèrent dans la cité avec grande joie, en prirent les *foys* et hommages, et s'y rafraîchirent et reposèrent pendant trois jours (2) ». — Le capitaine anglais Jean Chandos, qui était maître de la ville, essaya bien pendant ce temps quelques escarmouches; mais ces sorties n'aboutirent qu'à la destruction des faubourgs qui se trouvaient entre la ville et la cité (3). — « Quand le duc de Berry partit de Limoges, il ordonna et institua à demeurer en ladite cité, à la requête de l'évêque dudit lieu, monseigneur Jean de Villemur, messire Hugues de La Roche, et Roger de Beaufort, à cent hommes d'armes (4). » Les chroniques du pays disent « avec deux cents lances (5) ».

V.

Le procès-verbal de la reddition de la cité, qui se trouve dans nos archives, a été publié en 1851. Comme cette pièce est très-curieuse, nous allons la reproduire ici en entier :

« Le 24 août 1370, sur l'heure de tierce, comparoissent puissants

(1) *Chroniques limousines*, ap. *Limousin historique*, T. I, p. 395.

(2) FROISSART, édition Buchon, T. I, p. 616.

(3) *Chroniques limousines*, ap. *Limousin historique*, T. I, p. 395.

(4) FROISSART, édition Buchon, T. I, p. 617.

(5) *Chroniques limousines*, loc. cit., p. 396.

et excellents hommes Jean, duc de Berri et d'Auvergne, lieutenant pour Charles, roy de France, son frere; Louis, duc de Bourbon; Jean, comte de la Marche; Louis de Sancerre, maréchal de France, tous en armes, et accompagnés d'une multitude de gens d'armes, lesquels étant au-devant et hors le portail appelé de Scudarie (1) de la cité de Limoges, sçavoir au dedans la premiere barriere ou le parc, déclarent à R. P. en Dieu Jean, évêque de Limoges, et vénérables Seguin de Pompadour, Bernard de Combornarie (*alias* de Latour), Hélié Amie (2), chanoines de l'église de Limoges; à sieurs Jean Sambuti (*alias* de Chapeliana), Pierre de Rocheferriere, prêtres; à prud'hommes maîtres Guillaume La Chieze (Guillaume La Chalm), clers notaires; à Pierre Sapientis, à Jean Alan (*alias* de Chambareu), consuls de ladite cité; à André Gasto, Bernard Dupont, Bernard Bilbo, Bernard Quinqui, Bernard La Rebiere, Pierre de Montanis, Jean de La Bruyere, Laurens Mornaud, Jourdain Polet, citiens et habitants de la cité,

» Que, par le traité de paix dernièrement conclu entre feu Jean, roy de France, pere dudit Charles, roy de France, et dudit duc de Berri, d'une part, et ceux d'Angleterre d'autre, la supériorité et ressort de tout le duché d'Aquitaine estoit demeuré expressément réservé audit feu roy de France.

» Pourquoi ils requierent que lesdits habitants de la cité reconnoissent ledit roy de France pour leur seigneur, leur vrai et légitime supérieur, qu'ils lui obéissent et lui fassent serment de fidélité et obéissance.

» Lesdits citiens répondent : qu'ils sont instruits du susdit traité de paix; qu'ils sont *enfants* d'obéissance; qu'ils s'offrent et sont prêts à reconnoître ledit roy de France, qu'ils reconnoissent en effet pour leur supérieur, pour leur vrai et légitime seigneur, à qui ils veulent en tout et partout obéir, et observer ses ordres de toutes leurs forces, voulant bien introduire dans ladite cité les susdits seigneurs comme députés du roy, et observer exactement tout ce qu'il leur plaira ordonner. Ensuite lesdits consuls, pour eux et au

(1) La porte *Scudarie* était à l'entrée de la rue actuelle de la Cité, du côté du faubourg *Boucherie*. Les *scutarii*, ou faiseurs de monnaie, étaient établis, au x^e siècle, devant la porte *Orlogette*, plus tard porte *Poulaillière*, dans la direction de la porte *Scudarie*, qui a pu tirer son nom de ce voisinage.

(2) Hélié Lamy fut un des quatre chanoines qui restèrent à la cathédrale après la destruction de la cité. (Voir BONAVENTURE, T. III, p. 664.) Il fut maître de l'œuvre dans les réparations qui furent faites à cet édifice vers la fin du xiv^e siècle. (Voir mon *Histoire de la cathédrale*, p. 70.)

nom de tous les citiens, font auxdits seigneurs, au nom du roy, le serment de fidélité et obéissance.

» Après quoi, ils ouvrent ledit portail de Scudarie et autres portes, et ledit seigneur maréchal de France, par l'ordre desdits seigneurs, ayant fait déployer et élever la bannière ou enseigne du roy, entre avec une grande multitude de gens d'armes dans ladite cité, ou il est reçu avec révérence et joye par tous les habitants, dont plusieurs sont montés sur ledit portail et sur les murs de ladite cité, et tous crient, sans cesse et à haute voix : « Montjoye » Saint-Denis ! » Ladite bannière précédant le maréchal étant portée par noble et puissant seigneur Jean de Villemur, qui la plante, tout de suite, au-dessus dudit portail, en signe de tout ce qui vient de se passer (1). »

Ce procès-verbal sert à rectifier une erreur chronologique de Froissart, qui a été reproduite par d'autres historiens. Ce chroniqueur prétend que le prince de Galles employa *un mois* au siège de la cité : or il est facile de démontrer l'inexactitude de ce détail. En effet, la cité s'étant rendue au roi de France le 24 août 1370, et ayant été prise par le prince Noir le 19 septembre suivant, il a fallu au moins dix jours à ce prince pour recevoir la nouvelle de la reddition de la cité, et venir d'Angoulême avec son armée pour en faire le siège : du 4 septembre au 19, c'est quinze jours seulement que le siège aura duré. Mais revenons à notre récit.

VI.

Le prince de Galles, ayant appris que la cité de Limoges s'était rendue française, en fut fort courroucé; et, sachant que l'évêque en était cause, il n'eut plus d'estime pour les gens d'église, comme il faisait auparavant, et il jura sur l'âme de son père (que jamais il ne parjura) qu'il recouvrerait cette ville, quoi qu'il en coûtât, et que jamais il ne s'occuperait d'autre chose avant d'être venu à bout de son dessein. Ses gens étaient assemblés à Cognac au nombre de douze cents lances, chevaliers et écuyers, mille archers et trois mille hommes de pied..., qui *en ordonnance tinrent les champs*, marchant vers Limoges, et *faisant frémir la terre devant eux* (2).

(1) *Bulletin de la Société Archéologique*, T. III, p. 453.

(2) *Chroniques limousines*, ap. *Limousin historique*, T. I, p. 396. — Froissart, édit. Buchon, T. I, p. 617. — Les Chroniques limousines portent plus haut le chiffre de l'armée anglaise. Elles disent : deux mille cinq cents lances, six cents archers et trente mille hommes de pied. (*Limousin historique*, T. I, p. 396.) Nous croyons que Froissart est dans le vrai.

Le prince de Galles, à cause de sa maladie, ne pouvant se tenir à cheval, se faisait porter en litière jusqu'à ce qu'il fut arrivé devant la cité de Limoges. Il se logea au couvent de St-Gérald (1), et le duc de Lancastre, au couvent des Jacobins (2); les comtes de Pembroke et de Cambridge occupèrent le monastère de Saint-Augustin (3) avec les seigneurs de Guyenne; les chevaliers de Poitou, de Saintonge, de Périgord, d'Angoumois et de Limousin se logèrent au couvent de St-Martin et des Cordeliers (4); Thomas Felleton et ses archers s'établirent au delà de la Vienne. Le prince de Galles renouvela son serment de ne pas partir de la cité qu'il ne l'eût réduite à son obéissance (5).

L'évêque Jean de Crose connut alors la faute qu'il avait faite d'avoir donné sujet au prince d'être tellement irrité; mais il n'était plus temps de se repentir, et il n'était plus le maître; car Jean de Villemur, Hugues de La Roche et Roger de Beaufort rassuraient les citoyens : « Ne vous effrayez pas : nous sommes forts et assez nombreux pour tenir contre la puissance du prince : il ne peut par assaut nous prendre ni grever : car nous sommes bien pourvus d'artillerie (6) ».

Le prince, ayant vu la situation de la cité, fit venir ses mineurs, qu'on appelait alors *hurons*, et il les mit en besogne du côté du Naveix, près de la tour nommée *Aleresia*, où les murs étaient assis sur le tuf, et non sur le roc. Pendant les quinze jours que dura ce travail, le prince ne voulut pas tenter l'assaut, et ne permit à ses troupes de faire aucune escarmouche. Les chevaliers qui étaient dans la ville s'aperçurent bien qu'on les minait, et essayèrent bien de faire une contre-mine pour tuer les hurons anglais; mais ils ne purent les rencontrer. Ceux-ci appuyèrent cent coudées de murailles, près de la tour Aleresia, sur des pilotis de bois enduits de soufre, et mélangés de matières sèches; et, quand leur travail fut terminé, ils vinrent trouver le prince, et lui dirent : « Monseigneur, nous ferons renverser, quand il vous plaira, un grand pan de murs

(1) Aujourd'hui l'hôtel de ville.

(2) Aujourd'hui l'église Sainte-Marie.

(3) Aujourd'hui maison centrale de détention.

(4) Le couvent de Saint-Martin est aujourd'hui le pensionnat de M^{me} de Frettes; le local des Cordeliers est occupé par la maison Pouyat.

(5) Ces détails nous sont donnés par les Chroniques limousines, qui paraissent composées d'après des mémoires contemporains.

(6) FROISSANT, T. I, p. 617. -- *Chroniques limousines*, loc. cit., T. I, p. 396

dedans les fossés (1), par où vous entrerez dans la cité, tout à votre aise, sans danger ». Ces paroles plurent grandement au prince : « Oui, dit-il, je veux que demain, à l'heure de prime, votre ouvrage se montre (2) ».

Le lendemain, suivant l'ordre du prince, le feu ayant été mis, les murailles renversées, les Anglais étant en armes prêts à combattre, et l'assaut donné au cri des trompettes et clairons, les gens à pied donnèrent dedans, puis montèrent sur les murailles et coupèrent les fléaux des portes, et les abattirent et les barrières aussi, car il n'y avait point de défense. Et cela fut fait si soudainement que les gens de la ville ne s'en donnèrent de garde (3).

Ce jour fatal était le 19 septembre 1370. On pourrait croire aux jours néfastes, car il y avait quatre ans, jour pour jour, que s'était livrée la désastreuse bataille de Poitiers, la plus funeste à la France, la plus glorieuse au prince de Galles.

VII.

« Et alors vous eussiez vu le prince de Galles, le duc de Lancastre, le comte de Cambridge, le comte de Pembroke, messire Guichard d'Angle et autres gens de guerre entrer dans la cité, et les pillards à pied, tout prêts à mal faire, courir la ville, et tuer hommes, femmes, enfants ; car c'est ainsi qu'il leur avait été commandé. Là il y eut grand pitié ; car hommes, femmes et enfants se jetaient à deux genoux, mains jointes, devant le prince, et criant : « Miséricorde, gentil sire !... » — Mais il était si enflammé de colère qu'il n'entendait rien, et les laissait massacrer devant lui ; et tous ceux qu'on rencontrait étaient passés au fil de l'épée (4). — « Il semblait, dit John Lingard, que l'âme cruelle et vindicative de don Pèdre eût passé dans le sein du héros anglais (5) ». — « Ainsi ils vinrent, tuant et massacrant, depuis la porte St-André (porte Panet) jusqu'à la grande porte de l'église St-Etienne (6) ». — « Le sang couloit

(1) Ce pan de mur renversé correspondait vraisemblablement à la rue actuelle des Petits-Carmes.

(2) FROISSART, T. I, p. 619.

(3) *Chroniques limousines*, ap. *Limousin historique*, T. I, p. 397.

(4) FROISSART, édition Buchon, T. I, p. 620. — *Chroniques limousines*, ap. *Limousin historique*, T. I, p. 397.

(5) *Histoire d'Angleterre*, Edouard III, T. IV, p. 156.

(6) *Chroniques limousines*, loc. cit., C. V, T. I, p. 397.

comme un ruisseau », dit un chroniqueur du temps (1), dans cette rue à pente rapide qui longe le chevet de la cathédrale. — « Là il y eut une grande tuerie, parce que les citoyens s'étoient retirés dedans, pensant être en sûreté : mais cela leur servit peu. Et ils mouroient piteusement ceux et celles qui n'étoient nullement coupables de révolte (2). » — « Et je ne sais comment, dit Froissart, ils n'avoient pas pitié de gens qui n'étoient pas capables de trahison : mais ceux-là le payèrent plus que les grands maitres qui avoient fait le mal. Il n'est cœur si dur qui fût alors dans la cité de Limoges, et qui eût souvenance de Dieu, qui ne pleurât amèrement sur ces scènes d'horreur et de carnage : car plus de trois mille hommes et femmes et enfants y furent décollés dans cette journée. Dieu en ait les âmes ! car ils furent bien martyrs (3). »

« En entrant dans la ville, une troupe d'Anglais alla au palais de l'évêque, qu'ils prirent, lièrent et emmenèrent *sans ordonnance* devant le prince. Celui-ci le regarda d'un œil furieux, et la plus belle parole qu'il lui sut dire, ce fut qu'il lui ferait trancher la tête « par la foi qu'il devoit à Dieu et à saint Georges » ; puis il le fit ôter de sa présence (4). »

VIII.

« Parlons maintenant, dit Froissart, des chevaliers qui étoient céans : messire Jean de Villemur, messire Hugues de La Roche, Roger de Beaufort, fils du comte de Beaufort, capitaines de la cité. Quand ils virent la tribulation et la ruine qui couroient ainsi sur eux et sur leurs gens, ils dirent : « Nous sommes tous morts si nous » ne nous défendons vaillamment. Or vendons chèrement notre vie, » ainsi que de bons chevaliers doivent faire. » Alors messire Jean de Villemur dit à Roger de Beaufort : « Il faut que vous soyez armé chevalier ». Roger de Beaufort lui répondit : « Sire, je ne suis pas » assez vaillant pour être armé chevalier, et je vous remercie de ce » que vous me proposiez un pareil honneur ». Il n'en dit pas davantage. « Et sachez, ajoute Froissart, qu'ils n'avoient pas bien

(1) BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE. T. III, p. 659.

(2) *Chroniques limousines*, loc. cit., p. 397.

(3) FROISSART, édition Buchon, T. I. — Les Chroniques limousines donnent un chiffre plus élevé : « Plus de dix-huit mille personnes, tant petits que grands, y furent tuées », p. 398. — Le récit de Froissart nous paraît plus vraisemblable, eu égard au peu d'étendue de la cité.

(4) FROISSART, loc. citat.

loisir de parler longuement ensemble ». Cependant ils se reculèrent en une place (1), et ils s'appuyèrent contre un vieux mur. Messire Jean de Villemur et messire Hugues de La Roche déployèrent leurs bannières, et se mirent en bon état de défense. Ils pouvaient être ensemble au nombre d'environ quatre-vingts. Mais voici venir le duc de Lancastre et le comte de Cambridge et leurs gens. Ils mettent aussitôt pied à terre, sans doute pour combattre leurs adversaires loyalement et suivant les lois de la courtoisie, et ils viennent attaquer hardiment les défenseurs de la cité. « Vous devez savoir, ajoute le naïf chroniqueur, que leurs gens ne purent tenir pied contre les Anglais, et qu'ils furent bientôt blessés, tués ou faits prisonniers. Là combattirent longuement le duc de Lancastre et messire Jean de Villemur, qui était « grand chevalier, et fort, et bien taillé de tous ses membres », puis le comte de Cambridge et messire Hugues de La Roché, puis le comte de Pembroke et messire Roger de Beaufort, qui n'était alors qu'écuyer, et ces trois Français firent plusieurs expertises d'armes, et tous les autres les laissèrent guerroyer seuls sur le champ de bataille abandonné. Le prince de Galles, porté sur son chariot, vint de ce côté, et il les regarda « moult volontiers », et il apaisa sa colère et se radoucit en les regardant, et ils combattirent tellement que les trois Français, d'un commun accord, dirent en regardant leurs épées : « Seigneurs, nous sommes vôtres, et vous » nous avez conquis : traitez-nous selon le droit des armes ». — « Par Dieu ! répondit le duc de Lancastre, nous ne l'entendons » pas autrement, messire Jean, et nous vous recevons comme nos » prisonniers (2). »

Dans le premier chapitre de son livre des *Essais*, qui a pour titre : *Par divers moyens on arrive à pareille fin*, Montaigne a signalé ce trait, relatif au prince de Galles. Citons ses propres paroles :

« La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceux qu'on a offensés, lors qu'ayants la vengeance en main ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soumission, à commiseration

(1) Cette place était située dans le local occupé par la cour actuelle de l'évêché : car c'est là que se trouvait la tour de Maumont. (Voir BONAVENTURE, T. III, p. 764.) Or les Chroniques limousines nous apprennent que les trois chevaliers se retirèrent du côté de la tour de Maumont. (*Limousin historique*, T. I, p. 398.)

(2) FROISSART, édition Buchon, T. I.

et à pitié : toutesfois la braverie et la constance, moyens tout contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

» Edouard, prince de Galles, celui qui regenta si longtemps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arrêté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se iectant à ses pieds; iusqu'à ce que, passant tousiours oultre dans la ville, il apperceut trois gentilshommes François qui d'une hardiesse incroyable soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premierelement la pointe de sa cholere; et commença par ces trois à faire misericorde à tous les aultres habitants de la ville (1). »

IX.

Le bruit de la prise de la cité ne tarda pas à se répandre au loin. La cour du pape, à Avignon, en fut douloureusement affectée. L'évêque et les chevaliers qui commandaient la place étaient proches parents de plusieurs cardinaux; Hugues de La Roche et Roger de Beaufort, neveux du pape Clément VI, étaient, l'un, beau-frère, l'autre, neveu du cardinal Roger, qui allait bientôt être élu pape. Aussi l'historien de la Vie d'Urbain V a-t-il consacré quelques lignes à cet événement. Nous allons citer ce texte, qui a échappé jusqu'ici à tous les écrivains du pays :

« Dans le même temps (*septembre 1370*), la cité de Limoges, qui s'était soustraite à l'obéissance et à la domination d'Edouard, prince de Galles et d'Aquitaine, pour se soumettre au roi de France, — comme avaient déjà fait presque toutes les cités et lieux notables de ce duché, — fut assiégée par ledit prince, et si vigoureusement attaquée qu'elle fut prise par la violence et la force des armes, avec tous ceux qui s'y trouvaient, habitants et autres, qui s'y étaient réfugiés pour se défendre, et beaucoup de personnages notables qui y étaient accourus pour lui prêter secours et appui, et enfin elle fut entièrement détruite et démolie, et ses édifices

(1) *Essais de Montaigne*. L. I, ch. I^{er}.

renversés à terre, et puis rendue inhabitable et déserte, la seule église cathédrale restant debout au milieu des ruines (1) ».

Les autres chroniqueurs font un aussi triste tableau de la ruine de la cité : écoutons Froissart : « Fut la cité de Limoges courue, pillée et robée sans deport, et toute arse (*brûlée*), et mise à destruction, et puis s'en partirent les Anglois, qui emmenerent leur butin et leurs prisonniers..... Or fut le roi de France averti de la destruction et du reconquet de Limoges, et comment le prince et ses gens l'avoient laissée toute vague, ainsi qu'une ville déserte (2) ».

Un vieux manuscrit du pays, cité par le P. Bonaventure, s'exprime en ces termes : « La cité de Limoges fut détruite par Edouard, prince de Galles : les citoyens furent tués ; les murailles, les maisons, le palais et maison épiscopale renversés et consumés par les flammes, de sorte qu'il n'y paroissoit plus aucun vestige de cette riche cité, sinon l'église cathédrale et quelques chapelles adhérentes (3) ». D'autres mémoires du pays disent que « la cité de Limoges demeura soixante-quinze ans du tout abattue et détruite, et les maisons et murailles consumées du feu, excepté les églises et la salle (*palais*) épiscopale et deux tours ; et que, depuis ce temps-là, la cité avoit demeuré inhabitée, si ce n'est des pécheurs, des meuniers et du menu peuple (4) ».

Ceux des citoyens qui avaient échappé au massacre furent rachetés par les habitants de la ville ou du *château*, qui, ayant pitié de leurs parents et amis, vendirent leurs domaines et héritages pour payer leur rançon : la ville se trouva remplie de pauvres citoyens qui, n'ayant ni maisons, ni meubles, ni vêtements, furent contraints de demeurer dans les hôpitaux et autres places couvertes : ces misères et ces privations, auxquelles ils n'étaient pas accoutumés, engendrèrent, deux mois après, des maladies conta-

(1) Eodem tempore, civitas Lemovicensis, quæ, noviter subtrahendo se ab obedientia et dominio Edoardi, principis Valliæ et Aquitanix, dominio regis Franciæ se submiserat, secundum quod fecerant fere omnes aliæ civitates et loca notabilia dicti ducatus, obsessa fuit per dictum principem, et tandiu viriliter expugnata quod tandem vi et potentia armorum per eum capta fuit cum omnibus in ea existentibus, tam incolis quam aliis qui pro tuitione ad eam confugerant, ac multis notabilibus viris qui pro ejus succursu et adjutorio illuc advenerant : faitque demum totaliter demolita et destructa, ac ædificia ejus ad terram prostrata, et exinde effecta inhabitabilis et deserta, sola ecclesia cathedrali dumtaxat remanente (*Prima vita Urbani V*, ap. BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, T. I, p. 392.)

(2) FROISSART, édition Buchon, T. I, p. 620, 621.

(3) BONAVENTURE DE SAINT-AMARIE, T. III, p. 659.

(4) BONAVENTURE DE SAINT-AMARIE, T. III, p. 660.

gieuses, dont ils périrent presque tous (1). Il semblait, dit le P. Bonaventure, qu'ils ne voulussent pas *survivre à la ruine de leur pays* (2).

La conduite du prince de Galles dans cette triste circonstance a été sévèrement jugée par les historiens. Voici en quels termes un écrivain anglais, le docteur Lingard, l'a appréciée : « Le lecteur a eu souvent l'occasion d'admirer le caractère du prince Noir. Les écrivains contemporains le représentent comme le miroir de la chevalerie, le premier et le plus grand des héros. Mais le massacre de Limoges a marqué sa mémoire d'une tache honteuse et sanglante. Cet exemple, au milieu de mille autres semblables, prouve que l'institution de la chevalerie eut moins d'influence sur la civilisation de la race humaine qu'on ne lui en a souvent attribué. Elle donna ; il est vrai, quelques ornements extérieurs au courage ; elle régla les lois de la courtoisie ; elle grava dans les âmes les principes souvent erronés de l'honneur : mais les passions exaltées et vindicatives étaient effectivement à l'abri de son contrôle ; et les chevaliers les plus accomplis de cette époque montrèrent souvent un penchant à la férocité qui ne laissait rien à reprendre à ceux de leurs ancêtres du *vi^e siècle* (3). »

Ces réflexions sévères ne peuvent s'appliquer aux trois nobles chevaliers qui défendirent la cité de Limoges avec tant de courage, et dont nous allons rechercher maintenant l'origine et la patrie.

X.

JEAN DE VILLEMUR.

Et d'abord qu'était-ce que Jean de Villemur ?

Froissart nous a esquissé son portrait en deux mots : c'était, dit-il, « un grand chevalier, et fort, et bien taillé de tous ses membres » : mais il ne nous donne sur lui aucun détail biographique. Du reste, comme Jean de Villemur n'apparaît dans notre histoire qu'à cette seule journée, nos chroniqueurs ont négligé ou de rechercher son origine, ou de nous faire connaître, sur ce point, le fruit de leurs recherches. Nous voyons toutefois que

(1) *Chroniques limousines*, ap. *Limousin historique*, T. I, p. 398.

(2) BONAVENTURE, T. III, p. 659.

(3) LINGARD, *Histoire d'Angleterre*, T. IV, p. 157.

ce devait être un personnage important, si nous en jugeons par le rôle qu'il joua dans la reddition de la cité au roi de France. .

Nous lisons dans le procès-verbal de cette reddition que, le 24 août 1370, quand la cité de Limoges, représentée par l'évêque, les chanoines, les consuls et quelques notables, se rendit au roi de France, représenté par Jean, duc de Berry, frère du roi et les principaux seigneurs de sa suite; nous lisons que le maréchal de Sancerre, suivi d'une multitude de gens d'armes, entra dans la cité aux cris mille fois répétés des habitants : *Mont-joie et saint Denis!* Et, en ce moment, l'étendard du roi de France, — la bannière blanche aux trois fleurs de lis d'or qui précédait le maréchal, — était porté par noble et puissant seigneur Jean de Villemur, qui le planta, en signe de ce qui venait de se passer, et pour constater la prise de possession, au-dessus du portail de Scudarie, c'est-à-dire apparemment sur le portail qui donnait entrée dans la place par la rue actuelle de la Cité.

Jean de Villemur était donc porte-étendard du roi de France.

Mais quelle était la patrie de Jean de Villemur? quelle était sa famille? — Nous n'avons trouvé la réponse à cette question dans aucun des livres qui ont traité de l'histoire de notre province.

Pour résoudre ce problème historique, nous sommes parti de cette donnée, que, — à cette époque où les familles nobles ne suivaient que deux carrières, la carrière des armes, par laquelle on arrivait aux honneurs séculiers, et la carrière ecclésiastique, par laquelle on parvenait aux dignités supérieures de l'Eglise, — à cette époque, il devait y avoir des dignitaires ecclésiastiques du nom de Villemur : or, ces hauts dignitaires une fois trouvés, comme l'histoire d'alors ne négligeait pas de donner des détails circonstanciés sur leur patrie et sur leur famille, il devenait par là facile de découvrir la famille et la patrie de Jean de Villemur.

En effet, en parcourant l'histoire ecclésiastique du *xiv^e* siècle, nous avons trouvé un cardinal du nom de Ponce ou d'Arnaud de Villemur, qui fut revêtu de la pourpre romaine par le pape Clément VI en 1350; et nous lisons dans la biographie de ce pape que ce cardinal était Gascon d'origine (4) : nous savons qu'il fut d'abord chanoine régulier de Saint-Augustin, et prieur de Viedessos au diocèse de Pamiers en 1317; qu'il parvint, l'année suivante, au siège épiscopal de Pamiers, et, plus tard, à la dignité de cardinal-prêtre du titre de Saint-Sixte, et qu'il mourut à Avignon, le

(4) BALUZE, *Vita papar. Avenion.*, col. 239.

25 octobre 1355, quinze ans avant la prise de la cité de Limoges. Nous savons en outre qu'il avait un frère nommé Ponce de Villemur, qui fut d'abord abbé de Lézat, puis évêque de Couserans en 1362, et qui fut inhumé dans le monastère de Lézat en 1368, « grand religieux, dit-on, et saint évêque (1) ». Jean de Villemur devait être de la famille de ces deux dignitaires ecclésiastiques, et l'époque de leur mort nous détermine à croire qu'il était leur neveu. Il était donc originaire de la Gascogne.

La petite ville de Villemur-sur-Tarn est aujourd'hui un canton de la Haute-Garonne, dans l'arrondissement de Toulouse, dans la partie nord du département : cette ville tire son nom de la famille noble qui nous occupe, famille dont le château a servi de noyau à la ville : c'est là qu'était né Jean de Villemur, le « haut et puissant seigneur », le « grand chevalier » qui défendit si vaillamment la cité de Limoges contre le prince de Galles.

XI.

HUGUES DE LA ROCHE.

Passons maintenant à Hugues de La Roche. Quelle était sa patrie ? Quelle était sa famille ?

Hugues de La Roche était originaire du Limousin. Il était né, dit Baluze, aux environs de Tulle, d'une ancienne famille noble (2), et la commune actuelle de La Roche, qui porte le nom de cette famille, doit avoir été son berceau.

Il est appelé *noble et puissant seigneur* dans des actes de l'an 1350 publiés parmi les Preuves de la maison de Turenne ; d'autres actes, qu'on trouve dans le même recueil, le nomment seigneur de Châteauneuf et de Tourniol (*Castrinovi et Tornolii*) (3).

Clément VI, dans ses Lettres (*lib. IV, epist. 424*), l'appelle son neveu. Il était, en effet, neveu de ce pape, dont il avait épousé la nièce, Delphine Roger (4), et, par suite de cette alliance, il se

(1) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, col. 902. — *Histoire de l'Eglise gallicane*, en 1350. — *Gall. christ. vet.*, T. II.

(2) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, T. I., col. 833.

(3) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, col. 833, 834. — *Preuves de la maison de Turenne*, p. 89, — 87, 103.

(4) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, col. 833, 834.

trouvait le beau-frère du cardinal Roger de Beaufort, qui fut élu pape en 1370, quelques mois après la prise de la cité de Limoges, et qui prit le nom de Grégoire XI.

En 1345, il fut nommé par son oncle, le pape Clément VI, maréchal de la cour romaine, et gouverneur du comtat Venaissin (1).

A la mort de ce pape (1352), Hugues de La Roche dut perdre cette dignité : car les cardinaux qui élurent le successeur de Clément VI voulaient lui imposer, entre autres obligations, que tout parent ou allié du pape serait par cela même exclu des charges de maréchal de cour ou de gouverneur des domaines ecclésiastiques (2).

L'évêque de Limoges, Jean de Crose, qui était cousin au troisième degré du pape Grégoire XI, se trouvait allié, au même degré, du chevalier Hugues de La Roche : on explique par là comment l'évêque de Limoges détermina la cité à se rendre française, et comment Hugues de La Roche et son neveu le jeune écuyer Roger de Beaufort, tous deux parents de l'évêque, furent désignés pour la garder.

Quelques mois après la prise de la cité, en décembre 1370, le cardinal Roger de Beaufort, beau-frère de Hugues de La Roche, fut élu pape sous le nom de Grégoire XI : le chevalier de La Roche, qui était prisonnier du comte de Cambridge, dut recouvrer la liberté ; car, l'année suivante (1371), nous le retrouvons *maréchal de la cour romaine et maître du palais* de Grégoire XI (3).

En 1376, il faisait partie de l'armée pontificale qui, sous la conduite du cardinal Robert de Genève, alla en Italie soutenir les droits du pape Grégoire XI contre la république de Florence. Parmi les chevaliers qui se trouvaient dans cette expédition, il faut compter, suivant un manuscrit de la bibliothèque Colbert, Haukood, capitaine des Anglais ; Jean de Malestroit, capitaine des Bretons ; Hugues de La Roche et Gérard de La Roche, probablement le père et le fils (4).

Il résulte des recherches faites par le savant Baluze que Hugues de La Roche eut au moins quatre enfants de son mariage avec Delphine Roger : Jean et Gérard de La Roche, que Grégoire XI, dans ses lettres, appelle ses neveux ; puis Pierre de La Roche, chevalier, et Delphine de La Roche, vicomtesse d'Uzès.

(1) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion*, col. 833, 834.

(2) L'abbé CHRISTOPHE, *Histoire de la papauté au XIV^e siècle*, T. II, p. 223.

(3) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, T. I, p. 834, 1422.

(4) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, T. I, col. 1193.

En 1377, Jean de La Roche fut fait prisonnier dans une rencontre qu'il eut en Aquitaine avec le chaptal de Buch, et emmené captif en Angleterre. La même année, Gérard de La Roche obtint du pape Grégoire XI, son oncle, la commanderie de Brindes dans le royaume de Naples. Un autre fils de Hugues de La Roche, dont nous n'avons pu retrouver le nom, embrassa l'état ecclésiastique, et Grégoire XI, son oncle, avait en l'intention de le faire cardinal : car, dans une supplique adressée au pape Urbain VI, trois cardinaux limousins, Jean de Crose, Guillaume d'Arfeuille et Guy de Malesec, supplient Sa Sainteté d'élever au cardinalat, dans la prochaine promotion, un de leurs parents, que Grégoire XI voulait revêtir de la pourpre, c'est-à-dire un fils du seigneur Hugues de La Roche, chevalier et neveu du même pape Grégoire XI. — Baluze a cru, mais sans fondement, qu'il s'agissait de Gérard de La Roche, commandeur de Brindes, qui avait embrassé, comme nous l'avons vu plus haut, la carrière des armes (1).

Hugues de La Roche a donc eu une carrière militaire assez glorieuse, et l'on trouverait dans ces notes assez d'éléments pour lui composer une biographie.

XII.

ROGER DE BEAUFORT.

Enfin quel était ce Roger de Beaufort, écuyer, fils du comte de Beaufort, qui combattit si vaillamment contre le comte de Pembroke et que Froissart ne désigne pas autrement que par son nom de famille ?

La famille Roger de Beaufort a jeté le plus grand éclat en Limousin au *xiv^e* siècle. Le pape Clément VI en avait commencé l'illustration ; son neveu, le cardinal Pierre Roger de Beaufort, qui fut élu pape en 1370, et qui prit le nom de Grégoire XI, acheva de la mettre en lumière. Mais, si cette famille est très-connue, il n'est pas facile de déterminer quel est celui de ses membres qui se signala à la prise de la cité, et qui fut sur le point d'être armé chevalier, comme François I^{er} à Marignan, sur le champ de bataille. Était-ce un frère de Grégoire XI ? Était-ce un neveu ? Là est la difficulté, là est le nœud du problème.

Disons quelques mots pour éclaircir la question. Le pape

(1) BALUZE, *Vita papar Arenion.*, T. I, col. 834.

Clément VI, qui s'appelait, comme on sait, Pierre Roger, et qui était né d'une famille de chevaliers au château de Maumont, fut élu pape en 1342. Le roi de France Philippe de Valois, voulant donner de l'éclat à la famille du pape et en rehausser la noblesse, accorda au frère de Clément VI, Guillaume Roger, le comté de Beaufort en Vallée dans l'Anjou, qui dépendait de l'ancien domaine de la couronne. Ce Guillaume Roger, comte de Beaufort, eut, de son premier mariage avec Marie de Chambon, un grand nombre d'enfants, parmi lesquels nous signalerons : 1^o Guillaume Roger II, qui lui succéda dans le comté de Beaufort, et qui acheta, en 1350, la vicomté de Turenne; 2^o Delphine Roger, épouse de Hugues de La Roche; 3^o Pierre Roger, élu pape en 1370, qui prit le nom de Grégoire XI. Le comte de Beaufort, après la mort de sa seconde épouse, en 1359, contracta une troisième alliance (1). Était-il mort en 1370, à l'époque où fut saccagée la cité de Limoges, et où son fils fut élu pape? Nous n'avons rien trouvé de positif sur ce point, qui eût décidé la question.

S'il vivait encore en 1370, c'est lui que Froissart aurait désigné sous le nom de comte de Beaufort. Dès lors l'écuyer Roger de Beaufort, fils du comte de ce nom, serait un frère de Grégoire XI. Serait-ce le fils aîné, Guillaume Roger II, qui fut émancipé par son père en 1350, qui acheta cette année la vicomté de Turenne, et épousa Aliénor de Comminges (2)? Cette hypothèse est peu admissible, car on ne comprend pas que ce personnage, qui avait alors plus de quarante ans, et dont la position était si haute, ne fût pas encore chevalier. Il l'était du reste quelques mois plus tard, car nous lisons dans le P. Bonaventure : « La même année (1372) en janvier, Guillaume de Beaufort, chevalier et vicomte de Turenne, reconnut Charles cinquième, roi de France, pour son seigneur (3) ». Serait-ce un autre frère de Grégoire XI plus jeune que ce pape, lequel fut élu cette année à l'âge de quarante ans? Serait-ce, par exemple, Raymond Roger de Beaufort, que nous trouvons dans la généalogie de cette famille (4)?

Il nous paraît plus probable que, en 1370, Guillaume Roger était mort, et que c'est son fils aîné, Guillaume Roger II, marié, depuis 1350, avec Aliénor de Comminges, que Froissart a désigné sous le

(1) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, col. 831, 832.

(2) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, col. 832.

(3) BONAVENTURE, T. III, p. 665.

(4) BALUZE, *Vitæ papar. Avenion.*, col. 831.

nom de comte de Beaufort. Dès lors ce brave écuyer dont parle le chroniqueur c'était non pas un frère, mais un neveu du pape Grégoire XI, peut-être Nicolas Roger de Beaufort, que ce pape appelle son neveu dans un titre de 1353 (1); peut-être encore Raymond fils aîné de Guillaume II et d'Aliénor de Comminges (2), qui ne devait être âgé que de dix-neuf ans, mais en qui *la valeur n'avait pas attendu le nombre des années*. Et ce qui nous incline à cette opinion que Roger de Beaufort était jeune, c'est qu'il n'était qu'écuyer, c'est qu'il combattait contre le comte de Pembroke, « jeune homme, dit le P. Bonaventure, injurieux aux saints et aux églises, qui fut fait prisonnier en 1372 (3) ». Roger de Beaufort était donc vraisemblablement un neveu de Hugues de La Roche et du pape Grégoire XI.

Si cette dernière question reste un peu dans le vague, nous n'en connaissons pas moins les familles qui ont fourni à cette grande journée de notre histoire locale trois héros dont la gloire ne périra point, et dont la vaillance, en forçant l'admiration du prince de Galles lui-même, fit tomber sa colère, et épargna des flots de sang.

L'Abbé ARBELLOT.

(1) BALUZE, *Vita papar. Avenion.*, col. 830.

(2) BALUZE, *Vita papar. Avenion.*, col. 833.

(3) BONAVENTURE, T. III, p. 665.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

SÉANCE DU 27 NOVEMBRE 1857.

Présidence de M. Alluaud.

Présents : MM. M. Ardant, Astaix, Bardinet, Buisson, Chapoulaud, Chassinat, de Crossas, Nalbert, Narjoux, Navières, Perdoux, Regnault, Roy-Pierrefitte, E. Ruben.

A sept heures et demie, M. le président déclare la séance ouverte.
Lecture et adoption du procès-verbal.

M. le président annonce que, indépendamment du congrès scientifique de 1859, M. de Caumont se propose de réunir à Limoges en 1858 la Société Française pour la conservation des monuments historiques, dont il est le fondateur et le président. L'assemblée répond à l'unanimité que la quatorzième session des assises archéologiques qui fut tenue à Limoges au mois de septembre 1847 a laissé de trop bons souvenirs dans cette ville pour que la Société ne soit pas très-sensible à l'honneur qu'on veut bien lui faire de nouveau.

M. le président donne lecture d'une lettre à lui adressée par laquelle M. le maire de Toulouse lui annonce qu'une exposition des produits de l'industrie et des beaux-arts aura lieu dans cette ville du 15 mai au 15 juillet 1858, et invite la ville de Limoges à y envoyer ses produits. La Société, comme représentant les intérêts de l'industrie céramique, reconnaît toute l'importance de cette communication, et remercie M. le maire de Toulouse de l'invitation qu'il veut bien lui faire.

Plusieurs dons ont été faits au musée depuis la dernière séance :

1° Par M. le maire de Limoges : auge, truelle, marteau et tablier ayant servi à la pose de la première pierre de la caserne d'infanterie le 24 novembre 1857.

2° Par M. Alluaud (Amédée), un magnifique blaireau empaillé.

3° Par M. Fresseingeas, petit-fils de M. le chevalier Damet, un vase des premières terres à porcelaine découvertes dans le Limousin.

4° Par M^{me} Huette, une tasse chinoise montée en bronze, deux pièces de monnaie, et différents autres objets.

5° Par M. le major Fabre, un lièvre blanc empaillé.

6° Par M. Bourgoin-Mélice, un vase en terre trouvé dans le cimetière de St-Junien.

7° Par M. Leclerc, séminariste, des débris romains trouvés au Vialard, commune de Janailhac, canton de Nexon.

8° Par M. l'abbé Rouzier, un exemplaire de son Histoire abrégée et méthodique de l'institution du Nouveau Testament

La Société, en remerciant MM les donateurs, est heureuse de constater la généreuse bienveillance grâce à laquelle le musée s'enrichit de jour en jour.

M. E. Ruben, au nom de M. Audouin, termine la lecture, précédemment commencée, d'un long et consciencieux article bibliographique, dans lequel sont fidèlement rapportés les traits les plus saillants de l'intéressant ouvrage offert à la Société par M. Paul Huot, et ayant pour titre : *Recherches sur les archives municipales de la ville d'Ussel*.

Après avoir remercié M. Audouin, M. le président donne la parole à M. Maurice Ardant.

Le savant archiviste, qui continue activement ses intelligentes recherches sur les émailleurs limousins, lit une notice sur la vie et les œuvres des *Pénicaud*. Ce travail, dans lequel l'auteur fait connaître la manière de cette glorieuse famille d'émailleurs, et décrit minutieusement et d'une façon pittoresque un grand nombre de leurs émaux, est écouté avec un vif intérêt.

La séance se termine par une lecture faite par M. l'abbé Roy-Pierrefitte d'une notice biographique sur le pape Innocent VI. Certaines idées émises par l'auteur donnent lieu à quelques observations dont la Société arrête le développement, fidèle qu'elle est à la règle de conduite par elle suivie jusqu'à ce jour, de s'interdire toute discussion religieuse ou politique.

Le Secrétaire adjoint, E. RUBEN.



SÉANCE DU 30 DÉCEMBRE 1857.

Présidence de M. Alluaud.

Etaient présents : MM. Arbellot, Ardant, Brisset, Buisson, de Crossas, Fizot-Lavergne, Nalbert, Nivet-Fontaubert, Péconnet, E. Ruben.

Le procès-verbal de la dernière séance est lu et adopté.

M. O. Péconnet, secrétaire-général, donne lecture d'une lettre à lui adressée par M. Paul Huot, procureur impérial à Ussel, dans laquelle l'auteur de l'opuscule inséré dans le tome VII du Bulletin de la Société, pages 47 et suivantes, sous le titre de : *Quelques mots sur la ville d'Egleton*, se plaint de différentes inexactitudes commises à son préjudice dans le procès-verbal de la séance du 3 juin dernier. M. Huot demande l'insertion au procès-verbal de la rectification suivante :

1^o Qu'il n'a pas affirmé que le blason des Combourn fût d'argent au lion de gueules, et qu'il s'est borné à dire, en rapportant le fait, que c'était l'opinion du P. Bonaventure de St-Amable;

2^o Que, loin de dire qu'Archambaut ne vivait pas avant le ^x^e siècle, il a dit, au contraire, qu'il vivait au ^x^e;

3^o Qu'il n'a dit nulle part qu'Eble I^{er} fut frère d'Archambaut; qu'enfin, s'il a dit (peut-être à tort) qu'il était son fils cadet, et que les Combourn s'étaient éteints avec les enfants d'Archambaut IV, c'est que ces deux faits lui ont paru résulter des généalogies données par le P. Bonaventure de St-Amable dans son Histoire du Limousin. Il convient toutefois, *sur ces deux derniers points*, que, n'ayant eu l'ouvrage à sa disposition que pendant quelques heures, il a pu avoir pris des notes incomplètes ou fautives.

M. Maurice Ardant répond qu'il regrette de n'avoir pas vérifié, avant de la communiquer à l'assemblée, la note rectificative à lui envoyée par un personnage que sa haute position dans la science et ses connaissances spéciales comme personnellement intéressé dans la question ne lui permettaient pas de suspecter;

Qu'au fond, et à bien examiner la note de M. Huot, tous ses griefs se réduisent à peu près à un seul; à savoir qu'on a eu le tort, très-

grand sans doute, de lui faire dire qu'Archambaut vivait au ^{x^e} siècle, lorsqu'il a dit formellement qu'il vivait au ^{x^e}; que, pour les autres erreurs, M. Huot, loin de les soutenir, se borne à les rejeter sur le P. Bonaventure, d'où il les a tirées; mais qu'il importe, dans des questions aussi sérieuses que celles qui touchent à l'histoire des familles, de rectifier les erreurs, de quelque source qu'elles émanent;

Que, en ce qui touche le premier point de la note de M. Huot, il eût été à désirer que, au milieu des nombreux détails donnés sur cette affaire dans le procès-verbal incriminé, on eût eu l'idée de copier fidèlement les quelques mots de la rectification envoyée par le personnage en question et communiquée au bureau; qu'il y est dit « que M. Huot se trompe lorsque, prenant pour guide le P. Bonaventure de St-Amable, il prétend que les Comborn portaient, etc... »; qu'ainsi la rectification s'adressait plutôt au P. Bonaventure qu'à M. Huot.

M. Maurice Ardant termine en rappelant qu'il a écrit à M. Huot que, dans les observations toutes bienveillantes qu'il a présentées ou plutôt transmises à l'assemblée, il n'a pas eu l'intention de vouloir, en rien, diminuer le mérite de son savant et honorable collègue; que, s'il a involontairement froissé sa susceptibilité, il le prie de vouloir bien agréer ses excuses.

L'assemblée ordonne qu'il sera fait mention de la note de M. Huot et de la réponse de M. Ardant.

Il est donné lecture d'une lettre adressée à M. le président de la Société par M. le comte de Coëtlogon, préfet de la Haute-Vienne, lettre annonçant et accompagnant un bel ouvrage de M. le marquis de Coëtlogon, membre correspondant de la Société. Cet ouvrage, intitulé : *Dessins, histoire et description de l'église de Notre-Dame du Folgeot (Finistère)*, est offert par l'auteur à la Société, qui prie M. le président de vouloir bien transmettre à M. le marquis ses remerciements sincères.

Plusieurs autres ouvrages ont été offerts à la Société depuis la dernière séance. (*En voir le détail à la fin du volume*).

L'assemblée accepte la proposition, faite par M. le président de la Commission historique du Cher, d'échanger à l'avenir ses publications avec celles de cette Société.

La Société reçoit au nombre de ses membres correspondants M. Simon Clément, avocat à Tulle, présenté à la dernière séance par MM. Roméo Chapoulaud et Maurice Ardant.

L'assemblée, sur une lettre adressée, à ce sujet, à M. le président,

accepte la démission de membre résidant donnée par M. Mathurin, propriétaire à St-Lazare.

M. le président communique à l'assemblée une lettre par laquelle M. l'inspecteur de l'académie de Poitiers en résidence à Limoges lui transmet ampliation d'une autre lettre à lui adressée par M. le recteur de la même académie le 4 décembre 1857. Dans cette lettre, M. le recteur, en annonçant que S. M. a conçu la pensée d'un vaste travail d'ensemble sur la topographie des Gaules jusqu'au ^v^e siècle, et que S. Exc. M. le ministre de l'instruction publique a été chargé de la direction de ce travail, demande le concours de MM. les membres de la Société Archéologique pour la portion de ce travail qui concerne le Limousin.

L'assemblée répond que, malgré le peu de ressources que peuvent offrir la bibliothèque publique et les bibliothèques particulières pour des travaux aussi importants, elle se fera un devoir de coopérer dans la mesure de ses moyens à la grande œuvre projetée.

La parole est à M. l'abbé Arbellot, curé de Rochechouart.

M. l'abbé Arbellot lit une notice intitulée : *Les trois chevaliers défenseurs de la cité de Limoges en 1370.*

Après avoir raconté d'une manière pittoresque et émouvante le beau fait d'armes dont se sont occupés Froissart et Montaigne, M. l'abbé Arbellot fait séparément la biographie de chacun des trois chevaliers qui ont illustré notre pays : Jean de Villemur, Hugues de La Roche et Robert de Beaufort. M. le président remercie l'auteur du plaisir que lui a causé, ainsi qu'à l'assemblée, la lecture qu'il vient d'entendre, et le félicite d'être parvenu, à force de recherches et d'intelligence historique, à la solution d'un problème aussi intéressant pour le pays.

M. Maurice Ardant termine la séance par une description de deniers consulaires romains trouvés, en 1844, au village de La Jante près de Compreignac. M. le président, tout en faisant remarquer les inexactitudes contenues dans un passage, tiré d'un ouvrage de M. Waysse de Villiers, et reproduit en entier par l'auteur, le félicite sur le savoir déployé dans l'explication de ces médailles.

Le Secrétaire adjoint, E. RUBEN.

PRIEURÉ DE L'ARTIGE.

Au XII^e siècle (Bonaventure dit vers 1106), deux Vénitiens pieux, Marc et son neveu Sébastien, visitaient les tombeaux des saints de notre patrie. Arrivés à St-Léonard, ils se sentirent touchés d'une confiance spéciale, et résolurent de se choisir près de là une solitude dans laquelle les préoccupations d'affaires ne pourraient troubler leurs saintes méditations. Ce lieu, situé à 2 kilomètres de St-Léonard et à l'est, était vraisemblablement alors inculte : aussi la communauté des prêtres de St-Léonard nourrit quelque temps les deux étrangers, qui s'étaient construit un oratoire autour duquel bientôt ils durent augmenter le nombre des cellules, car leur vie austère attira des disciples. Il s'établit une petite communauté, que Sébastien dirigea après son oncle Marc, mort en odeur de sainteté, et qualifié, dans le pays, de bienheureux.

Dès la seconde génération, l'orgueil blessé avait rendu Caïn meurtrier : ce même esprit d'orgueil, incarné dans le moine Furchard, obligea le troisième prieur de L'Artige, homme simple et doux, à quitter le monastère pour éviter des scènes de violence, et il mourut en faisant un pèlerinage à St-Jacques de Compostelle.

Sous le cinquième prieur, Elie de Horto, quelques assassins ayant été tués eux-mêmes, dans l'oratoire de L'Artige, par les habitants de St-Léonard, qui les poursuivaient, les moines quittèrent leur sanctuaire pollué et une résidence qui aurait parfois peut-être troublé leurs méditations par des souvenirs lugubres.

Au mois d'août dernier, nous avons visité L'Artige.

L'Artige-Vieille est aujourd'hui une métairie gracieusement posée presque au sommet d'un coteau qui regarde au nord-ouest, et d'où l'on découvre, au nord, un vaste horizon vers Ambazac et Grandmont. En gravissant le mamelon qui fait obstacle à la vue, en face

de L'Artigo-Vieille, et, à cinq minutes de marche, on découvre aussi St-Léonard avec son beau clocher roman. Mais ne cherchez plus là, ni sur le sol, ni dans la mémoire des colons, trace d'une tradition sur la résidence qu'y firent Marc et Sébastien. « Vous demandez l'abbaye, vous dira-t-on : vous n'êtes qu'à moitié chemin si vous venez de St-Léonard, et, pour arriver jusqu'ici, vous avez perdu du temps : suivez cette même colline au midi jusqu'à ce que vous l'ayez descendue pour rencontrer la Vienne. » — En effet, en quittant L'Artigo-Vieille, vous traversez la route de St-Léonard à Bujaleuf, et, après une demi-heure de marche, tantôt sur le sable et tantôt sur une légère pelouse, dans un sentier qu'ombragent des bouquets de châtaigniers et que bordent quelques champs de seigle ou des nappes de bruyères, enfin par une pente rapide et ravinée, vous atteignez, par-delà un ruisseau, une espèce de plateau qui s'avance en promontoire jusqu'à la jonction de la Maude et de la Vienne. C'est là qu'Elie de Horto et ses moines établirent leur nouvelle résidence.

La chapelle, qui date de cette translation, car elle est romane et lézardée de toutes parts, sert d'étable et de grange (elle a extérieurement quarante-trois mètres quinze cent. de long sur dix mètres vingt cent. de large). Elle avait une porte, au nord, pour les visiteurs, et une autre, au midi, pour les moines. Le clocher, placé aussi au midi, et en dehors de l'édifice, qu'il partageait presque, se trouve depuis long-temps détruit. Deux aîles de bâtiment, destinées aux moines, tombent à angle droit sur chacune des extrémités de la chapelle. L'aile du levant, qui avait des cloîtres ouvrant sur la cour, est presque abandonnée, et sert de décharge (elle a trente-neuf mètres cinquante cent. de long sur huit mètres cinquante cent. de large); l'aile du couchant sert d'habitation au propriétaire, M. Cassin-Avanturier, et à ses colons.

Le jardin s'avance au midi, et offre un coup-d'œil ravissant; en deçà de la Vienne, à l'ouest et au midi, dans une pente assez rapide, est une prairie fertile; — par-delà la Vienne, sur des coteaux abruptes, des taillis; puis, à la distance d'un kilomètre, en face de vous, au milieu d'une culture variée, le bourg de St-Denis des Murs, avec la cage de son clocher, que termine une pyramide recouverte de bardeaux; — à gauche, et à quelques pas, mais par-delà la Maude, et un peu au-dessous de vous, le castel gothique du Mureau, dont la petite terrasse domine une gracieuse promenade ombragée de peupliers sur le bord de la Vienne; — enfin, entre la Maude et le jardin des moines, c'est-à-dire au levant, des

précipices à pic couverts de ronces et de broussailles, au pied desquels on a pourtant frayé un chemin qui conduit au Mureau par un pont jeté sur la Maude. — Pauvre castell ! en le regardant, je me demandais si le gentilhomme qui l'habitait était vassal des moines, ou bien s'il vint religieusement, se plaçant comme à leurs genoux, implorer leur protection auprès de Dieu ! Assurément il ne s'attachait pas à leurs flancs pour mieux faire la guerre, car les protecteurs de L'Artige l'eussent aisément soumis du haut de leur plate-forme.

Les libéralités de Gérard du Cher, évêque de Limoges, avaient permis au prieur Elie de Horte la construction de ce nouveau monastère, dont la chapelle fut solennellement dédiée à saint Laurent le 5 avril. En 1199, une comtesse de Montferrand, femme de Dauphin, comte d'Auvergne, légua aussi à L'Artige, par testament, soixante sous, dont quinze au moins furent payés.

Les restes précieux des bienheureux Marc et Sébastien avaient été placés avec honneur dans la nouvelle chapelle (1); le prieur qui la construisit obtint d'être enseveli près du marchepied du sanctuaire.

Dès le *xiii*^e siècle, les moines de L'Artige furent recommandables par leur sainteté : aussi Bernard de Savenne, qui fut évêque de Limoges de 1236 à 1245, obtint du pape de prendre leur habit, et de pratiquer leur règle en gardant son siège ; et bientôt leurs maisons se multiplièrent tellement qu'ils purent, dit Robert dans son *Gallia*

(1) Dans une crypte du sanctuaire, du côté de l'Evangile, on leur fit l'épithaphe suivante, que nous citons d'après Legros, en mettant entre parenthèses les variantes lues par le père Estiennot, qui la cite dans son T. II des *Fragments d'histoire d'Aquitaine* :

Iste brevis locus (stante brevis loculi) patrum caput ossa duorum
 Quos morum titulus ad culmina vexit honorum.
 Hos domus Artigiae primos habuit positores,
 Hii caput ecclesiae, primique fuere priores;
 Hos caput Vialiae Venecia se genuisse
 Jaetat, et huic patrie flet pignora tanta dedisse.
 Istorum votis patri prius inde nepotâs (primique nepotes)
 Cessit mons Heremus hec loca sola nemus.
 Hic vilusta (1) (ulustae) feris fuerant, et passua bobus
 Facta fuit patribus non grandis cella duobus.
 Haec Marcus (marcessere) cujus Marcessi gloria nesoit,
 Sebastianus a leva parte quiescit.

(1) M. l'abbé Arbellot pense, avec raison, qu'il vaut mieux lire *Hic ubi lustra feris*. Virgile a dit : *lustra ferarum* (Géorgiques). — Legros n'était pas sûr de sa lecture, il avait mis en note : « Peut-être *virgulta* ».

christiana (p. 525), assembler des chapitres généraux dans lesquels se trouvaient au moins trente-cinq supérieurs ou précepteurs (1).

Dans la première moitié du *xvii*^e siècle, *noble et sérentifique* frère Jean Bony de La Vernhe, prieur de L'Artige, écrivait, dans tous ses actes, que son monastère relevait immédiatement du saint-siège.

L'Artige, où, dit-on, la règle de saint Augustin fut introduite plus tard, mais on ne sait quand, L'Artige était alors chef d'ordre, et ce qui reste de ses assemblées générales, tenues jusqu'en 1401, montre que, pendant fort long-temps, on y pratiqua une vie très-austère.

« Ceux de L'Artige, dit Bonaventure de St-Amable, ne mangeoient point de chair, ni chez eux ni dehors ; et, s'ils trouvoient dehors dans le potage quelque morceau de chair, ils quittoient tout cela. Ils ne mangeoient que deux fois le jour ; et, si quelqu'un y manquoit, il jeûnoit au pain et à l'eau le lendemain ; et, s'il ne le faisoit, on lui doubloit le jeûne. Le travail du voyage et la maladie en dispensoient. Ils ne pouvoient boire ni manger ou reposer à une lieue proche de leur monastère. Aucun séculier ne pouvoit manger de chair dans leurs maisons, ni même leurs malades, sans la permission du grand-prieur de L'Artige. Aucune femme ne pouvoit veiller dans leurs églises, ni les séculiers aux vigiles des saints ; que si on le permettoit, c'étoit toujours en excluant les femmes. On ne faisoit ni contrats de noces ni mariages dans leurs églises. Aucun religieux n'alloit aux foires ni aux marchés. Ils jeûnoient depuis

(1) Ils tinrent cinq chapitres généraux. — Nadaud nous a conservé seulement le nom des prieurés suivants :

St-Jean de Messarges, dans l'archiprêtré de Bourbon, diocèse de Bourges ; St-Jean de La Plaigne, paroisse de Pressac, même diocèse. — Dans l'ancien archiprêtré de Graçay : Manzay et Bonnefon. — Dans l'ancien archiprêtré de Châteauneuf-sur-Cher : un autre prieuré de Manzay. — En Bourbonnais : Bos-Chatelot, Font-Saline, Lilaud ou Litaud et Tronchette. — Dans le diocèse de La Rochelle : Notre-Dame de Dieu-Lidon, paroisse de Benon. — Cugon, entre le Poitou et l'Angoumois. — Dans le diocèse de Saintes : St-Pierre de Maigne, paroisse de Ste-Gemme, et Ste-Marie d'Agiond. — En Quercy : St-Laurent de Cuminel. — Au diocèse de Sarlat : Notre-Dame de La Rauselle, archiprêtré de St-André. — Dans le diocèse de Périgueux : Faye ou de La Fayette, paroisse de Sarlande, et Sept-Fons près Périgueux. — Dans le diocèse d'Auxerre : Notre-Dame du Bois-d'Arcy. — Méliura, en Allemagne. — Dans le diocèse de Limoges : Chantegreu, paroisse d'Aixe (Hte-Vienne) ; La Mazelle, paroisse de Beaune, à la limite de la paroisse de St-Pierre de Limoges : on y voit encore les ruines de la chapelle. — Enfin Auren, Champ-Contaud, Clairefaye, Darnet, Fondadouze, L'Artigette, La Gorse, La Saulière, Maradène, Masrimoulet, Menussac, Mont-Laron, Royrette, St-Priest-de-Montanha, Vaux et Venes, dont la position ne nous est pas connue.

l'Exaltation de la sainte Croix (14 septembre) jusqu'à Pâques si on n'étoit malade. Ceux qui travailloient ne jeûnoient que le vendredi. »

Sans doute la couleur de leur vêtement étoit blanche ; car, dans un acte, Jean de La Vergne, dont nous avons parlé, est dit *moine blanc*. Leurs capuces devaient aussi être assez longs devant et derrière ; car le chapitre général de 1401 ordonnait que ceux des frères qui auraient été condamnés à un an de prison, et à couper leur capuce par devant et par derrière, porteraient encore un an, en signe d'infamie, ce capuce ainsi coupé. Chaque année, les précepteurs des maisons qui dépendaient de L'Artige devaient donner à chaque religieux, pour son vêtement et pour sa chaussure, quarante sous tournois ; savoir : trente sous à la Toussaint, et dix à la Pentecôte. Evidemment cet habit étoit pauvre. Du reste on recevait à L'Artige des religieux qui ne savaient pas le latin ; car un statut du chapitre général de 1319 règle que les moines non initiés aux lettres humaines diraient, au lieu de l'office canonial, de celui de la sainte Vierge et de celui des morts, autant de *Pater* que les frères lays en devaient dire.

Ce même chapitre général de 1319 prête encore à une observation curieuse pour l'histoire liturgique de notre diocèse : 4^o il y fut ordonné que chaque année on ferait un procession solennelle du Saint-Sacrement le jeudi après la fête de la Trinité : or cette fête ne se célébrait en France que depuis un an, et elle n'y fut célébrée généralement qu'un peu plus tard. L'Artige serait-elle la première église du diocèse de Limoges qui l'aurait reçue ?

Le monastère de L'Artige avait été détruit en grande partie sous Charles VII (22 octobre 1422 — 22 juillet 1461), sans doute par quelque bande de ces brigands vagabonds qui parcouraient le royaume. En 1587, Gaspard Foucaud, seigneur de St-Germain-Beaupré, et chef du parti calviniste dans la Marche et dans le Berry, pilla le prieuré de L'Artige, dont il s'étoit emparé, et permit à ses soldats de couvrir leurs chevaux des ornements de cette église.

On dit que, dès le commencement du x^v siècle, le prieuré de L'Artige ne recrutait plus un nombre suffisant de moines : du reste, dès 1556, il étoit entre les mains d'abbés commendataires, sous l'administration dequels la règle religieuse a toujours souffert, même quand ces commendataires ont été, comme à L'Artige, de 1645 à 1653, des hommes savants et religieux, tels que Gabriel Naudé, bibliothécaire de Mazarin. Aussi Cosme Naudé, neveu du précédent, fut le dernier prieur de L'Artige, dont les deux mille cinq

cents livres de revenu furent accordées, dès la fin du ^{xviii} siècle, aux jésuites qui dirigeaient le collège de Limoges.

Voici la liste des prieurs de L'Artige d'après Nadaud et Legros :

1. Marc.
2. Sébastien.
3.
4. Jean Nautonner, né à Aixe près Limoges.
5. Elie de Horto, né à Solignac près Limoges.
6. Pierre de Nantiac.
7. Bernard Chansos.
8. Bernard de Champa.
9. Bernard de St-Quentin.
10. Guillaume Galhardi.
11. Guillaume de La Croisille, mort en 1285.
12. Pierre des Prez (*de Pratis*), de Brive, élu le 8 septembre 1285, mort en août 1313.
13. Gui, de la paroisse de Chamberet, élu en 1313.
14. Aimeric de La Mothe, qui gouvernait en 1319, et mourut le 16 décembre 1347 (1).
15. Jean de Royère, mort en 1362.
16. Jean Deu-Leyrits, qui siégeait en 1374.
17. Vénérable et religieux Léonard Négrier, qui siégeait en 1380 et 1401.
18. Etienne Maciot ou Massiot, qui siégeait en 1432 et 1436.
(Legros dit avoir trouvé un Pierre Latour, prieur de L'Artige, paroisse de Benayes, de l'ordre de St-Augustin, témoin, le 5 juillet 1437, dans un acte signé G. Doudinoti, *presbyter*.)
19. Bertrand Roger.
20. Vénérable et religieux Gérard Bruni, qui siégeait en 1440 et en 1456.
21. Vénérable et religieux Etienne Massiot, qui siégeait en 1468.
22. Jean Bony, qui siégeait dès 1478, et qui mourut en 1489.
23. Jean Bony de La Vernhe, bachelier en décrets, damoiseau, et curé de St-Priest-Ligoure de 1513 à 1522, siégea jusqu'en 1524.
24. Noble frère Antoine Bony, qui siégeait en 1525 et en 1531.

(1) On lisait l'inscription suivante dans la chapelle de la Sainte-Vierge, à L'Artige :

Hic jacet Aymericus de Motha, quondam prior Artigie, cujus anima requiescat
in pace. Amen. Obiit III id. decemb. anno Domini M. CCC. XLVII.

Abbés commendataires.

25. François Granier, *alias* de La Saigne, bachelier ès décrets, abbé de Souillac en 1556, puis prieur du Chalard, prieur de St-Léonard, prieur-curé d'Ambrujac en 1554 et prieur de L'Artige dès 1554, mort en 1558.

26. Noble et vénérable Germain de La Vergnhe, prévôt d'Ayen, archiprêtre de Lubersac, nommé en 1558 prieur de L'Artige, obtint ses bulles le 22 avril, et prit possession le 1^{er} août de la même année, puis résigna en 1571.

27. Maître Jean Nohet ou Noham ou Pierre Noard, de Château-Chervix, eut ses bulles le 16 novembre 1571, prit possession le 9 mars 1572, et résigna le 8 mars 1584.

28. Léonard de La Mareille, nommé le 11 mai 1584, eut ses bulles le 9 août suivant, ne prit possession que le 2 février 1485, et résigna le 7 novembre 1601.

29. Antoine de Brethet (Bonaventure dit de Brette), prêtre, nommé le 21 janvier 1602.

30. Léonard Martinaud, qui demeurait au château de Linards en 1613.

31. Henri Martin, curé de St-Michel-des-Lions de Limoges, conseiller et aumônier du roi, prieur commendataire en 1628.

32. Philippe de Douhet eut ses bulles le 1^{er} décembre 1632, et fut évincé.

33. Claude Blampignon, du diocèse de Troyes, nommé le 29 février 1636, prit possession le 23 juin suivant.

34. Gabriel Naudé, bibliothécaire du cardinal Mazarin, nommé en 1645, et mort le 29 juillet 1653.

35. Cosme Naudé eut ses bulles le 4 septembre 1654, prit possession le 11 novembre suivant, et siégea jusqu'en 1672.

SOURCES : Bernard Guidonis, *apud* Labbe, T. II, p. 278, 279; — *Table abrégée de l'alliance chronologique*, T. II, p. 614, 615; — Bonaventure de St-Amable, T. III, p. 437, 438 et 804; — Fontenay, *Histoire de l'Eglise gallicane*, T. IX, p. 552, 553, 554; — Dom Claude Estiennot, *Fragmenta historiæ Aquitanicæ*, T. II; — *Histoire du clergé séculier et régulier*, publiée à Amsterdam en 1716, en 4 vol. in-12, par les jésuites, chez Pierre Brunel, T. II, p. 431, 432, 433; — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes*

illustres dans la république des lettres, T. IX, p. 80; — Echard, *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de St-Dominique*, T. I, p. 446; — Estienne de Salanhac, *Tractatus de quatuor in quibus Deus prædicatorum ordinem insignivit*, manuscrit de la bibliothèque des Dominicains de Toulouse; — Chenu, *Antiquités de Bourges*; — Nadaud, *Pouillé rayé*, p. 252; *Mémoires manuscrits*, T. III, p. 27, 28, 29; T. V, p. 422; — Baluze, *Histoire de la maison d'Auvergne*, T. II, p. 257, et *Miscellaneæ*, T. IV, p. 293; — Legros, *Mémoires pour les abbayes du Limousin*, cahier détaché formant 6 pages; *Mélanges*, p. 206, 642, 658, 660, 664; — Pelletier, *Recueil des bénéfices*; — *Gallia christiana nova*, T. II, col. 525 et 527; — Un titre communiqué à Nadaud par M. Sanson de Royère; — Terrier des prêtres communalistes de St-Pierre-du-Queyroix de Limoges, 1540, fol. 214 recto.

L'abbé ROY-PIERREFITTE.

Limoges, le 30 juillet 1858.

HANNIBALLIANUS,

LÉGAT D'AQUITAINE A LIMOGES.

Les historiens limousins ont parlé très-brièvement de ce *légal* d'Aquitaine, délégué ou lieutenant des proconsuls de Lyon ou de Bordeaux ; on a même contesté son titre, et très-souvent défiguré son nom. Nous avons essayé, à l'aide de la numismatique, de porter quelque lumière dans l'obscurité causée par les opinions contradictoires.

Nous lisons dans nos Chroniques manuscrites :

« Lan de sallut 340, apres que Constantinus fust instruit a la foy catholique par saint Sylvestre, pape l'an 314, conuoitant soubz sa monarchie tout l'empire romain, parce que Gallus Anaualianus et Constantius auoyent aydé Licinius, leur beau-frere, contre Constantin, il leur esmeut guerre, et les desffit; meme Anaualianus, qui gouernoit l'Aquitaine, lequel auoit usurpé sur les églises de la contrée le patrimoine de sainte Vallérie, fust par ledict Constantin uaincut et posté par terre, luy fist passer son cheual sur la teste dudict Anaualianus, restituant aux églises d'Aquittaine ce qui leur auoit esté tollut, et, en commémoration de cette victoire, fust audict pays faicte la statue de Constantin en diuers endroicts assize sur un cheval mettant le pied sur la teste dudict Anaualianus, lequel enfin Constantin fist mourir. Ceux de la cytté de Lymoges, viuants soubz Constantin empereur en plus grand liberté qu'ils n'auoient accoustume soubz Anaualianus, firent venir par conduictz dans leur cytte une fontaine quilz nommerent du nom de Constantin, alias du Cheuallet, et, pour mémoire de ce quil les auoit déliurés des persécutions dudict Anaualianus et ses freres par aucuns temps exercées en Aquittaine, fust mis sur ladicte fontaine la figure de Constantin, séant sur un cheval mettant le pied sur la teste d'Anaualianus, comme se voit encore de présent appelée du Cheuallet (1), quoyquil y en auoit une auparauant, icelle tres-

(1) Dans la grand rue des Combes, près l'hôpital de Saint-Martial : Duroux en a donné le dessin dans ses planches.

bien faicte quy rust desrobée, laquelle est de présent comme lon tient à Ventadour. »

J. Collin, dans sa Table chronologique, parle en ces termes de ce légat ou gouverneur d'Aquitaine :

« Les biens de l'Eglise sont pillés par Anolianus, et puis restitués par Constantin apres la défaite d'Anolian. — Constantin a pour compétiteur à l'empire Gallus Anolianus, lequel il défait. — Les Limousins sont soulagés des impositions levées par Anolianus. » — C'est une autre variante du nom.

Le P. B. de St-Amable reproche à Collin d'avoir suivi le texte de quelques mémoires, c'est-à-dire des Chroniques manuscrites, ce qu'il a fait souvent lui-même; il change encore une lettre dans le nom du légat, qu'il appelle Anabalianus. Il cite Baronius et plusieurs écrivains qui donnent à Constance Chlore trois fils de sa seconde femme Theodora : Constantius, Delmatius et Annibalianus, lecture plus rapprochée de la vérité; il ne peut accepter le dernier comme gouverneur d'Aquitaine, ne connaissant aucun auteur qui en ait fait mention; il nie que les trois frères aient pu porter secours à Licinius dans la Thrace, et, d'après Eusèbe, Zozime et Eutrope, attribue à Constance II la mort de Constantius, Delmatius César et Annibalianus, ses oncles, qui, suivant Cedrenus, auraient empoisonné le grand Constantin, son père et leur frère.

Artemius, martyr, avance aussi « qu'ils auraient mêlé quelque mauvais venin à Constantin, sans avoir reçu aucune injure de lui ».

Il y a dans tout cela quelque confusion entre les noms de Constantius et de Constantin, produite sans doute par des fautes d'impression.

On peut ne pas adopter indistinctement, avec une aveugle confiance, tous les faits consignés dans nos annales; on ne doit pas non plus les repousser tous comme fabuleux : nos chroniqueurs ont dû reproduire des chroniques antérieures à leur temps, et recueillir des traditions orales, mêlées souvent d'un peu de poésie. On peut répondre aussi au P. de St-Amable qu'il a jugé lui-même les mémoires ou chroniques dignes de foi, puisqu'il y a puisé si largement.

Il n'est pas impossible que les frères de Constantin d'une autre mère que la sienne n'aient pas beaucoup aimé leur aîné, *rara fratrum concordia*, et qu'ils n'aient conspiré contre lui dans les Gaules par des révoltes ou soulèvements qui divisaient ses forces : l'existence de deux localités voisines de Limoges, appelées *Flavignac*

et *Constantignac*, m'offrent une forte probabilité d'un séjour prolongé d'un membre puissant de l'illustre famille *Flavia* dans la capitale des Lémoviques.

Duroux, dans le xxxvi^e chapitre de son Essai historique, place au rang des légats d'Aquitaine, sous l'empereur Constantin, Gallus Ananalianus, autre variante du nom, qui prouve qu'il a lu les Chroniques manuscrites, et qu'il a pris un *u* pour un *n*.

Allou, à propos de la fontaine du Chevalet, cite le P. B. de St-Amable et Duroux, et défigure encore le nom du légat, qu'il écrit Anamalianus.

Strada de Mantoue, numismate, signale un Anabalianus, frère du grand Constantin, père de Dalmatius César, mort après trois ans de règne en Orient.

L'histoire byzantine de Du Cange fait mention de deux fils de Constance Chlore et de Theodora, Flavius Delmatius ou Dalmatius Annibalianus et Flavius Julius Constantius, et de Flavius Claudius Hannibalianus, à qui son oncle Constantin le Grand donna le titre de *nobilissime*. Zozime, qui a transmis le fait, en tire la conséquence qu'il fut revêtu de la pourpre. La chronique d'Alexandrie pense que cette faveur lui fut accordée lorsque le grand Constantin le fit roi du Pont, d'Arménie et de Cappadoce en le mariant à sa fille aînée Constantine, dont ces royaumes furent la dot, l'an 335 de J.-C. (4).

Ce jeune Hannibalien naquit dans les Gaules, à Toulouse; il était fils du censeur Dalmatius; il fut élevé à Narbonne par l'orateur Exupère, qui prit le plus grand soin de lui et de son frère Delmatius, et l'instruisit dans les belles-lettres; il fit ensuite de sérieuses études dans l'art de la guerre par l'ordre du grand Constantin, dont il gagna promptement l'affection. L'empereur, en le prenant pour gendre, lui conféra, à ce qu'on croit, le titre de César, comme à son frère Delmatius. Les historiens reprochent à ce jeune prince d'avoir aimé le faste, et de n'avoir paru en public que vêtu d'habillements rouge écarlate brodés d'or; d'avoir pris, comme les rois de Perse, le titre de *roi des rois*, ébloui qu'il fut des honneurs dont le combla son oncle Constantin le Grand. Son règne fut court, l'espace de deux années; il fut tué, l'an 337, à Libyssa en Bythinie, où Annibal avait été inhumé; et sa veuve, Flavia Julia Constantina, épousa en secondes noces Constantius Gallus.

(4) Suivant Victor et Ammianus.

Zozime, livre II, affirme que, par l'ordre de Constance II, Hanniballien fut poignardé par les soldats, qui s'écrièrent *qu'ils ne souffriraient pas que personne autre que les enfants de Constantin eût le commandement sur eux*.

L'auteur de l'Itinéraire de Jérusalem confirme la mort de ce prince à Libyssa par ces expressions : *Ibi positus est rex Hannibalius, etc.*

On connaît deux médailles de ce jeune prince, en P. B., qui ont pour revers un fleuve couché : on y lit les légendes *Securitas publica* ou *reipublicæ*, et l'exergue CON. OB. ou S et SIS. atelier monétaire de Constantinople ou de Siscia, et l'on est surpris qu'elles n'aient pas été frappées à Césarée, ville qui lui fut assignée comme capitale de ses états. Autour de la tête, très-jeune, on lit : *Hannibalianus rex*, ou *Hannibaliano regi*.

M. Lenormant, dans sa savante annotation aux lettres du baron Marchand, est d'avis que Constantin, oubliant l'affront de la répudiation d'Hélène et les divisions de la famille de Constance Chlore, avait traité avec une bienveillance marquée les petits-fils de sa marâtre Theodora, et avait associé au pouvoir suprême les fils de son frère consanguin Delmatius ; il fonde son opinion sur la fabrique de ces médailles, qui lui paraît tout-à-fait semblable à celle des monnaies d'Hélène et de Theodora, qui, selon lui, auraient été gravées par le même monétaire, et émises à la même époque.

M. Feuardent, jeune numismate de Cherbourg, qui a décrit une variété de la médaille d'Hanniballien où la tête est ceinte du diadème, trouve une différence notable entre la fabrique de cette médaille et celle des monnaies d'Hélène et de Theodora, et, s'appuyant sur la légende *Hannibaliano regi* au datif, et l'exergue CON. S., *Constantinopoli signata*, il en conclut que c'est une médaille d'apothéose frappée par Constance II à Constantinople après la mort de son beau-frère et cousin, et que cet empereur est innocent de la mort de Hanniballien, puisqu'il consacra une médaille à sa mémoire.

Constance II passait, il est vrai, pour soupçonneux et jaloux du mérite d'autrui ; mais il n'est pas impossible que, pratiquant les vertus prêchées par le christianisme, et imitant la générosité de son père, qui voulut oublier les injures faites à sa mère Hélène, Constance II ait voulu expier, par un hommage à sa mémoire, l'assassinat d'Hanniballien par ses soldats : les frères de Constance II, dont l'aîné était doué des plus rares vertus, ne se seraient pas prêtés à une si cruelle dérision. Nous avons cité les raisons données par Zozime : nous pourrions y ajouter que les soldats de Constantin,

par un enthousiasme tout belliqueux, eussent voulu, par ce meurtre, empêcher le morcellement de l'empire.

Il résulte de notre examen de ces médailles d'Hanniballien que sa tête est celle d'un homme très-jeune. La médaille fut frappée et émise en 335 et 337.

Il paraît peu probable que, avant d'être roi des *nations pontiques*, et après ses études des lettres et de l'art militaire, il ait pu être légat et gouverner l'Aquitaine, piller les biens des églises, et charger les populations limousines d'impositions insupportables ; actions qu'on ne reproche ordinairement qu'à des hommes plus avancés en âge.

Le légat ou gouverneur de l'Aquitaine du nom d'Hanniballianus doit être avec plus de probabilité Flavius Dalmatius Hanniballianus, frère de Constantin le Grand, comme fils de Constance Chlore et de Theodora. Moreri prétend qu'on l'a confondu, mais sans raison, avec Flavius Claudius. Cet historien raconte que Constantin le fit *nobilissime* ; qu'il passa pourtant une partie de sa jeunesse à Toulouse, comme dans une espèce d'exil, et qu'il aurait été tué en 337. Cette version nous paraît la meilleure, malgré sa brièveté. Son exil dans une ville de la Gaule peu éloignée de Limoges explique jusqu'à un certain point son mécontentement de l'humble emploi qu'il tenait de Constantin, et sa mort en 337 indiquerait que, devenu libre par le décès de Constantin I^{er}, il aurait été rejoindre son fils dans ses états, et aurait été massacré avec lui par les soldats des fils de Constantin.

Les fastes consulaires du Capitole donnent comme consul l'an 4044 de Rome (292 de J.-C.) Afranius Hanniballianus, et l'an 4086 (333 de J.-C.) Fl. Valerius Delmatius.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Haute-Vienne.

N. B. — Nous devons dire pour l'excuse de nos anciens historiens que nous avons lu dans les textes grecs de Zonare et Zozime le nom d'Anaballianus.

DÉCLARATION DES REVENUS DE L'ABBAÏE ST-MARTIAL DE LYMOGES.

A M. le Doyen de La Rochelle.

MONSIEUR ,

Je ne scaurois exprimer l'aise et le contentement que je reçois quand par lesdites vôtres je me voids employé pour vous rendre quelque service ou a ceux que vous désirez favoriser. J'ai tasché avec mon frere respondre a voz mémoires et au mieulx qu'il m'a esté possible, et extraict des papiers et pancartes que nous pouvons avoir, sans en avoir voulu conferer a autres, de peur d'esventer l'affaire. *Ce que nous vous envoyons est fort véritable* et plus grand que ne le faisons, ayment mieulx qu'il y aye de l'avantage que du manque pour en estre reproché ung jour. Oultre tout ce que dessus, et qui est contenu par les mémoyres, la dignité et le contentement que recevra un homme d'honneur dans une telle compaignie et semblable ville et les moyens qu'il ha d'obliger les plus signalez habitants d'icelle est chose inestimable. *Vous scavez* ce quy rend du mécontentement au possesseur, puyisque sa vie, son entretien et sa capacité vous sont cogneuhes. Je ne vous en diray d'avantage sur ce subiect pour le regard de vostre enqueste. Venez nous voir, et croiez moy, Monsieur, de Lymoges, ce 26 may 1608, votre tres-humble serviteur. — BAILBOT.

MONSIEUR ,

Si tost que j'ay reçu la vostre, j'ay faict tout ce quy m'a esté possible pour vous rendre le contentement que désirez. Et ne trouvez estrange sy j'ay ung peu retenu votre lettre, car c'est chose quy ne se pouvoit faire sy promptement. Ay heu assez affaire, et, n'eust esté le désir que j'ay de vous rendre humble service, je n'eusse pour rien du monde voulu le faire, vous priant, si faire se peult, que cela ne se

tienne escrit de ma main , et ne vous dessaisir, si faire se peult , de l'extract des bénéfices, parce que c'est tousiours nécessaire. J'ay *mis au pied* les rentes que iay trouvées dans la lieve, mais ne fault fayre ung compte certain là-dessus, parce que véritablement le tout n'est point payé, aussy y en ha quy sont aliénées. Toulteffois ce quy reste est tres-beau. Qui m'empeschera de vous en escrire d'avantage, sinon que je suis, Monsieur, à Lymoges, ce 27 may 1609, à midy, vostre tres-humble serviteur. — Jacques BAILHOT.

MÉMOIRE I^{re}.

Les dixmes générales de bledz, son, froment, segle, avoine, légumes, Dixmes générales
vins, laynes, lins et chanvres de la paroisse de Couzeix. de Couzeix.

Plus l'offrande, les jour et feste de Marie-Magdeleine en l'esglise paroissiale de Couzeix. L'offrande dudit
Couzeix.

Les dixmes de froment : bled, segle, avoine et légumes de la paroisse de St-Michel-des-Lyons de Lymoges, communs entre M. de St-Martial et le Dixmes de Saint-
vicaire perpétuel de ladite église St-Michel, et sur lesquelles ledit abbé Michel.
prend en préciput 20 sestiers segle, se partaigent par moitié.

La dixme de chanvre et lyn de Lymoges et Couzeix. Chanvres et lins
de Lymoges et
Couzeix.

Les dixmes de l'avoine de Chasteauchervys et paroisse dudit lieu. Dixmes d'avoine
de Chasteau-
chervys.

Les dixmes des avoines de la paroisse de Panazols. Dixmes d'avoine
de Panazols.

Dixmes du vin de la ville et paroisse d'Aisse. Dixmes de vin
d'Aisse.

Est deub plusieurs rentes sur les maisons de ladite ville. Rentes d'Aisse.

L'estan de Gorceys. Estan Gorceys.

Le grand et petit pré du Nouvaud (?). Prés Nouvaud (?).

Le prieuré de St-Pierre d'Ayraud, diocese de Périgueux, membre uny a Paroisse d'Ayraud
ladicte église. en Périgord.

Plus le chasteau et préclosture de Beauvais et la mesterie de La Deyliade, Chasteau et mes-
les dixmes des villaiges de Beauvais, Bellegarde-le-Franc et aultres terie de Beau-
villaiges. vais, etc.

. MÉMOIRE II.

- Abbaye des plus belles.** L'abbaye St-Martial de Lymoges est des plus belles abbayes de France , soit par son antiquité, revenu et belles collations et hommaiges.
- Estoit réguliere, de l'ordre de Saint-Benoit; a été sécularisée en 1537.** Ladict abbaye a esté cy-devant réguliere, de l'ordre de St-Benoit, et feust sécularisée l'an 1537, soubz Paoul III, à la requeste du roy François I^{er}, du despuis est prieuré séculier.
- A la nomination du roy.** Ladict abbaye est de fondation royalle et de la nomination et présentation du roy, duquel il faut obtenir les placets pour en estre pourveu.
- Premier abbé du diocese.** C'est le premier abbé de tout le diocese, quoyque l'abbé du Grandmont soit chef d'ordre, et qu'il en y ayt bon nombre d'autres.
- Habits et honneurs épiscopaux. Exemptions.** L'abbé porte crosse, mitre, rochet, camail, sandales et tous autres habits, tout ainsi que l'évesque, lequel il ne reconnoist dans son esglise en aucune maniere, soit pour visite ou aultres choses.
- Moitié de l'aigle.** Ledict abbé, entre autres privileges, ha la moitié de l'aigle du chapitre St-Martial; à scavoir que la premiere septaine il est en l'aigle, la seconde le plus antien, la troisieme il revient et rentre apres un des chanoines, et ainsi alternativement pour les prébendes et vicairies de ladict esglise.
- Collations, pré-vosté.** Oultre ce, il ha particulièrement la collation du prévost de ladict esglise, qui vault plus de 2,000 livres de bon revenu aux portes de Lymoges et en toute justice, aulle, moyenne et basse.
- Chanterrie.** Comme aussi la collation du chantre de ladict esglise, prévost des Seycheyres lui appartient, quy ne vault moins de 2,000 livres de revenu aux portes de Lymoges et en justice.
- Hommaiges.** Ledict abbé ha plusieurs beaux homaiges des seigneurs et gentils-hommes. Mesme le vicomte de Lymoges luy fait homaige de ladict vicomté. Ensemble le vicomte de Turenne.
- Frais de prinse de possession, 150 l.** L'abbé ne fait aucune cérémonie, entrant en possession de ladict abbaye, et ne paye aucune chose pour l'entrée, seulement 150 livres pour droict de chappe.
- Bulles, mille escus.** Les bulles coustent mille escus (comme l'abbé quy est a présent dict) car aultrement on ne le peut scavoir, car il y a fort longtems qu'il n'y ha heu d'abbé qui ayt obtenu de bulles, estant seulement des œconomes ou confidentiaires.
- Deux prébendes annexées.** Ledit abbé desservant (?) en l'esglise ha deux prébendes entieres, et, de toutes distributions quy se font audict chapitre, il en ha le double, mais il n'en jouit de rien.

Le chapitre et luy n'ont aucune juridiction ou cour d'église séparément ne conioinctement ; bien ha le droict de correction avec quatre des chanoines nommez par le chapitre annuellement.

Nulla court d'église. — Droit de correction avec quatre chanoines nommez. Maison à la ville ruynée.

Ledict abbé souloit avoir une belle maison dans les préclostures de ladite abbaye, mais est tombée en ruyne, et ny reste seulement que une belle tour où est l'escalier, quy est tout de pierre de tailhe.

Ledict sieur abbé ha une tres-belle maison à une petite lieue de Lymoges appelée de Beauvais, où il y a fossés remplis d'eau et pont-levys, d'où il void Lymoges et entend les cloches.

Maison de Beauvais.

Ladite maison est au mitan d'ung grand parc entourné de murailhes, et dans icelluy y ha belles prairies, bois tailis et de aulte fustaye, belles allées et jardins.

En icelle, parc, prairies, bois, jardins.

Tout aupres y ha une belle mestairie de labourage de trois paires de bœufs, et une grande forest de bois de aulte fustaye, et un bel estan et guarennas ;

Ibid., mestairie, forest, estan, guarennas.

Le tout dans sa justice, feodalité et dixmerie, ensemble les villaiges circumvoisins.

Dans sa justice.

Ledict abbé ha trois lieux en justice ; a sçavoir : la prévosté des Combes, qui prend ung tiers de la ville de Lymoges et moytié du faulxbourg de Montmartre (1) et plusieurs villaiges ; mais à la vérité il n'a en ce lieu de justice criminelle, le vicomte l'ayant usurpée.

Trois lieux en justice ; sçavoir : prévosté des Combes ;

La Cellerarie est une justice appartenant audict abbé, qui est ez environs de ladite ville.

La Cellerarie ;

Le Petit-Lymoges, alias Couzeix, et paroisse d'icelle (quy est une aulte prévosté unye a ladite abbaye) est de la justice dudict abbé, aulte, moyenne et basse, ledict Couzeix estant esloigné de Lymoges d'une lieue, et vient jusques aux portes de ladite ville.

Petit-Lymoges, alias Couzeix.

Ledict abbé est général dixmeur de toute ladite paroisse de Couzeix, ainsy que verrez par un extrait cy attaché.

Dixmes generales de Couzeix.

Ledict abbé ha deux beaulx prés aux portes dudict Lymoges, appelés du Nouzaud, pour nourrir quinze ou vingt chevaux.

Prés à Lymoges.

Tout le revenu de ladite abbaye est dans ladite ville et paroisses circumvoisines de Couzeix, Verneuil, Veyrac, Peyrilhac, Cyeux, Vourys, St-Jouvent, Compreignac, Bonnac, Ambazac, Ryllac, Eysurat, Isle, Feytiac, Boyseil, Panazoux, St-Just, La Brugiere, La Meyse et paroisses de la ville de Lymoges. La plus éloignée desdictes paroisses est de cinq lieues.

Revenu, en quelles paroisses.

(1) Probablement faubourg Montmailler.

- La pluspart en rentes. Le tout consistant , pour la pluspart , en rentes fonsieres et féodales.
- Rentes a Lymoges et vignobles d'alentour. Il n'y ha ruhe dans Lymoges que ledict abbé n'aye des rentes fonsieres sur les maisons , ensemble sur une bonne partie des vignobles de ladicte ville.
- Outre lesdites fondations , ha le revenu au mémoire cy-attaché. Dref, outre lesdites fondations , ledict abbé jouyt de tout ce quy est contenu au mémoire cy-attaché.
- Affermé viii c. l. quites (?) les prébendes , Beauvais et la mestairie , et Ayraud en Périgot réservés. Lequel revenu ledict abbé ha affermé ez années dernieres (que le bled estoit a bon marché) viii c. l. toutes charges payées , sans comprendre les deux prébendes , lez lieu de Beauvais , mestairie , bois , préclosturez et bénéfice dudict prieuré d'Ayraud , diocese de Périgueux ; et a présent ledict abbé n'ha voulu continuer ladicte ferme , et en jouit à sa main.
- Rentes , en tout 4,000 l. , charges faites. Et, pour faire court , on tient que ledict revenu par entier , toutes charges faites , vault 4,000 l.
- Charges par le mémoire. Vous verrez toutes les charges par ung autre mémoire cy-attaché.
- Liepvé , ne peut calculer. xiii ou xiiii c. sestiers segle de rente , plus de vi c. de dixmes , sous la mestairie , avoine et autres debvoirs. J'ay une liepvé entiere de tout le revenu , mais n'ay peu calculer , car c'est trop long. Bien ay ouy dire qu'il y a environ xiiii c. sestiers de segle de rente , mesure de ceste ville (dont les six font la charge) ? et plus de vi c. de dixmes , sans la mestairie et les avoines et aultres debvoirs.
- Lodz et ventes. Les lodz et ventes sont de grand vailleu , car il reçoit x sols par escu.
- Collations bonnes. Mais le principal sont les collations des bénéfices , car il y en ha qui ont plus de revenu que l'abbaye.
- Bénéfices simples tous sécularisés , et les conventuels demeurent réguliers. Tous les bénéfices simples dépendant de ladicte abbaye demeurent par la bulle sécularisés , et les conventuels demeurent réguliers.

MÉMOIRE III.

A 1 lieue.

Couzeix :

Froment et segle.	246 sestiers froment et segle.
Avoine.	260 esmines avoine.
Argent.	26 l. en argent.
Gelines.	68 gelines.

Varnoil :

A 2 lieues.

Froment et segle	39 boisseaux 2 tiers (?) froment et segle.
Avoine.	50 esmines avoine.
Argent.	3 l. 3 s. 6 d.
Gelines.	21 gelines.

Veyrac :

A 2 1/2 lieues.

Avoine.	8 sestiers 2 tiers (?)
Argent.	25 sols.

Peyrilhac :

A 3 lieues.

Segle.	15 sestiers segle.
Avoine.	x esmines avoine.
Argent.	xviii s. 6 d.
Gelines.	4 gelines.

Cyeux :

A 3 lieues.

Segle.	xv sestiers segle.
Avoine.	12 esmines avoine.
Argent.	xxiii s. 6 d.
Gelines.	vii gelines.

Vourys :

A 2 lieues (?)

Froment et segle.	41 sestiers, 3 4tes froment et segle.
Avoine.	96 esmines avoine.
Argent.	44 s.
Gelines.	4 gelines.

Nottez que esmine est 1 boisseau (?) ; 2 4tes (quartes ?) valent 1 boisseau ou 2 demy-boisseaux ; le sestier, 2 boisseaux, et la charge 3 sestiers.

Isle :

A 1 1/2 lieue.

Froment et segle.	xi sestiers froment et segle.
Avoine.	xvi esmines avoine.
Argent.	l s.
Gelines.	4 gelines.

St-Jouvent :

A 2 lieues.

Segle.	18 sestiers segle.
Avoine.	97 esmines avoine.
Argent.	53 s.
Gelines.	36 gelines.

Compreignac :

A 3 lieues.

Segle.	39 sestiers 2 esmines segle.
Avoine.	53 esmines avoine.
Argent.	xxxvi s.
Gelines.	vii gelines.

A 2 lieues.

Bonnac :

Segle.	45 sestiers segle.
Avoine.	64 esmines avoine.
Argent.	46 s.
Gelines.	12 gelines.

A 2 lieues.

Rilhac :

Segle.	56 sestiers segle.
Avoine.	14 esmines avoine.
Argent.	v s. IIII d.
Gelines.	x gelines.

A 1 lieue.

Chaptalat :

Segle.	25 sestiers segle.
Avoine.	30 esmines avoine.
Argent.	31 s.
Gelines.	7 gelines.

A 4 lieues.

Ambazac :

Segle.	8 sestiers segle.
Avoine.	11 esmines avoine.
Argent.	5 s.
Gelines.	2 gelines.

A 1 lieue.

Eysurat (Usurat) :

Segle.	2 sestiers segle.
Argent.	20 s.

En la Cyté de
Lymoges.

St-Jean de la Cyté de Lymoges :

Segle.	12 sestiers segle.
Argent.	15 s.
Gelines.	2 gelines.

Dans Lymoges.

St-Pierre dans Lymoges :

Segle.	16 sestiers esmines segle.
Avoine.	4 esmines avoine.
Argent.	40 s.
Gelines.	6 gelines.

Dans Lymoges.

St-Michel dans Lymoges :

Segle.	136 sestiers esmines segle.
Avoine.	80 esmines avoine.
Argent.	19 l. 17 s.
Gelines.	43 gelines.

A 3 lieues.

La Meize :

Segle.	6 sestiers 2 ^{te} segle.
Avoine.	15 esmines avoine.
Argent.	4 l. 6 s.
Gelines.	2 gelines.

Feytiac :

A 1 lieue.

Froment et segle.	84 sestiers segle.
Avoine.	60 esmines avoine.
Argent.	6 l. 4 s.
Gelines.	19 gelines.

Boyseil :

A 2 lieues.

Segle.	2 sestiers segle.
Avoine.	2 esmines avoine.

Onnige (Auvige, Vigen) :

A 2 lieues.

Froment et segle.	31 sestiers froment et segle.
Avoine.	30 esmines avoine.
Argent.	20 sols.
Gelines.	3 gelines.

St-Just :

A 2 lieues.

Argent.	5 l. en argent.
Gelines.	5 gelines.

Panazoux :

A 1 lieue.

Froment et segle.	14 sestiers froment et segle.
Avoine.	2 esmines.
Argent.	46 s.
Gelines.	3 gelines.

La Brugiere :

A 1/2 lieue.

Froment.	9 sestiers esmine froment.
Avoine.	3 ras (?) avoine.
Argent.	12 deniers.
Gelines.	1 geline.

Roussac :

A 4 lieues.

Segle.	5 sestiers 2 ts.
Avoine.	20 4 ^{tes} avoine.
Argent.	16 deniers.
Gelines.	5 gelines.

Plus sur les vignes, héritaiges, jardins et mesterics, estanbz et maisons de la ville de Lymoges est deub a l'abbaye tout calculé ^{vi^e} ^{iiii^{xx}} x sestiers de froment ; icy. ^{vi^e} ^{iiii^{xx}} x sestiers froment.

Rentes sur héritaiges ez environs de Lymoges.

Et le bled des susdites paroisses monte ;

A savoir : Segle. ^{ix^e} ^{xxxv} sestiers ^{iii^{ts}} segle.

Avoine. ^{ix^e} ^{iiii^{xx}} v esmines avoine.

Argent. 112 l. 10 s. 8 d.

Gelines. 259 gelines.

Sans comprendre tout l'argent qui est deub sur les maisons de Lymoges et faulxbourgs et ville d'Aisse ; ensemble les charrois, journaulx, cochons (?) et aultres debvoirs.

Rentes dans Lymoges et Aisse.

Les susdits rentes
non payables
toutes.

Mais toutes lesdictes rentes ne sont payables a présent, une partie s'estant perdue a faulte de poursuyvre, et pour avoir négligé de les lever, et aussi pour ne scavoir les noms des possesseurs.

Il y a pres de III c. maisons dans Lymoges qui doivent rente à l'abbaye.

MÉMOIRE IV.

Charges deubhes par chacun an par M. l'abbé.

Service divin du sépulchre.	Premierement fault faire desservir le sépulchre <i>in divinis</i> , et donner au custode qui prend la charge de ce faire.	VIIM ^{xx} l.
Fontaines.	Pour la moitié de la réparation et entretien des fontaines de ladicte abbaye estant dans les préclostures d'icelle, par chaque année.	vi l.
Aumône de la cene (?).	Pour l'aumosne de la cene (?) aux pauvres de l'ospital St-Martial est deub six sestiers froment et 3 esmines febves, 150 petitiz blancs et outre ce 2 sestiers esmine froment pour estre converty en pain a 30 pains le sestier. chacun pain du poix de 3 l, pour estre distribué a chacun des presbtres de ladicte esglise ung pain et ung petit blanc, et a chacun des officiers de monseigneur 2 pains de froment.	
	NOTA. Petits blancs de 5 drs pièce.	
Officiers des Combes.	Est deub au juge de la prévosté des Combes pour ses gaiges. Au procureur desdictes Combes ou vi sestiers seigle revenant a vi boisseaux de La Rochelle.	IIII sestiers froment. IIII sestiers froment.
Offices de Couzeix.	Au juge de Couzeix Au procureur dudict Couzeix.	XII sestiers segle. vi sestiers segle.
Vicaire de Couzeix.	Au vicaire perpétuel dudict Couzeix.	IIII ^{xx} sestiers segle.
Grands - vicaires de Saint-Mar- tial.	Aux grands-vicaires et presbtres de la commu- nauté de St-Martial.	vi sestiers segle.
Consuls de Ly- moges.	Aux consuls de Lymoges pour toute contribution de l'entretenement des murs de ladicte ville, pour chacun an a la my aoust.	x l en argent.
Curé d'Aisse.	Au curé d'Aisse, pour sa pension.	xxv l.
Curé de Saint- Cristofle.	Au curé de St-Cristofle les Lymoges sur lesdictes dixmes d'Aisse, vin.	ix charges de vin.
Procureur général de l'abbaye.	A Guytard, comme procureur général de l'abbaye	x sestiers segle.

Les decymes montant chacun an. II^e LVII I. XII s.

Decymes.

MÉMOIRE V.

Pancarta beneficiorum existentium in plenaria collatione vel presentatione domini abbatis S. Martialis Lemovicensis.

Primo in plenaria collatione existunt :

Præpositus eiusd. ecclesiæ S. Martialis qui inibi personatus maior post dignit. abbatem... cum annexis de Vernolia, Ciraco et aliis. Prévosté

Cantoria cum annexis de Panazolio, de Secheriis (?) et aliis quæ inibi etiam personatus (sic) post præpositum. Chantrerie.

Medietas canonicatum et prebendarum eiusdem ecclesiæ ac etiam vicariarum..... vulgo de..... nuncupaturum et aliarum quæ de communitate dicuntur per hebdomadar. vicessitud. dirimitur. Prebend. alterius.

Dioces. Lemovicensis. — Capellania sepulchri Sancti Martialis. Duæ vicariæ de Sarragousse ad altare B. Cathar. de Carolla.

Vicaria de la Martelle.

Vicaria B. Mariæ de lo Carolle ibid. fundata.

Vicaria de Bonnebourse ad predictum altare.

Vicaria B. Georgii ad ipsius dini altare.

Vicaria de Gaultier ad altare Sanctæ Trinitatis.

Præpositatus conventualis et regularis de Soubtarranis.

Præpositatus conventualis et regularis Sancti Valerici.

Præpos. de Arnaco.

Præpos. de Peyraco.

Prioratus de Crozilia.

Prioratus de Tarne (?) prope Axiam.

Prioratus B. Mariæ de Arcubus.

Prioratus B. Mariæ de Arenis.

Diocesis Rutenencis (1). — Decanatus conventualis et regularis de Rivopetroso.

Prioratus conventualis et regularis Sancti Martialis de Aspreiis (?).

(1) Rodez.

Diocesis Xantonensis. — Præposit. regularis et conventualis de Castrocalesii.

Præposit. regularis et conventualis de Sauion.

Prioratus Sancti Martialis de Vita æterna.

Prioratus Sancti Martialis de Montandre.

Prioratus Sancti Christophori de Passu de Cella.

Prioratus B. Mariæ de *Moullon* (peut-être au lieu de *Montlieu*.)

Prior Sancti Martialis de Miraubello.

Petragor. diocesis. — Præpositus de Paluaco.

Prioratus de Eysidolio.

Prioratus Sancti Martialis de La Barrede et de Leyranche (?).

Vabrensis (1) diocesis. — Prioratus de Panusia Furno (?).

Bithurisensis (2) diocesis. — Præpositus conventualis regularis de Roffia: o castro.

Prior de Duneto.

Prior de Malveriiis.

Prior de Chazelles.

Vaurensis (3) diocesis. — Prior Sancti Martialis de Appelle.

Bicterensis (4) diocesis. — Prioratus Sancti Laurentii.

Caturcensis (5) diocesis — Prioratus de Beyne.

Angolismensis diocesis. — Prioratus Sancti Hilarii de Monasteriis.

Pictaviensis diocesis. — Prioratus Sancti Martialis Montis Morilii.

Claromontensis diocesis. — Prioratus de Vernaiolio.

Prioratus Sancti Victoris.

Prioratus Sancti Martialis de Interaquis.

(1) Vabres. — (2) Bourges. — (3) Lavaur. — (4) Béziers. — Les autres se traduisent facilement.

In presentatione autem.

Lemovicensis diocesis — Capellania seu vicaria perpetua Sancti Michaelis de Leonibus urbis Lemovicensis.

Capellania Sancti Martialis Montis Gaudii.

Capell. de Panozolio.

Capell. de Tare (*sic*).

Capell. Sancti Dyonisii de Muris.

Capell. Sancti Mauricii prope Aurena.

Capell. Sancti Petri de Castro Fonsiaco.

Capell. Sancti Martini de Charniac.

Capell. de Soubterranea.

Capell. de Royena.

Capell. de Brugeris.

Capell. de Comprénia.

Capell. de Valerio.

Capell. de Meriniaco.

Capell. de Vernolio.

Bituricens. diocesis. — Capell. de Duneto.

Capell. Sancti Alpiniani de Rosliaco Castro.

Capell. de Milneris.

Pictaviens. diocesis. — Capell. Sancti Martialis Montis Morillii.

Angolimens. diocesis. — Capell. Sancti Laurentii de Ceris.

Capell. Sancti Hilarii de Monasteris.

Xantonens. diocesis. — Capell. Sancti Christofori de Passu de Selles.

Petragoricens. diocesis. — Capell. Sancti Martialis de La Garede prope Essidolium.

Sequentur beneficiorum mensæ capitulari unitorum quæ sunt in turno aquiræ per hebdomadas quemadmodum prebendæ sunt et *pretendu capitulum* (?) ex clausulis bullis secularisationis.

Capell. Sancti Justi.

Capell. de Cenis (?).

LIBRARY OF THE

Capell. de Claris Vallibus.

Cum t (?) prioratus unitus fuerit.

Capell. de Moustier Ferrier.

Capell. de Buyu cum annexa de Rossaco.

Capell. de Mansaco.

Capell. de Toronde.

Capell. de Castri Chervis.

Capell. de Vauriez.

Capell. de Azaco.

Capell. de Monoco.

Capell. Sancti Martialis de Mutone.

Sera remarqué que, entre les susdites prévostés et prieurés, il y en a qui sont conventuels et réguliers qui ne sont ainsi nommés, n'ayant pu si tost le scavoïr certainement. Tous lesquels bénéfices réguliers et conventuels sont tels demeurés par la bulle de sécularization, et tous les autres bénéfices simples sont sécularizes par icelle.

La présente copie certifiée conforme au titre appartenant aux archives départementales de la Charente par l'archiviste soussigné.

A. DE JUSSIEU,

Archiviste départemental; inspecteur des archives communales et hospitalières de la Charente; secrétaire-adjoint de la Société Archéologique et Historique du même département; membre correspondant de la Société Archéologique du Limousin; membre titulaire non résidant de la Société des Antiquaires de l'Ouest; membre correspondant de la Société des Sciences, Arts et Belles-Lettres de la Loire; correspondant du ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, etc.

Angoulême, le 17 avril 1858.

LETTRES-PATENTES DE HENRI IV

EN FAVEUR DES HABITANTS DE LIMOGES.

Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et de Navarre, à tous présents et à venir, salut :

La continuation des guerres qui ont eu cours en notre royaume depuis les derniers mouvements a produit tant de malheurs et calamités publiques et privées que plusieurs de nos sujets ont ressenti à leur dommage combien les pratiques que l'on a faites parmi eux pour les diviser leur ont apporté de perte, ruine et de préjudices, entre lesquels se seroient trouvés aucuns habitants de notre ville de Limoges, laquelle a été, autant que nulle autre de notre royaume, travaillée par des divisions, dissensions, partialités et haines domestiques, de manière que, sur ces divisions et partialités, il seroit intervenu plusieurs troubles et émotions en notre ville même pendant les années 1589 et 1590, lesquels auroient causé diverses condamnations à la peine de mort à l'égard de plusieurs de nos sujets et officiers de ladite ville, et que, nous ayant été proposé et remontré au traité de la paix générale de notre royaume, nous aurions accordé que toutes condamnations et exécutions de mort advenues en ladite ville de Limoges es dites années 89 et 90 pour l'effet des présents troubles, et à l'occasion d'iceux, seroient et demeureroient pour non advenues, la mémoire des décédés et l'honneur de leurs familles rétablis, permis les funérailles, et leurs testaments et dispositions validés, comme il appert par l'extrait des articles particuliers accordés en conséquence de notre édit de paix ci-attaché, sous le contre-scel de notre chancelier, et signé de l'un de nos secrétaires d'État.

Savoir faisons que, nous voulant entretenir en tout et partout le contenu audit traité de paix, et arracher, autant qu'il nous sera possible, toutes semences de discordes entre nos sujets et même en notre ville de Limoges, qui en a été grandement travaillée, et leur donner occasion de s'entretenir en paix et amitié mieux qu'ils n'ont fait par le passé, afin de conspirer tous ensemble à l'obéissance qui nous est due, avons, de notre grâce spéciale, pleine puissance et autorité royale, dit et déclaré, disons et déclarons par les présentes, voulons et nous plaît que toutes condamnations et exécutions de

mort advenues en ladite ville de Limoges es années 89 et 90 à l'encontre de nos sujets habitants d'icelle, pour l'effet des présents troubles et à l'occasion d'iceux, seront et demeureront pour non advenues; la mémoire des décédés et l'honneur de leur famille est réintégré et rétabli dans leur ancienne splendeur, lustre et renommée, comme, autant que besoin est, nous les réintégrons et rétablissons, voulons et entendons que leurs testaments et dispositions de dernière volonté, si aucunes ils ont faites, tiennent et aient lieu, et qu'elles soient maintenues, approuvées et autorisées par tous nos juges et officiers, sans que, pour raisons et empêchements, elles puissent être disputées et débattues en quelle sorte et manière que ce soit, les ayant, à cette fin, validées et autorisées, validons et autorisons par les présentes, permettant à leurs veuves, enfants et héritiers de leur faire rendre les honneurs funebres, tels qu'ils adviseront, ainsi qu'il est accoutumé, sans que, pour cet effet, il soit donné aucun empêchement.

Si donnons en mandement à nos amés et féaux les gens tenant notre cour de parlement de Bourdeaux, sénéchal de Limosin, ou son lieutenant au siège dudit Limoges, et premiers d'eux sur ce requis, si les présentes ils fassent lire, publier et enregistrer, et du contenu d'icelles jouir lesdites veuves, enfants et héritiers desdits décédés sans en ce leur faire mettre ou donner aucun trouble, *destourbier* ou empêchement, lequel, si fait, mis ou donné étoit, le remettant ou faisant incontinent remettre et réparer à pleine et entière délivrance et au premier état, et dont mandons en outre à nos avocats et procureurs généraux ou leurs substituts, de requérir et poursuivre instamment la vérification et exécution de ces présentes sans aucune borne ou modification des susdites; que les héritiers et parents des décédés en puissent jouir pleinement et paisiblement, et sans contredit du contenu en icelle; car tel est notre plaisir; et, afin que ce soit et ferme et stable à toujours, nous avons fait mettre notre scel à ces présentes, sauf en autre chose notre droit à l'octroi de toutes.

Donné à Focembray (1), au mois de février de l'an de grâce mil cinq cent quatre-vingt-seize et de notre regne le septieme. Ainsi signé sur le repli : Par le roi : DE NEUFVILLE; et scellé du grand scel de cire verte et lacs de soie rouge clair, et, à côté, *visa Contentor Jachon*.

Il est attaché sous le contre-scel ce que s'ensuit : l'extrait des

(1) Ou Folembay.

articles accordés par le roi à aucuns partisans et fauteurs de monsieur le duc de Mayenne, suivant le traité de paix, article commençant, que toutes condamnations et exécutions de mort advenues en la ville de Limoges es années 89 et 90 par le fait des présents troubles et à l'occasion d'iceux, seront et demeureront pour non advenues, la mémoire des décédés et l'honneur de leurs familles rétabli, et permis de faire funérailles, leurs testaments et dispositions validés; et, en marge dudit article est écrit : *Accordé*; et au dessous est écrit : *Collationné* : DE NEUFVILLE.

Collationné sur l'original, estant en bonne forme, par les notaires royaux soussignés, et requérons dame Anne Duboys, veuve de M. Claude Rouard, en son vivant greffier criminel en la sénéchaussée de Limosin, desquels originaux sont demeurés es main de M. Joseph de Petiot, juge de Limoges, le cinq octobre mil cinq cent quatre-vingt-seize.

Signé DESFLOTTES, notaire royal. BIENNET, notaire royal.

(Collection particulière.)

PROJET DE MARIAGE

ENTRE MARIE DE LIMOGES, VICOMTESSE,

ET ROBERT DE FRANCE,

FILS DU ROI SAINT LOUIS.

(Document extrait du Trésor des chartes. — Archives de l'Empire.)

Margareta, filia nobilis viri... ducis Burgondie, vicecomitissa Lemovicensis, universis presentes litteras inspecturis salutem. Notum facimus quod nos attendentes utilitatem nostram filie et terre nostre et sue, excellentissimo domino Lud., Dei gracia, regi Francorum illustri, pro se et successoribus suis Francorum regibus conventiones fecimus infrascriptas, videlicet de Maria, filia nostra unica, maritanda, seu nuptui collocanda, cum inuito puero Roberto filio suo, cum dicti pueri ad nubilem etatem pervenerint, si tunc eidem domino regi et prefato filio suo placuerit. Et tenemur ex nunc tradere dicto domino regi hereditatem dicte filie nostre, excepto dotalitio nostro. Et idem dominus rex ibi ponet ballivum ad custodiendam terram predictam, qui jurabit quod fideliter et bona fide pro posse suo custodiet dictam terram et jura dicte filie nostre. Jurabit etiam quod nichil occupabit vel intercipiet in dotalitio nostro supradicto, nec aliquid faciet quominus gaudere possimus prefato dotalitio nostro integre et quiete. Et manutenebitur dicta terra ad expensas et missiones dicte terre; nos vero tenebimus dictam filiam nostram in sumptibus nostris donec pervenerit ad nubilem annos. Cum vero contigerit mori Ermengardim, aviam dicte filie nostre, matrem quondam Guidonis, vicecomitis lemovicensis, defuncti et viri nostri, dotalitium quod dicta Ermengardis habet ex parte

Marguerite, fille de noble seigneur le duc de Bourgogne, vicomtesse de Limoges, à tous ceux qui les présentes lettres verront, salut. Savoir faisons, dans notre attentive application à chercher l'avantage et soigner les intérêts qui nous sont propres, ceux de notre fille et de sa vicomté, nous avons fait les conventions ci-bas écrites avec le très-excellent seigneur Louis, par la grâce de Dieu, illustre roi des Français, pour lui et ses successeurs les rois des Français, c'est-à-dire pour donner un époux à notre fille unique Marie, ou l'unir par mariage (*seu nuptui collocandā*) au très-noble et très-jeune prince Robert, son fils, lorsque les deux enfants seront parvenus à l'âge nubile. S'il plait alors audit seigneur roi et à sondit fils, et si nous sommes obligée présentement de mettre en possession ledit seigneur roi de l'héritage de notre dite fille, en exceptant nos biens dotaux, et que ledit seigneur roi y place un bailli pour garder et conserver l'héritage ou la vicomté sus mentionnée, lequel bailli jurera et promettra avec serment de garder et maintenir avec fidélité et bonne foi, autant qu'il le pourra (*pro posse*), les propriétés et les droits de notre dite fille, il jurera également qu'il ne s'emparera point de nos biens dotaux ci-dessus mentionnés, et n'en détournera rien, et ne fera aucune action qui puisse diminuer le revenu et la jouissance de ma fortune dotale

vicecomitis quondam mariti sui ad manum dicti domini regis deveniet una cum terra predicta. Si vero nos aliquas acquisitiones fecerimus in vicecomitatu lemovicensi vel alibi, dictas acquisitiones retinere poterimus, et de ipsis in vita disponere et in morte prout nobis placuerit, si hoc possimus facere de consuetudine locorum in quibus site sunt acquisitiones predictæ. Si qua vero servitoribus nostris contulimus de vicecomitatu predicto usque ad quater viginti libras reddituales, voluit idem dominus rex quod dicti donarii predicta pacifice habeant usque ad tempus nubilis etatis predictorum puerorum, et posito etiam si placuerit eidem domino regi et filio suo predicto et dicte filie nostre. Nec se opponet dominus rex quominus nos forestas que in nostro sunt dotalicium expletare valeamus, faciendo villas in ipsis, et alias prout nobis placuerit, secundum consuetudinem terre. Et nos non erimus in aliquo subjecta illi quem dominus rex deputabit ad custodiam dicte terre, nec dotalicium nostrum. De forisfactoris quas acquisivimus que sunt infra dotalicium nostrum, quod nostre sint et possimus de ipsis in vita et morte disponere, placuit domino regi quod terre consuetudo servetur in qua sunt site. Nos retinebimus homagia terre dicte filie nostre quam dicto domino regi concedimus usque ad tempus maritagii antedicti. Promisimus etiam nos curaturam et facturam quod eidem domino regi fiat juramentum fidelitatis a villis et hominibus dicte terre. Et sciendum quod si idem dominus rex fecerit villas in terra dicte filie nostre, non recipiet in eis homines dotalicii nostri. Exitus vero dicte terre que dicto domino regi tradetur, qui per nos dati fuerint ad firmam, erunt nostri usque ad instans festum beati Johannis Baptiste, sed nichilominus eidem statim trademus castra terre predictæ et villas. Si vero contingeret dictum matrimonium impediri quocumque casu, idem dominus rex prefatam

susdite, et m'empêcher d'en jouir paisiblement dans toute son intégrité. Les terres de ladite vicomté seront administrées et régies pour leurs dépenses et leurs paiements; et, quant à nous, nous serons tenue de garder à nos frais notre dite fille jusqu'à ce qu'elle ait atteint l'âge nubile. Quand arrivera le décès d'Ermen-garde, aïeule de notre dite fille, et mère de Guy, jadis vicomte de Limoges, notre défunt époux, les biens constituant le douaire que ladite Ermengarde tient de la succession de son mari, ancien vicomte, seront mis à la disposition dudit seigneur roi en même temps que les terres dont nous venons de parler. Si nous faisons quelques acquisitions dans la vicomté de Limoges ou ailleurs, nous pourrions les conserver et retenir, et en disposer pendant notre vie et après notre mort suivant notre bon plaisir, si nous pouvons le faire d'après les coutumes des lieux où sont situées lesdites acquisitions; et, si nous avons accordé quelques libéralités à nos serviteurs sur ladite vicomté, jusqu'à la concurrence de quatre-vingts livres de rente, le même seigneur roi a consenti à ce que les donataires en jouissent paisiblement jusqu'au temps où lesdits enfants seront en âge d'être mariés, et même plus tôt si cela convient auxdits roi et son fils, et notre fille. Ledit seigneur roi ne s'opposera pas non plus à ce que nous puissions exploiter les forêts qui sont dans notre douaire en y créant des villas ou métairies, et autres établissements que nous jugerons utiles suivant la coutume de la vicomté, et nous ne serons aucunement sous la dépendance de celui que le seigneur roi chargera de la garde des terres de la vicomté, ni notre douaire, relativement aux acquisitions que nous ferons ou avons faites en dehors de ce douaire, et qui en sont indépendantes, lesquelles sont notre propriété personnelle, et dont nous pouvons disposer pendant notre vie et après notre mort; le seigneur roi a voulu qu'elles soient soumises à la cou-

terram nobis reddet. Et ea que expletabit in terra predicta dominus rex, quousque edictum matrimonium consummetur, expletabit nomine nostro et filie nostre predictæ. Et voluit idem dominus rex quod per expletamenta hujusmodi nullum nobis vel filie nostre predictæ aut heredibus suis generetur prejudicium in futurum, nec eidem vel heredibus suis jus novum aliquod acquiratur. Omnes siquidem conventiones quas eidem domino regi fecimus de premissis prestitis super hoc juramento firmavimus, nos firmiter totis viribus servaturam et pro posse nostro bona fide, fideliter implenturam. In cujus rei testimonium presentes litteras sigilli nostri facimus impressione muniti.

Actum Parisiis, anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo octavo, die dominica, in ramis palmarum.

Vu et collationné certifié conforme au texte du *Trésor des chartes*, J. 247, n° 20.

ou exploitations de ce genre, aucun préjudice ne soit causé à l'avenir à nos intérêts, à ceux de notre dite fille ou ceux de ses héritiers, et qu'il ne s'établisse aucuns droits nouveaux contraires soit à elle, soit à sa succession. Toutes les conventions que nous avons faites avec ledit seigneur roi au sujet de ces projets de mariage, nous les avons encore confirmées par le serment prêté par nous; nous les tiendrons fermement, et de toutes nos forces; nous les remplirons autant qu'il sera en notre pouvoir, avec fidélité et bonne foi. En témoignage de quoi nous avons voulu donner à ces présentes lettres une force de plus par l'empreinte de notre sceau.

Fait et passé à Paris, l'an du Seigneur 1268, le jour du dimanche des Rameaux.

Collationné au *Trésor des chartes*, et traduit par

MAURICE ARDANT,
Archiviste de la Haute-Vienne.

A cet acte est appendu un sceau en cire verte, où Marguerite est représentée debout, la tête couronnée, tenant un faucon sur le poing gauche; à sa droite, est un écusson aux armes de son mari, portant trois lions posés deux et un; à sa gauche, un écusson aux

premières armes du duché de Bourgogne ; le champ du contre-sceau est occupé par un écu parti à dextre aux armes de son mari, à sénestre aux armes de Bourgogne ; mais il est bandé au moins de douze pièces, au lieu de l'être de six seulement †. S. MARGVARITE. FIL. DVCIS. BVRGOD. VICE COMITISSE. LEMOVICN., légende du sceau. On lit à celle du contre-sceau : †. S. MARG. VICE COMITISSE. LEMOVIC. (*Eléments de paléographie de M. Natalis de Wailly, T. II.*)

Ce mariage ne s'accomplit pas par les raisons que donnent nos Chroniques, dont nous reproduisons un extrait à la fin de cet article. Robert, comte de Clermont, épousa Agnès de Bourbon, et Marguerite en voulut long-temps aux Limousins, à qui elle fit la guerre, appuyée par le roi d'Angleterre, en haine du roi de France. Marie de Limoges épousa Arthur de Bretagne, comte de Richemont, puis duc de Bretagne. — Cette même erreur, lors du mariage du vicomte Adémar V avec Sara de Cornouailles, nièce du roi d'Angleterre, causa les guerres dont le Limousin eut à souffrir vers la fin du XII^e siècle. — *Ermengarde* était veuve de Guy V, vicomte de Limoges. — Marguerite de Bourgogne, fille du duc Hugues IV, veuve de Guillaume, seigneur de Mont-St-Jean, épousa en secondes noces Guy VI dit *le Preux*, vicomte de Limoges, mort en 1263.

Extrait des Chroniques manuscrites du Limousin.

« Le vicomte vint a décéder a Branthome, lequel laissa une seule fille, nommée Marie, fort jeune, de laquelle Marguerite de Bourgogne, sa mere, eust la charge de la tutelle de sa personne et biens. Le roy saint Louis, auant son départ pour aller en la terre sainte, voulust marier son filz Robert, comte de Clermont, avec ladictie Marie, fille dudict vicomte de Lymoges, voyant que son filz et ladictie Marie estoient d'eage compettant l'un pour l'autre, et que les terres du Lymousin estoient proches d'Auuergne, parquoy enuoyat son baillif pour saisir les terres de la vicomté, lequel estant a Lymoges au mois d'april, il somma les consulz et habitans de faire le serment de fidélité comme estans des appartenances et chef de la

vicomté. Les consulz firent responce quilz feroient tel serment et homage qu'il désireroit, mais non comme estants chefs ny partie de de la vicomté, car le chasteau de Lymoges, c'est-a-dire la ville de Lymoges, ilz la tenoient nuement du duc de Guienne, et nou du vicomte de Ségur; exhibant pour toutes preuues leurs antiennes coustumes; dequoy le roy saint Louis aduerti delaissat lediet traité dudict mariage; car il croyoit que le vicomte fust seigneur du pays de Lymousin antierement. »

MAURICE ARDANT,

Achiviste de la Haute-Vienne.

DONATION

DU VILLAGE ET DES HOMMES DU CHASTAING

AU PRIEURÉ D'AUREIL

PAR LA VICOMTESSE DOUAIRIÈRE DE LIMOGES,

MARGUERITE DE BOURGOGNE,

L'AN 1269.



Universis præsentēs litteras inspecturis, Margarita, filia illustris ducis Burgondiæ, vicecomitissa Lemovicensis, salutem in Domino. Noveritis quod nos, pro nobis et nostris, in puram, perpetuam et omnino gratam eleemosynam, religiosi viri priori et conventui de Aurilio, Lemovicensis diocesis, pro anniversario in æternæ recordationis D. Guidonis, quondam vicecomitis Lemovicensis, domini viri nostri, in Auriliensi ecclesia, in crastinum Assumptionis beatæ Mariæ annualim solemniter celebrando damus et concedimus Petrum Chastaing cum hæredibus suis, cum omni hæreditate sua paterna et materna, et terris ac possessionibus quæ sita sunt in parrochia de La Genestosa, promittentes contra donationem homines factam per nos vel per alium de cetero non venire. Sciendum tamen est quod unum sextarium frumenti, ad mensuram de Nobiliaco censualem annualim in festo sancti Michaëlis nobis et nostris reddendum in dicto homine de suis et hæreditate, terris et possessionibus prædictis perpetuo retinemus; præterea quendam vineam quatuor sextariorum, sitam in uno prædio d'Axia, inter vineam Petri

A tous ceux qui les présentes lettres verront, Marguerite, fille de l'illustre duc de Bourgogne, vicomtesse de Limoges, salut en notre Seigneur. Sachez que nous, pour nous et les nôtres, en pure, perpétuelle et toute gracieuse aumône, donnons et concédons aux religieux frères, le prieur et le couvent d'Aureil, diocèse de Limoges, pour un anniversaire qui conservera éternellement la mémoire du seigneur Guy, de son vivant vicomte de Limoges, notre époux et seigneur, à célébrer solennellement chaque année dans l'église d'Aureil le lendemain de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie; donnons, disons-nous, Pierre Chastaing, avec tous ses héritiers, et tout son héritage, tant paternel que maternel, les terres et propriétés qui sont situées dans la paroisse de La Geneytouse; lesdits hommes promettant d'ailleurs de n'apporter aucune opposition, par eux-mêmes ni par d'autres, à la donation que nous avons faite; nous réservons cependant un setier de froment à la mesure de Noblac, de cens annuel, qui doit nous être à perpétuité livré, ou aux nôtres, à la fête de Saint-Michel, par ledit Chastaing, les

Lafaucia ex parte una, de vinea Joanis de Merdalo ex altera, prædicti prioris et conventui ex certa scientia confirmamus quæ omnia præmissa iisdem defendere promittimus bona fide. Prædictam autem donationem facimus iisdem priori et conventui. De quater viginti libris rendualibus quas in vicecomitatu Lemovicensi retinemus coram excellentissimo domino regi Franciæ, de voluntate et consensu ipsius dandi a nobis servientibus nostris et in eleemosynam, et ubicunque videbimus expedire prout in litteris dicti domini regis Franciæ continetur. In cujus rei testimonium sigillum nostrum præsentibus litteris duximus apponendum. Datum et actum in crastinum Assumptionis beatæ Mariæ, anno Domini millesimo ducentesimo sexagesimo nono.

siens, son héritage, ses terres et propriétés ci-haut mentionnées; en outre certaine vigne de quatre setérées, située dans un domaine d'Aixe, entre celle de Pierre Lafaucie, d'une part, et celle de Jean de Merdalo, de l'autre. Nous confirmons, de notre science certaine, auxdits prieur et couvent, tout ce dont nous avons parlé ci-dessus, et promettons en toute bonne foi de les y maintenir. Nous faisons cette donation auxdits prieur et couvent. Quant aux quatre-vingts livres de rente que nous nous réservons sur la vicomté de Limoges, à la connaissance du très-excellent seigneur le roi de France, par sa volonté et de son consentement, nous pourrions donner à nos serviteurs et en aumône partout où nous le jugerons convenable, comme cela est consigné dans les lettres de notre dit seigneur le roi de France. En témoignage de quoi, nous avons fait apposer notre sceau aux présentes lettres.

Donné et contracté, le lendemain de l'Assomption de la bienheureuse vierge Marie, l'an de notre Seigneur mil deux cent soixante-neuf.

NOTICE SUR LE PRIEURÉ D'AUREIL.

Le prieuré d'Aureil, auquel se rapporte la pièce qu'on vient de lire, fut fondé, l'an 1070, par saint Gaucher, dans un lieu désert nommé *Cavanacum*, où sa sainteté attira un grand concours de fidèles, parmi lesquels on remarqua saint Etienne de Muret, fondateur de l'ordre de Grandmont. Gaucher, âgé de plus de quatre-vingts ans, rendit les derniers devoirs à saint Etienne; après l'avoir enseveli, il mourut d'une chute de cheval en revenant de Feytiat. L'évêque de Limoges présida à ses funérailles, où se firent plusieurs miracles. Sebrand Chabot, évêque du même siège, le mit au rang des saints, avec l'approbation du pape Pascal II, environ cinquante ans après son décès, c'est-à-dire vers l'an 1194. (COLLIN, *Florilegium*.)

Ce prieuré, qui possédait de riches bénéfices dans presque tous les archiprêtrés du diocèse, fut réuni au rectorat du collège des jésuites de Limoges; des lettres-patentes de Henri IV, datées du 31 août 1609, ordonnent que le collège jouira de son revenu. Il avait

été fait, en 1577, un procès-verbal constatant la *ruine et désolation générale* du prieuré d'Aureil par l'incendie et les guerres civiles.

Le collège conservait dans ses archives un cartulaire précieux contenant les titres des diverses donations faites au monastère d'Aureil, dont les trois premières avaient été inscrites de la main même du saint fondateur Gaucher, son premier prieur.

On ne lira pas sans intérêt les premières inscriptions de ce cartulaire :

« In isto libro continetur fundatio monasterii sancti Joannis de Aurelio, Deo cooperante et beato Joanne, patrono nostro, et beato Gaucherio, primo pastore, et prædicatione sua vitæ et exemplo laudabili populum inducente ne tardarent ire ad suum creatorem, et majoris patris membrorum dependentium. Quem librum fecit reparari f. G. Bruni, Cambonensis prior, ob ferventissimi amoris ardorem qui convenit ad religionem, et ad dictum sanctissimum fundatorem Gaucherium, qui quædam contenta in dicto libro sua propria manu annotavit atque conscripsit, ipso in hac vita activa regnante, et ad vitalia pocula nos invitante, præstante Domino nostro Jesu Christo, qui vivit et regnat Deus per omnia sæcula sæculorum. Amen. »

Au bas du susdit feuillet est signé : « G. Bruni de Cambonio ».

Folio 4, recto :

Sumpsit ab anno milleno septuageno
 Primo principium cellula nostra suum.
 Anno milleno nonageno septuageno,
 Quatuor ablatis, facta est dedicatio nostra.
 Mille decem decies completis bisque viginti
 Annis, Gaucherius scandit ad alta poli.
 Anno milleno centeno cum nonageno.
 Quarto, clam vitam meritum summa revelat.

Au-dessous, même folio, recto :

Mémoire des temps.

M semel et C bis, L et I conjungere discas,
 Cepit pastorum sacra caterva chorum.

Mil LXX et VI à Grandmont
 Estienne de gens mit grand mont.

L'an DC et IX Mahomet
A Satrazins sa loy commet.

En DCCCC et XII a Cluni
Sont moynes conjoints et unis.

L'an de grâce DCCCC et XII
A Cluny fut mise la crosse.

L'an MCCC et VII
Furent templiers deffaits.

MC un moins a Cîteaux moynes
Vont pour souffrir pour Dieu grands peynes.

MAURICE ARDANT,
Archiviste de la Haute-Vienne.

TESTAMENT DE JEHAN DE LANGHEAC,

ÈVÈQUE DE LIMOGES.

(22 juillet 1541.)

(Cet article est rempli de mots illisibles , ratures ou entièrement effacés : nous les avons remplacés par des points.)

A tous ceux qui ces présentes lettres verront : Jehan de Tousteville, chevalier, seigneur de Villebois, La Gastine, Blenville, Brylandoy, Fretigny et Bentes, capitaine bailly de Rouen, conseiller du roi notre sire, gentilhomme ordinaire de sa chambre, capitaine de cinquante hommes d'armes des ordonnances du roi notre dit seigneur, et garde de la prévôté de Paris, salut : savoir faisons que, par devant Nicolas Champin et Pierre Snopin, notaires du roi notre dit seigneur, par lui ordonnés et établis en son Châtelet de Paris, fut présent en sa personne révérend père en Dieu monseigneur Jehan de Langheac, conseiller et maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi, évêque de Limoges, seigneur de Rounebault, abbé commendataire des abbayes et monastères de Notre-Dame de Pibrac, Deu et des Chontictz, ordres Saint-Augustin et Citeaux, et prévôt de Brioude ès diocèse de Sens, Rouen et St-Flour, étant au lit malade, toutefois sain de penser, mémoire et entendement, comme de prime fait apparoir auxdits notaires.

Lequel seigneur révérend a présenté et mis ès mains d'iceux notaires un cahier de papier contenant huit feuillets et de la première page du neuvième feuillet, écrit signé J. de Langheac, qui nous a dit être son seing manuel.

Aussi et avoir témoins qu'il disait être son testament et ordonnance de dernière volonté, dont la teneur en suit et est telle :

Au nom de Dieu, du Père, du Fils et du St-Esprit, soit notoire à tous qui le présent testament et dernière volonté verront et entendront, que nous, Jehan de Langheac, conseiller et maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi, évêque de Limoges, seigneur de Rounebault, abbé commendataire des abbayes et monastères Notre-Dame de Pebrat, Deu et des Chontictz, ordres Saint-Augustin et Citeaux, et prévôt de Brioude ès diocèses de Sens, Rouen et St-Flour, soussigné ; considérant qu'il n'y a chose plus certaine que la mort, ni aussi plus incertaine que l'heure d'icelle, pour éviter les dangers

qui pourroient survenir, afin de ne décéder sans disposer et tester, c'est-à-dire que pour l'avenir il n'y eût question et molestie entre nos parents et prochains, de tous et chacuns nos biens meubles et immeubles à nous *appartenants* en quelque part et lieu que ce soit, avons ordonné, testé et disposé en la manière qui s'ensuit.

Premièrement, là où la volonté de Dieu seroit de nous appeler, nous élisons notre sépulture en notre église de Limoges, où illec sera fait et élevé tombeau et sépulcre *davans* ou de marbre en plus grande honnêteté et triomphe que faire se pourra, le remettant à la discrétion de notre exécuteur. Ledit tombeau à l'endroit des chaises où sont les diacres, prochain du grand coffre des habits, d'autre côté l'autre tombeau d'évêque.

Item, voulons, au jour de notre sépulture, être appelés et convoqués les prêtres, religieux et gens d'église en tel nombre que par notre exécuteur sera advisé pour faire les obsèques, célébrations de messes, tant hautes que basses; à la discrétion de notre exécuteur, pareillement pour les distributions à ce nécessaires, et auquel jour de sépulture voulons y assister cinq cents pauvres, chacun vêtu et portant une torche allumée, pour prier Dieu pour nous; et, par après, le jour de la quarantaine et de l'an révolu, faire servir le tout à la discrétion de notre exécuteur, et es dits jours être donné et distribué à tous les pauvres y assistant à un chacun douze deniers tournois; le surplus des frais de funérailles le remettons à l'ordonnance de notre exécuteur.

Item, meliz et dévotion : pour l'augmentation du divin service de notre dite église de Limoges à la louange de Dieu et créateur, Notre-Dame et saint Etienne, avons fondé et doté (*docté*), fondons et dotons à perpétuité illec, un chacun jour de l'année, une messe haute à diacre et sous-diacre être dite et célébrée au grand autel d'icelle église; c'est à savoir selon les jours comme le dimanche, dudit jour, le lundi des Trépassés, au jeudi du St-Esprit, au vendredi de la Passion, le samedi de Notre-Dame, et les autres jours comme écherra, s'il y a fête solennelle ou, selon le *cours* du temps, et, en la fin de chacune messe, chanter *libera* pour l'âme, commémoration, office des trépassés, *de profundis*, et les collectes à dire appropriées; pour l'entretien duquel service et fondation que dessus, avons donné et légué la somme de mille trois cents écus d'or au soleil pour une fois, laquelle somme sera employée et convertie en rente et revenu, pour être déposée et rapportée chacune année es fins de faire distributions quotidiennes aux chanoines, *couviers* et les clercs habitués de notre église, selon leur qualité,

étant présents et assistant audit service, et non autrement; l'appel et l'assiette qui desdits deniers en sera faite, notre dit exécuteur, pour la sincérité d'icelle, et pour ladite somme qui se pourroit comporter pour faire ladite fondation, avons permis et permettons à notre exécuteur pour y suppléer et prendre des deniers à nous dus jusqu'au parachèvement d'icelle fondation.

Item, avons donné et donnons à notre église de Limoges la tapisserie neuve que nous avons fait faire à Paris pour la décoration, et être tendue desdits service (fermé) et à *parade* notre dite église et de la grand nef d'icelle les jours de fêtes solennelles.

Item, avons donné et légué à notre abbaye de Pebrat, couvent et table d'icelle et religieux la somme de cinq cents écus d'or au soleil pour une fois, pour illec d'icelle somme mettre et asseoir en rente et revenu annuel au profit dudit couvent, ou, à cause de ce, sera fait fondation par notre dit exécuteur, réduite et rédigée par écrit telle selon le revenu qu'il verra être à faire en service divin, le remettant à la discrétion de notre exécuteur, au revenu de ladite table des religieux et couvent.

Item, et à ladite abbaye et église avons donné et donnons, et ainsi est que par notre exécuteur soit avisé, une chambre de tapisserie, telle qu'il verra nécessaire pour la décoration de ladite église en être tendue servir et réparer l'église es jours solennels, et, pour ne y avoir autre lieu, n'entendons y être donné jaçoit soit ni ordonné depuis.

Item, avons donné et légué, donnons et léguons à notre dite abbaye *Deu*, au couvent et table d'icelle la somme de deux cents écus d'or *sol* (soleil) pour une fois, pour icelle somme y être employée et assise en rente et revenu annuel au profit dudit couvent, ou, à cause de ce, sera faite fondation par notre exécuteur chantré, ou bien autre frère à prier Dieu pour nous, réduite et rédigée par écrit pour le service divin, ainsi que mieux verra à faire, le remettant à la discrétion de mon exécuteur.

Item; semblablement avons donné et donnons aux religieux et couvent de notre abbaye des *Chontictz* la somme de trente écus d'or soleil pour une fois, pour par notre exécuteur être employée à faire prier Dieu pour nous par lesdits religieux, le tout à sa discrétion.

Item, pareillement avons donné et légué à l'église et chapitre de Brioude et donnons la somme de huit cents écus d'or au soleil pour une fois, pour être icelle somme employée en semblable fondation

et usage et aux fins que dessus, le tout à la discrétion de notre dit exécuteur.

Item, pour l'augmentation du divin service de l'église et collégiale de Langheac, diocèse de St-Flour, à la louange du Créateur, Notre-Dame et saint Jal, avons fondé ; doté, fondons, dotons expressément chacun jour de l'année, au cas qu'il n'y ait fondation, c'est à savoir toutes et chacunes des heures canoniales, diurnes et nocturnes, comme matines, laudes, prime, tierce, sexte, nones, vêpres et complies, ainsi que par l'ordre St-Flour est accoutumé et ès heures ordonnées appropriées audit service, selon les jours et fêtes solennelles et autres aussi de la férie, comme il écherra, tout ainsi et en la manière qu'est accoutumé faire en la ville dudit St-Flour, et, à la fin et issue de chacune desdites matines, aller processionnellement sur le tombeau des trépassés seigneurs de Langheac dire et chanter le *libera*, un *de profundis* avec les collectes à ce requises ; et, pour l'entretien dudit service et fondation que dessus, avons donné et légué aux chanoines, chapitre et église la somme de mille trois cents écus d'or au soleil pour une fois, laquelle sera employée, convertie et assise en rentes et revenu pour être *rapponnée* annuellement ès fins de faire chacun jour distributions *assidues* (ou *quotidiennes*) aux présents et assistants audit service, chanoines et convers, et, pour *ajouter* un pain et un pour livre, selon le poids et de la sorte qu'il sera, *comme* notre dit exécuteur et chanoine advise, et, eu égard ès qualités desdits chanoines et convers, le jour de ladite fondation à ce requise, remis à notre exécuteur pour être valable et compétente, et autrement à sa discrétion, ou bien telle autre fondation que par notre dit exécuteur sera avisé pour l'augmentation dudit divin service.

Item, avons ordonné et ordonnons ès frères du couvent du St-Sépulcre de Jérusalem et Bethléem, suivant la fondation de Rounebault par notre feu oncle faite, les sommes de deniers *économisées* et *échues* puis le temps que sommes possesseurs de ladite seigneurie, juste le temps de ladite fondation, et, outre ce, leur avons donné et donnons pour un et chacun la somme de quarante livres tournois, pour une fois lesdites sommes être distribuées et payées par notre exécuteur à ce qu'ils prient Dieu pour nous, nos parents et amis trépassés.

Item, avons donné en aumône, pour Dieu et charité, ès quatre mendiants de la ville de Limoges, à ce qu'ils soient tenus prier Dieu pour nous, à chacun desdits couvents la somme de cent écus *sol* ou bien moindre, à la discrétion de notre exécuteur.

Item, semblablement, pour Dieu et charité, avons donné et aumôné au couvent des religieuses et nonnains de Ste-Claire de Montbrison en Forez, à ce qu'elles soient et tenues de prier Dieu pour nous, nos parents et amis trépassés, la somme de deux cents écus d'or au soleil, que voulons leur être payée pour une fois seulement par notre dit exécuteur.

Item, avons donné et légué à maître Antoine Lavoix, maître maçon à notre édifice de Limoges, outre l'état bien passé en comptes à lui accordé, la somme de cent livres en laquelle est obligé envers nous, si ordonnons ladite obligation lui être rendue comme nulle et cassée.

Item, suivant la fondation de notre feu oncle pour la donation de Rounebault et seigneurie, avons, en notre lieu et après notre trépas, nommé et nommons Tristan de Langheac, notre neveu, pour d'icelle seigneurie jouir et user comme faisons de présent, et auquel avons remis et remettons, donné et donnons toutes et chacune les acquisitions par nous faites en ladite seigneurie, et reconnoissant aussi les *obligations* (assignations) échues, si voulons icelles acquisitions et *obligations* (assignations) être revues et jointes à ladite seigneurie de Rounebault, afin que les charges, les *bâtiments* et divin service soient mieux entretenus. Et pareillement après notre décès avons donné audit Tristan tous et chacun les meubles et ustensiles de maison illec audit Rounebault et à la maison des *grands gras* de Clermont, étant pour en disposer à sa volonté.

Item, avons donné et légué à notre frère François de Langheac, abbé commendataire de Chiezy, notre chapelle d'argent avec ses ornements, aussi une de nos mules de notre écurie, telle qu'il verra à son choix, pour en disposer à sa volonté, et, si cas étoit que notre dit frère ou bien aucun de nos neveux fût pourvu de l'un de nos monastères par notre saint-père et la nomination du roi, lui avons donné et délaissé, donnons et délaissions tous et chacun des meubles et ustensiles, maisons en icelle abbaye et monastères pour en disposer à sa volonté, sauf et recours ainsi que dessus, semblablement les meubles et ustensiles étant en notre maison de la prévôté de Brioude, au cas qu'après nous notre neveu Louis de Langheac en fût pourvu par résignation, et autrement les lui avons donnés et donnons, comme aussi remettons le jardin par nous acquis audit Brioude et autre acquisition faite *aouyer*, cédon et transportons pour la forme et manière que les tenons pour en jouir pleinement et paisiblement, si voulons être réuni et joint à la prévôté et prévôts successeurs.

Item, avons donné à noble Glaude de Moyencourt, notre maître d'hôtel, notre *harques*, ou bien l'un des *bourquenetz*, à son choix seulement.

Item, voulons et entendons que tous nos serviteurs et domestiques, au jour de notre sépulture, soient habillés et vêtus de deuil, eu égard et selon leurs qualités d'iceux, et par après ceux qui sont en gages ordinaires entendons qu'ils soient payés entièrement de leurs dits gages en tout et par dessus selon leur qualité et autres qui ne sont à gages, voulons par notre dit exécuteur être délivrée la somme de deniers telle qu'il verra à sa discrétion.

Item, avons donné et donnons es deux frères Grozons, nos serviteurs, à chacun deux cents écus d'or au soleil pour une fois, et remise un d'un certain cheval de notre écurie : c'est le grand *Martin du cheval Venerolz*, et au jeune de Claude de Lestrangle, et ce pour les suites qu'ils *moujour* faits; semblablement à Vincent, peintre à Pibrac, pour le temps qu'il a demeuré en notre service, lui avons donné et donnons la somme de cent écus au soleil pour une fois, et que les tableaux pour ledit Vincent faits, d'iceux notre exécuteur en disposera à sa volonté, comme verra de faire.

Item, avons donné et donnons pour Dieu et charité à Rose, fille demeurant avec notre sœur de Sansac, la somme de six cents livres tournois pour une fois, et ce pour la marier, qui lui sera payée par notre dit exécuteur à la célébration de ses noces.

Item, avons donné et légué à notre frère Pierre de Langheac, seigneur de Cusse, la somme de deux cents écus d'or au soleil, et à nos sœurs dame Françoise de Langheac, prieure de Sansac, autres deux cents écus; à dame Jehanne, abbesse du Deyr, pareille somme de deux cents écus d'or *sol*; à nos nièces dames Françoise de Langheac semblable somme de deux cents écus d'or soleil, et à Marguerite de Dogous cent écus *sol*, et à autres nos parents qui peuvent prétendre droit à nos biens, à chacun d'eux la somme de dix écus soleil, iceux faisant héritiers particuliers.

Item, avons donné et donnons à notre nièce Marie de Langheac, femme du seigneur de Lestranges, six tasses dorées avec un bassin et une aiguière d'argent, qui lui sera délivrée par notre dit exécuteur.

Item, à notre neveu Marc de Langheac, seigneur de Lespinasse, avons donné le roussin étant en notre écurie.

Item, à notre neveu François, seigneur de Langheac, notre héritier sous-nommé, avons donné à lui et aux siens cinq pièces de vaisselle d'argent doré et ouvrage de Portugal, qui sont deux bassins,

deux aiguières et une coupe avec une aiguière d'agate, et ce pour le service de la maison de Langheac, sans ce que ne puissent par lui ni autre être vendus, engagés ou aliénés; et, au cas qu'ils fussent vendus, engagés ou aliénés, entendons et voulons que messieurs du chapitre de Brioude les puissent répéter et recouvrer sans figurer sur autre *mestures* de pns (présents) pour illec être dédiés en l'église dudit Brioude et non ailleurs en pareille condition que par ledit chapitre étoient vendus et engagés comme dessus. Avons donné commission ès consuls de la ville dudit Brioude les pouvoir *ravoir* et recouvrer pour donner aux pauvres les deniers qu'ils pourroient valoir et vendre.

Item, avons délaissé à notre neveu de Langheac et donné la tapisserie aux armes de Langheac à bordure étant de présent en notre grand'chambre d'Escholitz, et pareillement lui être rendue autre tapisserie où est la *bête gralissant*, provenant de la maison de Langheac, et auquel aussi nous ordonnons être remis entre ses mains une aiguière d'argent doré, en laquelle est une pointe de licorne, provenant de ladite maison de Langheac, et lui avons donné un cheval de notre écurie (ecuyerie) appelé *Saintaner* pour à en disposer à sa volonté.

Item, au demeurant de nos biens meubles et ustensiles dont n'avons disposé ni ordonné, avons ordonné et ordonnons iceux soient par notre exécuteur vendus pour des deniers qui en proviendront et autres qui me sont *en rente*, voulons soient employés, distribués et convertis aux pauvres filles à marier, et eu égard ès qualités et ès lieux où nous avons pris et *perceux* le revenu de nos bénéfices. Comme laisse *allouer* (aliéner) là où notre dit exécuteur verra l'aumône être employée pour l'œuvre de charité, le tout à sa discrétion, à ce qu'ils puissent prier Dieu pour nous, semblablement entendons et voulons que nos robes, habillements de soie et celui de *roan* soient convertis en chapes, chasubles et autres ornements d'église, ainsi que mieux verra et de ceux que avisera notre dit exécuteur, & être employé pour, par après iceux, distribuer ès lieux et monastères où la nécessité écherra pour être dédiés au service divin et faire à sa discrétion, comme pareillement des frais de messes qu'il conviendra pouvoir faire et pour la conduite et ordre sur la *vacation* ou *variation* qu'il faudra faire pour l'accomplissement de nos dits légats.

Au résidu, de tous et chacuns nos biens meubles et immeubles, droits et actions présents et à venir desquels n'avons disposé ni ordonné par cette notre dernière volonté, avons fait, institué et

nommé, faisons, instituons et nommons notre héritier noble François, seigneur de Langheac, notre neveu, aux honneurs et charges que dessus, nonobstant les légats ci-dessus par nous faits à lui que nous ne voulons lui *pindcras*, et, pour notre exécuteur de notre dernière volonté, notre frère François de Langheac, abbé de Chiezy, et avec lui pour coadjuteurs à y appeler nobles Guillaume de Rounat, notre vicaire de Limoges, Glaude de Moyencourt, notre maître d'hôtel, et Jean Aneir, doyen de Langheac, auquel notre dit exécuteur avons donné et donnons plein pouvoir, autorité et puissance, prendre et saisir en tous nos biens et chacun d'iceux et ainsi que besoin sera iceux comme dessus vendre pour payer, *pacifier* et satisfaire lesdits légats, dettes, donations et frais funéraires, ainsi que par nous est ordonné à ce que le tout soit accompli et satisfait, et du surplus de ce que n'avons ordonné ci-dessus nous en avons déclaré notre intention et volonté à notre dit frère exécuteur, et nous confions entièrement à lui, voulons être bien pour fait tout ce qu'il en disposera et fera, autant et en la manière que si par nous avoit été ci-dessus couché et ordonné, et lesquels coadjuteurs et à chacun d'eux, pour leurs peines et labeurs qu'ils feront, et pour les agréables services qu'ils nous ont faits ci-devant, leur avons donné et donnons la somme de deux cents écus d'or au soleil, qui est pour les trois six cents écus soleil, que voulons leur être payée pour une fois seulement. Cette notre dernière volonté et testament voulons être valable pour tous droits, voies, moyens, force, toute autre forme et efficace que de droit et coutume pouvoir, valoir et *devoir*. En témoins de ce, de notre propre main avons signé et fait sceller de notre scel le présent testament et dernière volonté à ce que foi y soit ajoutée, en (présence) desdits Glaude de Moyencourt, notre maître d'hôtel, et de Jean Hanois, doyen de Langheac, qui à ce par nous ont été requis et aussi de signer, le vingt-deuxième jour du mois de mai, l'an mil cinq cent quarante-un, en notre maison abbatiale dudit Chontictz, ainsi signé : J. DE LANGHEAC, évêque de Limoges ; seigneur DE MOYENCOURT, et HANOIS, présents témoins, et scellé de cire rouge sur lacs de soie noire le présent testament, après lui avoir fait lecture d'icelui par l'un desdits notaires. (l'acte) présent ledit seigneur révérend a voulu et veut sortir effet, être accompli selon sa forme et teneur, et en tous et chacuns ses points et articles, et, pour que tous testaments par lui parci-devant faits soient *arrêlant surtout, et en attestant*, auquel se soumet à l'audition à la justice et autorité de la prévôté de Paris, et, en *forme de vertu* et de corroboration plus

grande audit testament, a, ledit sieur révérend commandé ledit cahier de papier être scellé de son scel ; ce qui a été fait par lesdits notaires et témoins de ce. Nous, à la *requête* d'iceux notaires, avons fait mettre le scel de ladite prévôté de Paris aux présentes lettres, qui furent faites et passées en un hôtel assis devant et à l'opposite des fossés, entre les portes Saint-*Mion*, l'an mil cinq cent quarante-un, le vendredi vingt-deuxième jour de juillet. Ainsi signé : N. CHAMPIN et GINEPIN.

Collation a été faite *audit* la grosse du présent testament expédié, signé par nous Jean Desvignes, notaire royal, procureur du greffier civil de la sénéchaussée du Limousin ; requête maître Jehan Penicaud, procureur de révérend père maître François de Langheac, de noble François de Langheac, demandeur en main-levée ; en présence de maître Bartholom Texier, procureur du syndic du chapitre de l'église de Limoges, et Valore, *procureur* desdits de Langheac. De original fait à Limoges, le dernier jour du mois d'octobre l'an mil cinq cent quarante-un.

Signé DESVIGNES, *adjoit du greffier*

Jehan de Langheac, 75^e évêque de Limoges d'après la liste de Nadaud, curé de Teyjac, et dont nous venons de reproduire le testament, était originaire d'Auvergne, prévôt de Brioude, maître des requêtes, abbé de Pibrac et évêque d'Avranches. Il prit possession du siège de Limoges le 22 juin 1533. On lui doit la construction du jubé de la cathédrale. Il fit élever à près de 10 mètres la partie de cette église qui reste à faire. Il commença à bâtir un palais épiscopal, que sa mort, arrivée en 1544, l'empêcha de continuer. Il fut inhumé dans l'église de St-Etienne : on y voit encore son beau mausolée, orné de colonnes et de bas-reliefs représentant des sujets tirés de l'Apocalypse. La devise de cet évêque : *Marcessit in otio virtus*, se lit en plusieurs endroits sur les constructions faites par ses ordres.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la Haute-Vienne.

NOTES

*Ecrites par le moine-épistolier du prieuré-chapitre de
St-Léonard de Noblac (Nobiliacum).*

TERRIER DUDIT CHAPITRE COTÉ *Benedictus*.

C'est le livre qui parle :

De Beaudeduyt, prieur de Saint-Lionard,
Au moys de nouuembre an m^{ve} xxxvi,
Me fist rellier, dont je suys plus gaillard
Qu'auparauant en deux lyres fust mis.

Saulvaige, prêtre, curé de Saint-Michel de la ville de Saint-Léonard de Noblac
et de Saint-Marcial-du-Pont dudict Iyeu, aux despans de Mons. de Saint-Léonard
me fist rellier.

Le moine parle à son tour :

Paisible domayne,
Amoureux vergier,
Repos sans dangier,
Justice certayne,
Science haultayne,
C'est Paris entier.

Ledit terrier *Benedictus* est conservé au dépôt des archives du
département de la Haute-Vienne.

MAURICE ARDANT,
Archiviste de la Haute-Vienne.

DE LA POÉSIE LIMOUSINE.

Ce n'est pas dans une assemblée limousine, composée d'amis du pays, que je dois craindre d'être blâmé pour être sorti de ma spécialité, la numismatique, en venant rappeler les nombreux titres de gloire de nos troubadours limousins.

Ce qui doit servir d'excuse à ma témérité, c'est mon ardent désir de revendiquer pour nos illustres compatriotes ce que des écrivains d'une autorité plus grande que la mienne ont voulu attribuer à la littérature provençale, la création de la poésie française et jusqu'au nom de la littérature en langue limousine.

Que ces deux langues, la limousine et la provençale, aient eu une origine commune, et peut-être contemporaine, nous ne pouvons ni ne devons le nier. En effet, au ^{viii}^e siècle et au ^{ix}^e, les populations de l'Aquitaine, comme celles de la Provence, s'étaient affranchies de la conquête mérovingienne; assaillies par les Carlovingiens, elles guerroyèrent long-temps avant de se soumettre. Cette lutte entre les Francs et les Gallo-Romains méridionaux se compliqua d'une lutte plus terrible encore des uns et des autres contre les Arabes conquérants de l'Espagne. Ces guerres exaltèrent les imaginations, la vanité, la bravoure et l'esprit religieux des peuples du midi. Une poésie leur était nécessaire pour célébrer les faits héroïques dont ils avaient été les acteurs ou les spectateurs. Un poème en vers latins dont le héros est notre infortuné duc Waïfre, enterré à Limoges, est un des rares monuments qui nous restent de cette vieille poésie nationale. Le langage avec lequel s'exprimait cette poésie dut se ressentir de la diversité des nations qui avaient foulé le sol théâtre de tant de batailles.

Le grec, ancienne langue des Phocéens fondateurs de Marseille, se répandit par les relations de cette puissante ville avec tout le midi de la Gaule romaine, et, avec elle, le goût des processions et cérémonies religieuses imitées de celles de la mère patrie : celles de Diane, et surtout celles de Cérès autour des champs

ensemencés, que nous avons imitées dans celles des *Rogations* ; les Céréales, dans lesquelles on portait les symboles de la fécondité de la nature, des plantes, un enfant emmaillotté, un serpent. Le grec ; le latin, qui fut la langue des gouvernants et des gouvernés ; l'arabe, que parlaient les Sarrasins et les Maures d'Espagne, avec qui nos soldats eurent si long-temps à combattre, soit à la suite des expéditions de nos rois en Espagne, soit lors des incursions de ces barbares africains dans nos contrées : ces trois langues, en différentes proportions, mêlées avec le celtique, dont les termes s'y retrouvent en faible quantité, sont la base de la langue *limousine*, appelée ainsi en Espagne même, et, par quelques écrivains, provençale.

Le provençal tient beaucoup plus du grec à cause du voisinage des Massaliotes phocéens : le pain s'appelle encore, dans cette langue, *harto*, du grec *artos* ; la mer, *pelagre*, du grec *pelagos* ; il tient aussi un peu de l'arabe.

Les Aquitains, suivant Strabon, avaient plus de rapport avec les Ibères qu'avec les Gaulois celtes, tant pour la conformation du corps que pour le langage ; ce qui explique l'analogie constante des patois limousin, auvergnat et périgourdin, langues vulgaires de peuples aquitains, avec l'espagnol. Puncteius a dit, dans ses vers latins, que le Périgord et le Limousin avaient la plus grande ressemblance dans leurs mœurs, leurs usages et la langue parlée : « *Petragoris... cum quibus est illi morum percerebrior usus vicinis quam cum reliquis* ». On cite, dans ce patois, le mot *virar*, tourner, grec ionien qui est aussi provençal ; *emerar*, éclairer, etc. Les mots latins y sont plus abondants : celui de *ridorto*, car c'est toujours par les mots usuels que l'on commence à apprendre une langue ; le mot, dis-je, de *ridorto* viendrait-il de *artos* grec, ou de *retortus* latin ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que, des trois plus anciens monuments que les Provençaux regardent comme appartenant à leur langue, deux, de leur aveu, sont limousins, et proviennent de l'antique abbaye de St-Martial de Limoges. On peut les voir à la Bibliothèque impériale à Paris. Ils sont de la première moitié du *x^e* siècle. Les pièces qu'ils renferment ont été transcrites de manuscrits plus anciens : on en a la preuve matérielle ; ils peuvent remonter à la fin du *x^e* siècle.

Dans ces précieux manuscrits se lit une hymne à la Vierge en douze stances de quatre vers de six syllabes, rimés deux à deux. Une pièce plus curieuse est une autre hymne sur la Nativité,

destinée à être chantée à la fête de Noël ; les couplets en alternent avec ceux de la même hymne en latin, dont ils ne sont que la traduction peu fidèle. Chaque couplet latin était chanté par le clergé, et le peuple y répondait par un couplet *roman* ou patois limousin, et ainsi de suite en alternant jusqu'à la fin. Des psaumes, traduits en langue vulgaire, en couplets rimés, étaient chantés par le même chœur, composé du peuple entier, alternant avec les versets latins psalmodiés par le clergé.

Dans ces temps éloignés de nous, les cérémonies religieuses se ressentaient encore du paganisme, puisqu'elles étaient mêlées de danses profanes : le jour de Saint-Martial, le peuple de Limoges intervenait de son chef à la célébration de la fête de l'apôtre et du patron du pays ; à la fin de chaque psaume, il chantait, au lieu de l'antienne prescrite par la liturgie, ce couplet en langue vulgaire : *Saint Marsaou, prejàs per nous, et nous eypingoran per vous*, et il dansait, en effet, en chantant ces paroles. Il exécutait une ronde, un chœur, et tout cela dans l'église même.

La fête de l'Ascension était pareillement célébrée à Limoges par des danses populaires dans un pré voisin de la ville.

On a trouvé dans les manuscrits un *mystère* chrétien, ou représentation dramatique, en langue limousine, dans lequel on a mis en action les idées ou les faits de la religion. C'est indubitablement le plus ancien de son genre. Ce drame, des plus informes, approprié à l'office de la Nativité, a pour sujet la parabole évangélique des Vierges sages et des Vierges folles. Rien n'est plus simple et plus grossier que ce drame : il y a à peine une action, et la pièce se précipite sans le moindre artifice du début à la fin. Les personnages sont, outre les vierges sages et folles, Jésus-Christ, Marie, l'ange Gabriel, un marchand d'huile, et plusieurs personnages célèbres de l'ancien et du nouveau Testament, parmi lesquels figurent Nabuchodonosor et Virgile. Les vierges et le marchand d'huile parlent toujours limousin ; Jésus-Christ et l'ange Gabriel, tantôt limousin, tantôt latin. Dans l'un et l'autre idiome, le dialogue est en couplets rimés, les uns de trois, les autres de quatre vers. La pièce débute par une espèce de prologue en dix vers latins, rimant deux à deux, où l'ange Gabriel annonce la prochaine arrivée du Messie sous le nom figuré de l'époux ; les vierges sages paraissent, et l'ange les exhorte à se préparer à la venue de cet époux. Les vierges folles sont absentes ; mais elles ne tardent pas à arriver à leur tour, se lamentant d'avoir négligé de se pourvoir d'huile pour attendre l'époux, et jurant leurs sœurs de leur en prêter.

Celles-ci rejettent leur prière, et les renvoient à un marchand d'huile du voisinage. Mais le marchand, aussi impitoyable que les vierges sages, ne veut, ni pour or ni pour argent, céder une goutte de son huile. Les vierges folles s'abandonnent au désespoir, et là-dessus arrive l'époux, chantant un couplet latin de six vers, dans lequel il leur déclare ne pas les reconnaître. Dans un second couplet, en patois, il prononce leur sentence, et les condamne à être plongées dans les enfers. Les démons accourent pour exécuter la sentence, et entraînent les vierges folles dans les flammes. Cette catastrophe termine la seule partie de la pièce où il y ait une ombre de formes dramatiques.

Le reste n'est qu'une suite de couplets latins, où les patriarches, les prophètes et Virgile rendent témoignage de toutes les prédictions qui annonçaient la venue du Sauveur.

Il est à croire qu'il n'y avait pas beaucoup de raffinement ni d'illusion dans l'exécution de ces mystères : les spectateurs étaient peu difficiles, et une représentation où paraissaient tour à tour des anges, des démons, des vierges, des prophètes, des patriarches et des rois costumés avec variété et richesse, devait être un grand et beau spectacle à l'époque la plus barbare du moyen-âge.

Une vie de saint Sacerdos, évêque de Limoges au ix^e siècle, écrite en langue du pays aussitôt après la mort du saint, est encore un des plus anciens ouvrages dans le genre narratif ou légendaire.

On cite aussi un poème de Valther d'Aquitaine (notre Walfre en est également le héros), par un moine Gérard, écrit en langue romane ou limousine.

Charlemagne entreprit sa fameuse expédition dans la vallée de l'Èbre ; mais, battu à Saragosse, il se retira, et perdit la fleur de son armée à Roncevaux. Les faits de cette campagne sont racontés dans une chronique latine faussement attribuée à Turpin ou Tilpin, archevêque de Reims. Geoffroi, prieur de Vigéois, moine de St-Martial, vivant au xii^e siècle, auteur d'une chronique fort curieuse pour l'histoire de notre pays et de son temps, et même, en général, pour le moyen-âge ; Geoffroi, dis-je, désira lire et fit venir d'Espagne un exemplaire de cette chronique de Turpin, qu'il reçut comme un vrai trésor, et écrivit, à ce sujet, à ses confrères de St-Martial : « Je viens de recevoir avec reconnaissance l'histoire des glorieux triomphes de l'invincible Charles et des faits glorieux du grand comte Roland en Espagne. Je l'ai corrigée avec le plus grand soin, et l'ai fait copier, par la considération que nous n'avons su jusqu'ici de ces événements que ce que les jongleurs

en ont rapporté dans leurs chansons ». Cette chronique de Turpin était l'amplification des chants populaires en idiome vulgaire sur la descente de Charlemagne en Espagne.

Remarquons, en passant, que la mort de Roland et l'extermination de vingt mille Français à Roncevaux ne furent qu'une représaille de Loup, fils de Waïfre, et de ses fidèles Gascons aquitains pour venger celle du père de Loup, leur duc légitime, si traitreusement assassiné par les ordres du père de Charlemagne.

Une autre preuve puissante en faveur de la langue limousine, c'est que le premier troubadour ou poète limousin fut Guillaume IX, comte de Poitiers, duc d'Aquitaine, dont tous les vers sont remplis des sentiments d'affection qu'il portait au Limousin.

Les héros du moyen-âge les plus célèbres cultivaient aussi la poésie dans notre province. Parmi eux, nous devons citer les Ventadour; Archambaud I^{er}, vicomte de Comborn et de Ventadour, mort après 992, défenseur en champ clos de l'impératrice femme d'Othon I^{er}, accusée d'adultère; Ébles III, né vers l'an 1086, désigné sous le surnom de chanteur (*cantor*) à cause de son goût pour la poésie, et dans laquelle son fils Ébles IV, mort très-vieux en 1170, se distingua particulièrement. Geoffroy de Vigeois dit de lui qu'il aimait jusque dans sa vieillesse les vers d'allégresse ou de joie : *Usque ad senectam carmina alacritatis dilexit*. Cela témoigne incontestablement que, dès le commencement du xii^e siècle, la poésie limousine était cultivée à la cour de Poitiers et dans les châteaux du Limousin. L'idiome limousin était bien plus familier aux Poitevins que le provençal, et ces populations n'auraient pas été chercher la poésie dans le midi, lorsque son berceau ou son foyer était à leurs frontières, en Limousin. Guillaume IX naquit en 1071, et fut, à quinze ans, maître de la Gascogne, de la moitié de l'Aquitaine, de l'Auvergne, du Limousin, du Berry et du Poitou. Guillaume avait donné rendez-vous, à Limoges, au printemps de 1101, à tous ceux qui voulaient ou devaient le suivre à la croisade : ils s'y trouvèrent tous, et il vint les y joindre. La réunion fut nombreuse et brillante; elle se composait de trente mille combattants sans compter la foule de pèlerins sans armes. Guillaume, avant de partir, fit ses adieux à son pays et à son fils aîné, âgé de trois à quatre ans. Voici la traduction du commencement de ses vers : « Désir m'a pris de chanter et je chanterai de ce qui m'attriste : je vais quitter le commandement du Limousin et du Poitou.... C'est pour moi chose dure d'abandonner ma seigneurie, et je mets ma terre et mon fils sous la garde de Foulques d'Anjou. Je fus preux,

je fus vaillant. » Les traditions biographiques des troubadours recueillies au ^{xiii}^e siècle, et d'un caractère tout à fait historique, représentent le comte de Poitiers « comme un des hommes les plus courtois, les plus *séducteurs*. Bon chevalier d'armes, donnant largement, il sut bien trouver (*trobar*, inventer, trouver, môt employé par lui dans les deux sens), bien chanter, et courut longtemps le monde potir plaire aux dames ».

Guillaume composa un poème, qui est perdu, sur la croisade d'Aquitaine. Ses autres ouvrages furent écrits probablement de 1090 à 1110.

Bernard de Ventadour, comblé par la nature de ses dons les plus rares, de la grâce des manières jointe à la beauté de la personne, des talents du poète, d'une imagination vive et délicate, d'une oreille exquise et d'une voix agréable (car les troubadours faisaient la musique de leurs vers, et les chantaient eux-mêmes); Bernard, élevé à la cour d'Ébles III, vicomte de Ventadour, fut amoureux de la vicomtesse Azalaïs, à qui il adressa ses vers sous le nom de *Belvezzer*, belle à voir. Ébles le chassa de sa cour. Il quitta le Limousin, et se rendit près d'Aliénor d'Aquitaine, petite-fille de Guillaume IX, femme de Louis VII dit le Jeune, et plus tard de Henry II le Vieux, roi d'Angleterre.

Aliénor avait coutume de bien accueillir les jongleurs et les troubadours; elle dut bien recevoir le plus célèbre de tous, elle qui était belle et jeune, et qui s'entendait à merveille *en prix, en honneur et en beaux dits de louanges*, c'est-à-dire en poésie. Bernard s'enhardit à la prendre pour le sujet de ses nouveaux chants. Aliénor en fut charmée, plus qu'il n'était permis peut-être au troubadour de l'espérer: « Il resta long-temps, dit un vieux biographe, à sa cour, devint amoureux d'elle, et elle de lui, et il en fit beaucoup de bonnes chansons ».

Peut-être ce gentil et aimable troubadour limousin, connu et chéri d'Aliénor, fut-il, par la jalousie qu'il inspira, la cause du divorce du roi de France et des longues guerres qui s'ensuivirent (1), comme des mauvais traitements qu'Aliénor eut à souffrir de son second mari, Henry Plantagenet, comte d'Anjou et roi d'Angleterre, à qui elle avait porté en dot de si riches provinces. Bernard alla même en Angleterre dès 1163 ou 1166, et y répandit chez les Anglo-Normands les premières notions de la poésie limousine. Il fut probablement éloigné de cette cour, et s'en fut à Toulouse,

(1) Nam fuit ante Helenam..... Teterrima belli

Causa.

(EXAMUS).

à celle du comte Raymond IV, qu'il ne quitta plus, sauf pendant quelques excursions en Limousin, en Italie et en Espagne; il vint, en dernier pèlerinage, mourir à la chartreuse de Dalon: son séjour à Toulouse a peut-être autorisé les écrivains provençaux à le regarder comme appartenant à la Provence: son nom seul de Ventadour devait détruire cette prétention.

Giraud de Borneil et Arnaud Daniel, tous deux Limousins, furent aussi tellement renommés troubadours que l'un, par le jugement unanime des hommes de son temps et de sa langue, mérita la palme de la poésie limousine, et l'autre, d'après la grande autorité de Dante et des poètes italiens, fut proclamé supérieur à tous les troubadours. Le Dante ne le savait pas d'origine limousine lorsqu'il dit de lui dans ses vers (*Purgatoire*, XXVI, 418):

« Versi d'amor e prose di romanzi
Soverchio tutti, e lascia dir gli sciocchi,
Che quel di Lemosin crede che anzi ».

» Dans les vers d'amour et dans les proses de romans, il surpassa tous les autres, et laisse dire les sots qui donnent la palme à celui de Limousin ».

Arnaud Daniel était gentilhomme, né à St-Léonard. Il avait reçu une éducation soignée. Il assista au couronnement de Philippe-Auguste en 1180. Son *Lancelot du Lac* fut traduit en allemand, vers 1184, par Ulrich de Zachichorein.

Après les troubadours, Guy d'Ussel, Peyrols, portant des noms de lieux limousins (1), Gaucelm ou Anselme Feydyt d'Auzette, faubourg de Limoges. Peyrols fit une des pièces les plus délicates et les plus gracieuses pour la dame de Mercœur, châtelaine de son pays, et une fort piquante sur les croisades. Les œuvres de Feydyt sont fort travaillées, fort élégantes et très-achevées.

Nous pourrions ajouter à ces noms Pierre Roger, qui fut chanoine de Clermont; Arnaud de Marveil, sans doute Mareuil, château de l'évêque de Périgueux, amoureux de la comtesse de Béziers, à qui il adressa ses vers: il fut éloigné de la cour par la jalousie d'Alphonse I^{er}, roi d'Aragon. Pierre de Courbiac ou Corbiac, auteur *dos gran Conqueremens de Karl et de Rotlan que firon en Espanha ablas payanas gens*: Beuve d'Antone, Elias de Barjols, Richard de Barbezieux, Jordan de Confolens, Hugues de La Bachellerie, Eymeri de Peguilhen, portent des noms limousins ou de la frontière périgourdine ou angoumoise.

(1) Ussel, Peyrols, sont deux localités peu distantes l'une et l'autre de Ventadour.

Aucun de ces troubadours n'appartenait à la Provence proprement dite, qui en fournit à son tour quelques-uns de bien connus.

D'autres troubadours se distinguèrent dans d'autres genres que celui qui n'était qu'une réminiscence de l'ancienne poésie gréco-romaine, modifiée dans un sens chrétien par l'intervention du clergé; genre dont on pouvait classer les chants épiques; les hymnes pieuses, les légendes des saints. Nous avons cité ceux qui composèrent des chants populaires d'amour et de danse, des récits romantiques, dont se récréaient les cours et les châteaux. Nous avons omis de distinguer, dans les poésies amoureuses, la plus agréable de toutes, l'*albo*, l'aubade, chantée au point du jour, et la *serena*, d'où est venu le nom de sérénade, chantée le soir. Une dame du Limousin, Guillaumette de Rozières, fut célébrée dans une poésie de ce genre, au milieu du ^{xiii}^e siècle, par le troubadour italien Lanfranc Cigala.

Les troubadours écrivirent aussi des ouvrages sérieux, satiriques et belliqueux. « Pierre Pélissier, de Turenne, troubadour, bourgeois pieux et vaillant, par sa prouesse et sa vaillance monta en si haute estime que le vicomte le fit baile de tous ses domaines. »

Le fameux Bertrand de Born fut un des troubadours, qui prêchèrent la croisade; il composa aussi des pièces lyriques inspirées par ses goûts guerriers et chevaleresques. Ses sirventes satiriques s'attaquaient aux têtes couronnées, à Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Giraud de Borneil fit aussi de ces vers satiriques.

Bertrand de Born, seigneur d'un petit fief entre le Limousin et le Périgord, « bon chevalier, bon militaire, bon troubadour, bon ami des dames, bien appris et bien parlant, sut bien se gouverner en bonne comme en mauvaise fortune ». Il fut perpétuellement en guerre avec le comte de Périgieux et le vicomte de Limoges, son frère Constantin, et le comte de Poitiers (Richard Cœur-de-Lion).

Il était vicomte de Hautefort, château dont la population s'élevait à mille hommes. Bertrand se repentit de sa vie agitée, et se fit moine. Il mourut dans un cloître. Cette fin pieuse n'a point empêché Dante de placer notre belliqueux troubadour très-bas en enfer pour avoir divisé le chef des membres, c'est-à-dire brouillé le père et les enfants, Henry Plantagenet et ses fils.

C'est lui que M. Villemain appelle le *Tyrtée* du moyen-âge; ses poésies, des fanfares et des éclats de trompette. Sa puissance sur les esprits était fort grande de son temps: une stance traduite d'un de ses sirventes peut en donner une idée: « Chaque jour je rajuste, retaille et retouche nos barons; je les prêche et les excite: je voudrais leur retremper le cœur; mais bien suis-je fou de me donner

cette fatigue : autant vaudrait battre à froid le fer de Saint-Léonard que de prétendre les réformer. »

Un poète prétendu provençal a fait un récit poétique des événements de la première croisade, infiniment plus regrettable que la pièce de Guillaume de Poitiers, lyrique ou narrative. Ce poète s'appelait Grégoire de Béchade, de Lastours, à sept lieues de Limoges (et non de Tours en Touraine). On l'a signalé comme le plus ancien poète français mentionné par l'histoire. Le Prieur de Vigeeois, qui avait pu le voir ou en entendre parler, le donne pour un chevalier de beaucoup de talent naturel, qui avait une teinture des lettres latines. Grégoire, frappé des faits héroïques de cette sainte expédition, voulut en célébrer la mémoire dans un récit populaire en vers et dans sa langue maternelle. Il mit douze ans à son travail pour lui donner toute la perfection possible. Le chroniqueur le qualifie d'énorme volume. Il glorifia sûrement, dans son poème, Gouffier de Lastours, son parent, qui fut aussi célébré dans la chronique d'Antioche et d'autres compositions du moyen-âge.

Un des épisodes les plus marquants dans la vie guerrière du héros limousin de la conquête d'Antioche et du siège de Jérusalem est celui du lion qu'il sauva des étreintes d'un serpent. Cet animal resta le fidèle compagnon de Gouffier jusqu'au moment où celui-ci s'embarqua. Le lion reconnaissant suivit long-temps le vaisseau à la nage ; mais, repoussé par l'équipage, il finit par périr dans les flots.

Un roman en langue limousine, intitulé *Jaufre et Brunissende de Montbrun*, existe en manuscrit complet, écriture du XIII^e siècle, à la Bibliothèque impériale de Paris. Il est d'un mérite supérieur, et a été traduit en espagnol et en allemand. On l'attribue au fameux Giraud de Borneil. Les noms limousins des personnages et des lieux semblent confirmer cette attribution. Cet ouvrage prouve le talent, plus lyrique qu'épique, du troubadour. La belle Brunissende était unique héritière de plusieurs châteaux, et, entre autres, de celui de Montbrun, dont les ruines gigantesques se voient encore près de Chalus. Il avait huit portes et de hautes tours, un jardin magnifique rempli d'innombrables oiseaux. Les noms de *Melian*, de *Taulat*, qui figurent dans le roman, sont connus dans notre pays : Jaufre, le principal personnage, fut admis parmi les héros classiques de la Table-Ronde. Le poème est en vers de huit syllabes, rimés par paire. Le sujet fut pris sans aucun doute dans l'histoire, et embelli par l'imagination de l'auteur ; le nom de Brunissende est celui d'une vicomtesse de Limoges dont le troubadour voulut faire une héroïne. Jaufre ou Geoffroi est la personnification du génie de la chevalerie

lutant contre la force perverse, et Giraud de Borneil a eu en vue, dans les incidents qu'il accumule en ce poème, les faits attribués à des personnages de son temps et de son pays.

Une autre chronique versifiée, dont l'auteur n'est pas connu, écrite en langue limousine en 1220, consacrée à l'éloge des expéditions du roi Charlemagne, contient quelques détails sur l'émir arabe andaloux Aygolan, qui a laissé son nom à un monument de notre ville : « Lequel Charles vainquit Aygolan, et enleva de la tour de Galafre le Courtois, émir de la terre d'Espagne, Galiane, la fille du roi Bramant ». Un vieil annaliste appelle cet Aygolan roi païen des marches d'Afrique, et raconte que, avec une grande armée, il enleva toutes les conquêtes de Charlemagne en Espagne, massacra les garnisons et les gouverneurs que l'empereur français y avait laissés ; ce qui força Charles à franchir les Pyrénées, et à rentrer en Espagne avec des troupes nombreuses commandées par Miles, comte d'Angers, époux de sa sœur Berthe, et père du paladin Roland.

Aygolan leur proposa de vider la querelle par un combat singulier de vingt, quarante ou cent chevaliers de chaque côté. Les infidèles furent tous tués ; puis mille, puis deux mille, périrent ou prirent la fuite. Aygolan demanda pleine bataille : elle fut sanglante. Quarante mille chrétiens y trouvèrent la mort, entre autres Miles. Charles le Grand eut son cheval tué sous lui, et eut beaucoup de peine à se délivrer avec son épée Joyeuse des Sarrasins, qui voulaient profiter de sa chute. Aygolan se retira, et revint l'année suivante avec un immense ramassis de gens de toutes les nations, Persans, Turcs, Ethiopiens, Arabes, Sarrasins, etc. Traversant l'Espagne et l'Aquitaine, il s'arrêta devant la ville d'Agen, qu'il prit, et de là manda à Charlemagne qu'il eût à se rendre à lui et se reconnaître pour son sujet, et qu'il lui donnerait quarante chevaux chargés d'or et de richesses.

Le roi français, soupçonnant quelques embûches, prit ses précautions, et, déguisé en messager, fut admis devant Aygolan, dont il reconnut les forces et la position militaire ; il assiégea Agen, qu'il reprit après sept mois de blocus.

Aygolan quitta la place de nuit, et fut joindre à Saintes d'autres Sarrasins ; Charles les vainquit tous entre Saintes et le château de Taillebourg, après avoir couru dans ce combat de grands dangers, et exposé sa vie.

Aygolan fut se réfugier en Espagne, et se renfermer dans Pamplune, qu'il fortifia. Charles l'y poursuivit accompagné de son neveu Roland d'Engelîer, comte de Limoges, et d'autres vaillants

et renommés princes et seigneurs. Il fit sommer Aygo'an de rendre la place de Pampelune. L'émir sollicita une entrevue, et l'obtint. Une escorte de quarante chevaliers l'y suivit. Les deux armées occupaient six-lieues de pays aux environs. Charles s'exprima en arabe, langue qu'il avait apprise antérieurement à Tolède, et fit à Aygolan des reproches sur l'injustice de ses agressions et ses trahisons. Le prince maure, émerveillé de l'entendre parler sa propre langue, fit une cause religieuse de son ambition personnelle, et vanta la puissance de Mahomet. Charlemagne lui proposa avec insistance de se faire baptiser. Aygolan refusa.

A la suite de cette entrevue, il y eut encore des duels de vingt païens contre vingt chrétiens ; ces derniers remportèrent l'avantage ; puis de cent Sarrasins contre cent chrétiens, qui eurent le dessous ; ensuite deux cents contre deux cents, et mille contre mille.

Aygolan promit de se faire baptiser, et manqua une seconde fois de parole. Charlemagne, furieux de cette perfidie africaine, lui livra bataille, dans la mêlée lui perça le corps de sa redoutable *Joyeuse*, et le renversa mort sur la poussière.

Charlemagne donna le commandement militaire de l'Aquitaine à Guillaume le Pieux, en 783, quand ce royaume fut menacé par les Arabes et les Basques, ligüés ensemble.

Ces particularités, tirées de deux écrits différents, semblent attester qu'Aygolan n'est pas un être fantastique ou fabuleux. Il n'est donc pas impossible que, après quelque échec éprouvé par cet émir, Charlemagne l'ait fait interner à Limoges, comme, de nos jours, Abd-el-Kader l'a été à Pau et à Amboise, et que ce Sarrasin, possesseur de tant de richesses, comme le dit le texte ancien, ait voulu consacrer le souvenir de son séjour à Limoges par la construction de notre belle et pure fontaine. Les Arabes étaient, dans ces temps d'ignorance des peuples occidentaux, bien plus civilisés et plus versés dans les sciences qu'eux.

Nos chroniques, quoique s'exprimant assez brièvement sur ce sujet, ont fourni aux romanciers plus d'un autre sujet. Ils ont emprunté à celle de Vigeois et mis sur le compte d'Aymeric de Narbonne et de Didier, roi des Lombards, dans le roman de *Guillaume au Court-Nez*, les détails d'une lutte de fierté, d'ostentation et de magnificence entre le vicomte de Limoges et Guillaume VIII, comte de Poitiers.

Nous croyons, dans ces citations trop longues peut-être, avoir établi, par le nombre et la célébrité des poètes limousins et l'impor-

tance des ouvrages écrits en notre langue vulgaire, que c'est à tort qu'on voudrait donner à nos troubadours le nom de Provençaux. Les contrées du midi ont eu leurs Giraud de Cabreyra, Peyre Cardinal, Raimbaud de Vaqueiras, Pierre et Raymond Vidal, Raimbaud d'Orange, Richard de Tarascon et Guy de Cavaillon, Pierre Raymond de Toulouse, Ogier de Fiennes, dont la réputation fut très-brillante dans leur temps; parmi leurs œuvres, *la Guerre des Albigeois*, *Aucassin et Nicolette*, *Férabras*, *Gérard de Roussillon*, *Guillaume au Court-Nez*, *Perceval*, étaient mis au premier rang des compositions littéraires.

Le Dauphiné, le comtat Venaissin et le Languedoc auraient autant de droit que la Provence à donner leur nom à ces troubadours méridionaux; le séjour prolongé des papes à Avignon, et surtout celui des papes limousins, en attirant à la cour pontificale l'élite des beaux esprits, des poètes et même des jongleurs qui chantaient les poésies des troubadours, soit limousins, soit languedociens et provençaux, a contribué à établir cette fausse dénomination que l'orgueil national des écrivains provençaux s'est efforcé de perpétuer, et contre laquelle, à défaut de talent, nous protestons avec énergie.

Disons en terminant que la renaissance des lettres après la chute de Constantinople fit tomber entièrement la poésie et la littérature limousines.

MAURICE ARDANT.

22 septembre 1848.



ABBAYE

DE SAINT-AUGUSTIN-LEZ-LIMOGES.



L'abbaye de St-Augustin-lez-Limoges, qu'il ne faut pas confondre avec le monastère des Augustins, dont nous parlerons plus tard, était située près de la Vienne, sur un plan parallèle à celui de la cathédrale, qu'elle regardait au midi. La gare de notre chemin de fer se trouve au nord-ouest, et à si peu de distance que les terres rapportées pour la former laissent peu d'espace entre les deux emplacements. Quoique les divers auteurs qui s'en sont occupés nomment cette maison St-Augustin-lez-Limoges, dans notre ville, où l'autre monastère de bénédictins s'appelait St-Martial, et qui avait aussi des augustins, on la désignait par le nom générique : aussi disons-nous encore *allées des Bénédictins* en parlant des allées d'ormeaux qui conduisent de la place Tourny à la maison centrale, pour laquelle on a utilisé les anciens bâtiments des enfants de St-Benoît.

1.

Ce monastère fut bâti, vers la fin du v^e siècle, par saint Rorice I^{er}, évêque de Limoges, comme l'attestent les chroniques limousines.

Fortunat, parlant des deux Rorice, le dit aussi (l. IV *Carmin.*) :

Tempore quisque suo fundans pia templa patroni,
Ille Augustini condidit, ille Petri.

Était-ce pour cet édifice ou pour quelque autre, également fondé par lui, que Rorice fit préparer des colonnes, et employa un peintre

comme il le dit dans ses lettres (l. II, epist. 14 et 63)? Il est au moins admis que St-Augustin de Limoges fut la première église bâtie en Gaule sous le vocable de St-Augustin.

Geoffroi de Vigeois (xii^e siècle) et Bernard Guidonis disent que le saint évêque mit dans ce monastère des chanoines réguliers, et l'Histoire des chanoines, par Chaponel (l. I, c. IV), n'y fait introduire des moines qu'au xi^e siècle; mais il paraît prouvé (4) que, avant le viii^e siècle, excepté près des cathédrales, ces communautés de clercs n'existaient point en France, et que la différence entre les chanoines réguliers et séculiers était inconnue. Nous croirons donc, avec Mabillon, que les moines vinrent à St-Augustin dès sa fondation.

Au ix^e siècle, les Normands avaient ruiné le monastère de St-Augustin. Dans le siècle suivant, de 937 à 944, comme le prouve le nom d'Aymoin d'Aubusson, qualifié, dans l'acte, abbé à Limoges, et qui le fut à St-Martial pendant ces six années, l'évêque Turpio, d'Aubusson, rebâtit le cloître, et y plaça des bénédictins, hommes édifiants, qui devaient, par leurs prières, sanctifier lui et son peuple, comme le dit l'acte de fondation cité par le *Gallia christiana nova* (T. II, *Instrumenta*, p. 168) : « *Hoc vero quod nos utpote turbis secularibus admixti explere nequimus, saltem hi qui intra claustrum morarentur, strenue et absque impedimento carnali peragerent; scriptum est enim et hoc Apostolus loquitur : Si primitiæ sanctæ, et massa* ».

Dans ce même acte, le pieux pontife donna aux moines *bacalaria*, c'est-à-dire, d'après du Cange, un fief de bachelier ou chevalier simple. Celui-ci était composé de dix mas. Il leur donna encore un mas à Parcial, paroisse de Voutezac; une dîme sur sa vigne, située près de cette église de Voutezac, et une vigne de six arpents. Il leur laissa aussi les livres et toutes choses nécessaires au culte divin.

Après avoir fait remarquer judicieusement que cet acte n'a point de date, et paraît laisser aux frères ainsi réunis la liberté de régler l'heure de leurs offices (*ut ipsi prævideant qualiter horæ operis Dei significetur*), Nadaud ajoute que l'acte pourrait bien avoir pour objet les chanoines de notre cathédrale, qui l'avaient dans un cartulaire, et non les bénédictins de St-Augustin-lez-Limoges, dont l'heure des offices était prévue par leur règle. Mais, dans un autre acte cité par Labbe et par les auteurs des deux *Gallia christiana*, acte qui serait de la deuxième ou de la douzième année du roi

(4) CAYE, *Hist litterar.*, p. 291. — MABILLON, *Annales*, l. IV, n° 30.

Raoul, c'est-à-dire de 925 ou de 934, l'évêque Turpio dit qu'il se propose de rebâtir, par ordre du roi Raoul et du comte Guillaume, pour la confier à des moines que gouvernera l'abbé Martin, une église qui porte depuis long-temps le nom de St-Augustin. Nous pensons donc plus naturel de rapporter aussi, avec le *Gallia christiana nova*, ces deux titres à St-Augustin-lez-Limoges.

Gui I^{er}, 9^e abbé de St-Augustin, fit bâtir la tour du clocher.

Gui II fit refaire les officines du monastère, répara les cloîtres, la fontaine, etc. Fils naturel d'un bourgeois de Limoges nommé Bonnebourse, il entra fort jeune à St-Augustin, où sa piété et son savoir lui valurent d'être élu abbé, malgré la protestation de quelques moines, qui lui reprochaient sa naissance, et auxquels l'archevêque de Bourges, présent, répondit par ces mots de l'Ecriture : *Le fils ne portera pas l'iniquité du père.*

Pierre I^{er}, frère d'Ithier del Barri, chevalier du château d'Aixe, fit rebâtir tous les offices, la chapelle, la maison des hôtes et l'infirmierie. On lui dut encore le cloître en marbre, le petit cloître et une fontaine plus abondante.

Raymond, S^r de Beynac en Périgord; ayant repris la construction du monastère, Aliénor, reine d'Angleterre, et Richard, son fils, qui se trouvaient à Limoges, en posèrent la première pierre l'an 1171. Ce même monastère fut béni, le 19 octobre 1180, par Sébrand, évêque de Limoges, et Gérard, évêque de Cahors. L'église fut sacrée, le 19 octobre 1180 ou 1186, par le même évêque de Limoges. Ce même abbé fit encore deux chapelles : l'une de St-Sauveur, et l'autre de la Ste-Vierge.

Gérald III dit *Fabri*, qualifié par Dupin de *bon abbé*, fit bâtir le dortoir, la cuisine et le réfectoire.

Louis de Comborn répara la chapelle de l'abbé, et on voyait autrefois ses armes sur la porte de l'église.

Pierre V de Montbas, qui, malgré les canons de l'église, avait de nombreux bénéfices, dont le revenu s'éleva, dit-on, à quatre mille livres, employa sa fortune à l'avantage du monastère. En 1487, il fit faire les stalles du chœur, la voûte du sanctuaire, le logement de l'abbé près du chœur, le réfectoire, une belle cloche, etc.; il faisait commencer deux chapelles quand la mort le surprit.

La mauvaise administration des abbés commendataires qui gouvernèrent St-Augustin pendant le xvi^e siècle, et le pillage des calvinistes, constaté par un procès-verbal du 23 octobre 1595, avaient mis en si triste état le monastère et l'église que les huit moines qui restaient n'y habitaient plus.

Jean IV Regnault, nommé le 40 mai 1594, et sous lequel l'abbaye de St-Augustin devint comme le berceau de la congrégation des bénédictins de St-Maur, répara ces ruines.

Gérald des Aleux fit faire le retable de l'autel et des peintures au réfectoire.

Jacques Chevalier, né à La Châtre en Berry, profès à St-Augustin depuis 1717, et nommé abbé triennal en 1754, fit commencer, du côté de la sacristie, la reconstruction du monastère, qu'on voit encore presque dans son entier, et qui forme, avec la chapelle, les trois côtés d'un parallélogramme dont le côté ouest est détruit ainsi que le bras droit de la croix formée par la chapelle (1).

II.

Déjà nous avons nommé les biens que Turpio d'Aubusson donna à St-Augustin de Limoges quand il rétablit ce monastère : l'abbé Gérald II lui acquit l'église de St-Priest et celle de St-Jean de Rilbac-Rancon, pour laquelle, en 1403, le prévôt reconnaissait devoir à l'abbé de St-Augustin la rente annuelle de 20 livres et de 50 setiers de blé.

Etienne II, surnommé *le pauvre de Dieu*, employa les trésors qu'il avait su accumuler, d'abord à procurer à son monastère plusieurs biens : *la majesté ou l'image de la mère de Notre-Seigneur*, un *texte des Évangiles orné de pierres précieuses*, des calices, un encensoir et divers ornements d'église; puis à bâtir entièrement l'église et le monastère de Ste-Marie de Chervix en Limousin, l'église et le village de Faye. Il planta aussi des vignes à Saint-Raphaël en Périgord.

Pierre I^{er}, qui fit tant de constructions *sans rien emprunter*, acquit encore plusieurs biens que l'on ne nomme pas.

Son successeur, Raymond I^{er}, acquit les églises de Glénic et ses dépendances, de St-Germain et de St-Pierre de Samsac (Champsac) et la chapelle de Montcocu.

(1) La chapelle a 42 mètres 95 cent. de largeur intérieure sur 50 mètres 70 cent. de long. La largeur totale des deux côtés du monastère est de 112 mètres 95 cent.; sa longueur du côté est, qui se rattachait au sanctuaire de la chapelle, et qui formait le logement de l'abbé, a 31 mètres 75 cent. Sur le linteau d'une porte intérieure de ce même côté on voit encore les armoiries de St-Augustin-l'ez-Limoges : *d'azur au cœur d'or percé de deux flèches d'argent et enflammé de gueules, adextre de la lettre S d'argent et senestre de la lettre A de même*. La longueur du côté sud, parallèle à l'église, est aussi de 50 mètres 70 cent.

Gérald III acquit le treuil de La Planche-aux-Verzières, un pressoir et plusieurs rentes.

Pierre II, Jaubert du Repaire, qui avait emprunté sur les biens du monastère, en 1374, cinq cents livres au roi de France pour se racheter des Anglais, qui l'avaient fait prisonnier l'année précédente en saqueant la Cité, paya cette dette, et put acheter deux moulins en 1384 (4). En 1392, il achetait encore des dîmes sur la paroisse de Pageas. Enfin, en décembre 1395, son neveu Rainaud Jaubert, damoiseau, S^r du Repaire de La Quintaine, retirait de chez un marchand nommé Moyse, en vertu de lettres scellées par lui, une petite arche ou cassette qui renfermait trente-huit livres, vingt-quatre écus d'or, une pile de gobelets, six tasses d'argent et un *forcrio* rond (en italien *forchiere* signifie *bahut* ou *coffre*).

En 1431, l'abbé de St-Augustin afferma les revenus du prieuré de Bunihet. En 1432, il jouissait du prieuré de Soubrebost, et fit un bail à rente, au cens de trois émines de seigle, pour la borderie de La Tricardie, dans la paroisse de Séreilhac.

Pierre Barton de Montbas réunit à l'abbaye le prieuré de St-Michel de L'Abeille près Chalus. •

Les autres bénéfices qui dépendaient de St-Augustin-lez-Limoges étaient : Ambazac, Boissieux, Bonat, l'église du haut Chalus, Chatelus, Coulonges, Faye-Moreau ou Fémoret, La Plagne, Lascoux, Ledroux, Riilhac, St-Christophe, Ste-Félicité, Ste-Madeleine de La Faye, St-Maixent de Buignes, St-Paul, St-Priest-las-Faugeras, St-Raphaël près Thiviers, Trigand, le prieuré de Vaiche ou Vaisse et son annexe Veyrinas, Vergnac-sur-Vienne.

Raymond de Beiuac avait donné à l'église d'Aureil tout ce que la sienne possédait dans la forêt de Chavanac pour vingt sous de rente et l'obligation de recevoir à Aureil cordialement (*caritative*), quand l'occasion s'en présenterait, les moines de St-Augustin et leurs serviteurs.

Hugues de Faulcon, qui lui succéda, donna, en 1496, aux prieur et frères de Grandmont « tous et chacuns les droictz, devoyrs, rentes et dixmes, boys et forestz, eaux et droictz de paroisse et tout aultre qu'il avoit à La Chieze, à La Boucherie, à La Bethoule, au Mas-Jelamasse ».

En 1440, les vicaires généraux de Guillaume Bruni, administrateur perpétuel de St-Augustin-lez-Limoges, s'obligèrent à donner

(4) Les Anglais gardaient leurs prisonniers dans les trois forts suivants : la tour de Bar, paroisse de St-Martin de Jussac, Morterolles, et Le Palais près Limoges.

à chaque moine vivant dans le cloître quinze setiers de froment, trois setiers de seigle, six livres d'argent et un quarteron de vin. On faisait *cospantalgium* pour les pois, choux et autres légumes, c'est-à-dire sans doute qu'on prenait ces choses à discrétion. Le sel, l'huile et le bois étaient fournis suivant la coutume.

En 1413, l'abbé avait les prieurés de Soubrebost, Buniet et Lascoux, et devait tenir six prêtres et deux étudiants. L'abbaye ne valait que cent livres.

A la fin du ^{xv}^e siècle, l'abbé Pierre Barton de Montbas, qui, contrairement à la règle de St-Benoît, portait toujours *cornette et gibecière de veloux* (manuscrits de l'évêché de Limoges), pouvait faire accepter cette réponse : « Ces objets sont permis aux gens de mon état : la cornette est pour la santé ; la gibecière, pour mes lettres missives et l'argent, que je *dispense* quand il me plait ». Ce même abbé avait obtenu du pape, lors de sa nomination, le droit de célébrer avec la mitre et le bâton pastoral, ainsi que celui de bénir les vases sacrés et les ornements sacerdotaux. Le désordre où tomba l'abbaye après sa mort força les moines, réunis en chapitre, le 14 janvier 1530, à décider que désormais quiconque viendrait occuper une des douze prébendes du monastère donnerait, avant son installation, dix livres pour les ornements de l'église.

A la fin du ^{xvi}^e siècle, les revenus de l'abbaye étaient presque tous perdus ou possédés par des seigneurs. Ils ne valaient que trois cents livres.

En 1765, les religieux devaient payer annuellement à l'abbé trois mille livres, toutes charges déduites. A sa prise de possession, l'abbé devait donner à la sacristie trois cents livres pour les ornements. Les abbés de St-Augustin avaient droit de justice sur une partie de la ville, et l'on voyait encore, vers la fin du siècle dernier, à l'entrée de leur monastère, un pilori sur lequel plus d'une fois les écoliers du collège mirent au carcan ceux de leurs camarades qui avaient fait contre eux quelque dénonciation.

III.

Naturellement on suppose que leur goût pour les arts et les lettres distinguait les moines de St-Augustin : les faits le prouvent. Déjà nous avons dit que l'abbé Étienne II fit faire, au commencement du ^{xiii}^e siècle, avec une statue de la sainte Vierge, un livre des Évangiles orné de pierres précieuses. On dit que, dans le même siècle, Raymond I^{er} fit faire aussi une croix d'argent et deux calices dorés

dont on vante la *grande beauté*, ce qui suppose des œuvres admirées dans ce siècle.

A la fin du *xiv^e* siècle, on avait fait promettre à l'abbé Jaubert du Repaire de laisser dans le monastère sa crose d'argent dorée par le haut, et il s'y engagea même avant sa mort, le 17 juillet 1388, par acte que reçurent P. Montanis et Fremerii, notaires à Limoges. Dès ce jour, il ne la retint qu'à titre de prêt; la communauté s'engageant, par reconnaissance, à faire, à perpétuité, chaque jour, une commémoration après les vêpres de la Sainte-Vierge, et de plus à chanter un répons avec une absoute pour le repos de son âme et de celles de sa famille.

Un père qui menait son fils à St-Augustin pour y être moine, en 1396, s'engageait non-seulement à donner un lit, un vêtement, une aube, et cinquante-cinq sols pour le pitancier, mais encore à *le faire instruire dans l'art de la musique*.

L'abbé Gérard II, qui florissait en 1086, est surnommé *le Gram-mairien*, qualification des plus honorables. Gérard III fit transcrire, pour ce monastère, un psautier *glosé*, c'est-à-dire commenté, les épîtres de saint Paul glosées, Jérémie glosé, saint Mathieu, saint Marc et saint Jean glosés, un bréviaire, une bible manuelle, la Somme des cas, celle de Gaufredus, puis le livre des offices et des répons à l'usage du couvent, en deux volumes.

Le 6 novembre 1408, l'abbé Pierre de Drouilles eut l'honneur d'être député par le clergé du diocèse de Limoges pour assister au concile de Pise (1409).

Un acte de Laurenz de Pinu, notaire à Limoges, nous apprend que, en 1473, l'abbé Louis de Comborn autorise un de ses moines à résigner son office, ou à permuter contre un autre, afin qu'il aille dans une université *acquérir la fleur de la perle et de la science (pro habendo florem margaritæ et scientiæ)*.

Pierre Barton de Montbas avait enseigné le droit canon à Paris,

François Claveau, né à Bellac et abbé de St-Augustin de 1669 à 1675, était né *pour animer le goût de l'étude*, dit dom Estiennot, excellent juge en cette matière; aussi l'*Histoire littéraire de la France* (T. IX, p 440 et 441) dit que St-Augustin de Limoges avait une bonne bibliothèque dont on a conservé de précieux restes.

La gloire incomparable de l'abbaye de St-Augustin-lez-Limoges est d'avoir donné naissance à la congrégation de St-Maur, qui s'est distinguée entre toutes les autres de l'ordre de saint Benoît par le grand nombre des savants qu'elle a produits.

Jean Regnault, fils d'un boucher de La Souterraine, touché du

désordre matériel et moral où les guerres de religion et l'incurie des abbés commendataires, ses prédécesseurs, avaient jeté son abbaye, commença par réunir en communauté ses huit moines, acceptant de se soumettre avec eux à la réforme qu'il obtint du parlement de Bordeaux d'introduire. Les prieurs de Brantôme, de Glandiers et des Ternés, commis par l'évêque de Limoges pour rédiger cette nouvelle règle, imposèrent, entre autres choses, qu'on chantât matines à minuit, et qu'on ne portât pas de linge. En jurant fidélité à cette règle, Jean Regnault et ses moines promirent de faire cesser un grave abus, introduit par les abbés commendataires, qui consistait à laisser chaque moine jouir personnellement du revenu de son office. Ils promirent que, étant pourvus d'un office ou d'un bénéfice dépendant du monastère, ils ne s'en attribueraient aucun fruit, la communauté devant en disposer. Ils s'interdirent aussi le droit de résigner leurs bénéfices : seulement, dans le cas où ils ne pourraient plus en remplir les fonctions, et dans celui où ils s'en rendraient indignes, ils s'en démettraient entre les mains de l'abbé.

Cependant quelques moines firent opposition à une règle si sévère, et obtinrent six lettres d'économat sur l'abbaye, dont ils chassèrent plusieurs fois Jean Regnault. Celui-ci, fatigué d'une lutte inutile de douze années avec des hommes évidemment indignes de partager l'honneur que Dieu lui réservait, alla chercher, pour les installer dans son abbaye, des bénédictins de la réforme de St-Vanne et de St-Hidulphe en Lorraine (4); réforme à laquelle le personnel de St-Augustin fut soumis le 5 mars 1643, et avec laquelle il fit de nouvelles transactions le 27 janvier 1644, le 27 août 1646, le 41 juillet et le 30 août 1647.

La réputation des nouveaux moines de St-Augustin leur permit bientôt, sur la demande de l'abbé Ségon de La Béraudière, depuis évêque de Périgueux, de fonder une colonie à Noaillé en Poitou, et l'abbé Regnault en prit possession, le 15 septembre 1645, au nom de la congrégation de St-Vanne. Le 3 septembre 1648, le prieur et les religieux du monastère de St-Guillaume dit des Blancs-Manteaux, à Paris, s'agrégèrent également à nos bénédictins réformés.

La modestie et l'amour pour le succès de sa réforme avaient poussé Regnault à se démettre de l'abbaye de St-Augustin-lez-Limoges, quoiqu'il en conservât légalement le titre.

En 1678, dans le premier chapitre général de la réforme de St-Maur, ainsi nommée d'un saint bénédictin, pour éviter toute

(4) La bulle qui autorisait cette réforme n'était que de 1604.

susceptibilité de la part des divers monastères qui s'y rattachaient, on nomma un moine qui dut pourvoir au monastère de St-Augustin.

A dater de cette même année, les moines prêtres de St-Maur ne firent plus précéder leur signature du mot *frère*, mais du monosyllabe *dom*, abrégé de *dominus*, ce que Nadaud trouve aussi ridicule que le mot *monsieur* écrit devant un nom propre par celui qui le porte. Évidemment la congrégation nouvelle chercha dans ce monosyllabe un moyen de se distinguer des autres congrégations bénédictines; mais d'ailleurs le bon sens n'a pas protesté contre l'usage, assez général, d'écrire le mot *monsieur* sur les cartes de visite que l'on présente soi-même, sur les lettres d'invitation ou de faire part et au frontispice des livres des auteurs vivants, même les plus célèbres.

Le savant père Estiennot, qui parcourut, en 1675, les diocèses de Limoges et de Tulle, d'où il rapporta de précieux documents historiques, conservés long-temps dans l'abbaye de St-Germain des Prés; Estiennot vante, dans ses *Antiquités bénédictines du Poitou* (part. III, 97), frère Martin Tesmière d'Aubigny, du diocèse d'Angers, prieur de Noaillé en Poitou pendant trois mois, puis chargé de toute la congrégation de St-Maur, qui n'eut qu'à se louer de sa direction, et mort abbé de St-Augustin le 5 février 1624. Le P. Estiennot vante aussi beaucoup le mérite de plusieurs autres, entre autres de Maur Dupont, abbé de St-Augustin, qui devint général de l'ordre, et qui vécut en saint; et de Léonard-Marc Bastide, qui, à l'âge de dix-neuf ans ayant fait profession à St-Augustin-lez-Limoges le 24 avril 1626, mourut à St-Denis, assistant du général de l'ordre des bénédictins de St-Maur. — Jacques d'Aubusson de La Feuillade, qui introduisit la réforme de Windesheim dans son abbaye de Château-Landon, diocèse de Sens (1480), sortait de St-Augustin. L'écrivain limousin Jean Chapelle de Jumilhac; Jean Audebert de Bellac, général de la congrégation de St-Maur (1660-1672); Evroul dit Claude Boistard, général de la congrégation en 1687, et, d'après quelques-uns, dom Vaisset, y avaient aussi fait profession.

L'abbé Regnault obtint enfin, le 28 décembre 1624, par brevet de Louis XIII, avec la permission de résigner son abbaye de St-Augustin, le privilège pour cette abbaye d'avoir un abbé que les moines de la congrégation de St-Maur nommeraient eux-mêmes de trois ans en trois ans, quoique auparavant leur abbé fût à la nomination du roi. Cette congrégation n'était reconnue par le pape que depuis le 17 mai précédent, et ne fut approuvée par lui qu'en 1627. C'est parce que St-Augustin de Limoges avait été le berceau de la

congrégation de St-Maur qu'il reçut le privilège de choisir ses abbés. Dans la bulle du 17 mai 1621, notre abbaye était nommée la deuxième après le collège de Cluny de Paris. Dès 1627, ce collège s'était séparé des autres maisons de St-Maur : aussi, cette même année, dans la bulle qui confirme la congrégation, St-Augustin de Limoges est nommé le premier.

L'abbé Regnault avait eu, quelques jours avant sa mort, la joie de professer publiquement les constitutions de la réforme en renouvelant ses vœux, devant le Saint-Sacrement, le 6 janvier 1622. Déjà le monastère de St-Augustin, composé de dix-huit moines, recevait en outre chaque année huit ou dix novices, ce qui permettait de fonder des colonies.

Regnault fut enterré dans le sanctuaire de St-Augustin, sous la lampe.

Les moines firent inscrire sur son tombeau cette épitaphe, dit le père Bonaventure (T. III, p. 355) :

Quo properas, hospes? Siste hic vestigia, paucis
Dum te exaratus versibus retinet lapis.
Hic pia Regnaldi, tanto cognomine digni,
Aabbatis ossa morte consumpti jacent.
Hic, Benediote, tibi, jam pubescentibus annis,
In Subterranea publice nomen dedit.
Sorbona hunc meritis doctoris honoribus auxit;
Hunc doctiorum turba suspexit virum.
Cœnobit tandem istius moderamine sumpto :
Solutionis abstulit vitæ genus.
Atque, ut vivendi mores revocaret avitos
Severioris regulæ accivit viros.
Unde tibi tantum licuit, mors invida, crimen
Eripere tantum ut ausa sis nobis virum?
— Nec pietas, nec cana fides, nec comis honestas
Movere possunt fata nec diram necem!
Fare, age, quid præstas, dum terram reddere terræ
Conaris, atrox parca? Non multum nocet;
Namque animus, laqueis liber, jam præpete penna,
Cœlestis instar, alitis cœlo volat.
Atque ita Regnaldus terrestria regna relinquens,
Æternum in astris regnat et fruitur pola.

Legros ajoute (*Recueil d'inscriptions*, p. 23) qu'on voyait, à St-Augustin, au bas des marches du grand autel, sur une lame de cuivre, avec ses armes, qui sont *trois poissons posés en pal la tête en haut*, l'inscription suivante :

HIC JACET
 R. P. D. D. JOANNES
 REGNAULT
 ABBAS HUIJUS-CE
 MONAST. ET CONGREG.
 S^{ci} MAURI PRÆCIPUUS
 AUTHOR.
 OBIIT IN DOMINO 31 JANUAR.
 1622.

IV.

Un manuscrit de la Bibliothèque impériale, ancien n°5452, nomme ainsi les quinze premiers abbés de St-Augustin : Martin; Wernido; Albertus; Geraldus; Guido; Stephanus; Philippus; Petrus deu Barri, post Sancti Martialis; Raymundus, post Sancti Martialis; Hugo; Willelmus; Hugo Bucii; Aimericus de Bonhac; Geraldus, domus Sancti Martialis; Amelius de Montecuculli.

Nadaud donne la liste suivante en complétant la *Gaule chrétienne* :

1. Martin, abbé de St-Cyprien de Poitiers, d'où Turpio le fit venir à St-Augustin, mort vers 943.
2. Ricard, pro-abbé, c'est-à-dire gouvernant le monastère à la place de Martin.
3. Adarzius ou Adacius, autre pro-abbé de Martin, mort en 947.
4. Rotgerius, évêque d'un siège inconnu. Le Nécrologe de Ste-Geneviève de Paris, où il mourut, dit *évêque de cette église*.
5. Gosbert ou Gauzbert, aussi évêque.
6. Adalbaldus, qu'on dit parent ou disciple de saint Mayeul.
7. Etienne I^{er}, qualifié de très-bon supérieur, vers l'an 1000.
8. Asterius.
9. Gui I^{er}.
10. Gérard I^{er}.
11. Albert ou Adalbert.
12. Gérard II le *Grammairien*, nommé vers l'an 1086.
13. Gui II, élu le 8 ou 9 juillet 1104, et mort en 1110.
14. Etienne II, élu en 1111, mort le 3 septembre 1137.
15. Gui III, moine du Bourg-Dieu en Berri, se démit peu après son élection.

46. Pierre I^{er}, 1142-1162 : Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, le félicite, dans une lettre, de ce que les honneurs n'ont pas changé ses mœurs.

46 bis. D'après quelques-uns, Philippe ou Philibert, moine du Bourg-Dieu, aurait été abbé de St-Augustin de 1137 à 1140.

47. Raymond I^{er} de Vennac ou de Binace, mieux de Beinac, d'une famille noble du Périgord.

48. Hugues I^{er} dit le Vieux, nommé dans des actes de 1190 et de 1196.

49. W. ou Guillaume I^{er} se démit en 1211.

20. Hugues II dit le Jeune, ou de Brosse, nommé en 1211.

21. Aimeric I^{er} dit de Bonnac siégeait en 1222 et en 1247.

22. Gérard III dit Fabri, qualifié de *vénérable*, mort le 18 avril 1264 : on ne dénonça sa mort à la cathédrale qu'un an plus tard, le mercredi après *Quasimodo* 1265.

23. Amelius de Montcœu, nommé par Odon de Châteauroux, était légat apostolique : il siégeait encore en 1280.

(Le catalogue des abbés publié par Mabillon (*Annales*, T. VI) finit à cet abbé.)

24. Bernard Faucher, d'une maison de condition du Limousin, siégeait en 1290. En 1295, il souffrit beaucoup de la guerre des habitants de Limoges avec leur vicomtesse Marguerite.

25. Simon siégeait en 1311 et en 1315.

26. Aimeric II siégeait en 1333 et en 1345.

27. Gui IV de Cornil, mort la première année d'Urbain V, 1362 ou 1363.

28. Raymond II de Veyrinis, ancien prévôt d'Ambazac, siégeait le 19 mars 1365 (1366) et en 1369. Sous lui, le 11 mai 1367, on tint à St-Augustin le chapitre provincial des moines de St-Benoît.

29. Pierre II Jaubert du Repaire, noble et licencié en l'un et l'autre droit, abbé ou moine dès 1371 : il vivait en 1399.

30. Pierre III de Droulhes ou Drouilles, abbé le 24 février 1402 (1403) et en 1409.

31. Robert Delmeyrot.

32. Guillaume II Bruni, archevêque de Bordeaux, 1409-1411.

33. Pierre Bruni.

34. Pierre IV de Montbrun, abbé en 1413, se démit, en 1427, lorsqu'il fut fait évêque de Limoges. Quoi qu'en dise le *Gallia christiana nova* (T. II, p. 580), Jacques Joviond ne fut point son successeur, mais seulement prévôt du monastère.

35. Guillaume III Rotbert, bachelier en décrets, abbé le 3 janvier

1428 (1429), d'après les manuscrits de l'évêché de Limoges : les auteurs du *Gallia christiana nova* ne le nomment point.

36. Jean I^{er} Hugon, fils de Catherine Desprez, frère d'un notaire de Pierre-Buffière et d'un autre qualifié de damoiseau, fut pourvu par une bulle de Martin V, prit possession par procureur le 15 février 1429 (1430), et fut reçu personnellement le 25 juin suivant (1430). Il mourut à Pierre-Buffière le 29 avril 1470. D'après un registre de Laurent de Pinu, notaire à Limoges, l'abbaye était vacante le 25 juin suivant.

37. Noble Louis de Comborn, licencié en décrets, conseiller et commensal du roi, protonotaire du saint-siège, chanoine et comte de Lyon, grand aumônier de France, fut abbé commendataire de St-Augustin au moins dès le 16 décembre 1470. Il mourut en avril 1482.

38. Pierre V Barton, fils d'autre Pierre, vicomte de Montbas, et de Pérette Lefèvre, moine bénédictin, licencié en décrets, S^{er} de Naillac et de Fleurat, prieur de Porse au diocèse de Rodez en 1480, fut élu abbé de St-Augustin en 1482. Il mourut le 24 août 1505, et fut enterré à l'abbaye de St-Augustin, qu'il avait résignée, en 1500, en faveur du suivant, son neveu.

39. Jean II Barton, fils de Bernard, vicomte de Montbas, et de Marie de Seulli, fut nommé en 1500; fut abbé du Dorat en 1514; doyen de la cathédrale de Limoges, doyenné qu'il permuta pour une vicairie à St-Pierre-du-Queyroix; évêque de Leitoure, où il alla résider. En 1531, il n'était plus abbé de St-Augustin.

40. François I^{er} Barton, frère du précédent, licencié en décrets, protonotaire du saint-siège, chanoine de Limoges, fut nommé à St-Augustin, par la résignation de son frère, le 14 janvier 1515 (1516). Il était encore abbé le 15 janvier 1533 (1534).

41. Geoffroi de Bonneval, S^{er} de Bigeardel, protonotaire du saint-siège. Il siégeait encore le 27 février 1551 (1552).

42. Noble François II de La Vergne, nommé par bulle de 1553, ne prit possession que le 10 septembre 1555. Il permuta le 11 février 1560 (1561).

43. Martial Benoît, licencié ès-décrets, chanoine de la cathédrale de Limoges, official, vicaire général, prieur de St-Gérald, archidiacre, prit possession le 1^{er} juin 1561, et mourut le 29 juin 1563.

44. Jean III Trippier, fils de Robert, de la paroisse de Rancon, diocèse de Limoges, parent des seigneurs de Montrud, dont il portait le surnom, avait fait profession, en 1540, à Chambon. Devenu prêtre, il obtint des bulles pour l'abbaye de St-Augustin-

lez-Limoges en février 1564; il y est dit âgé de quarante ans et noble de père et de mère. Il ne prit possession que le 29 mai 1565. Il siégeait en 1570.

45. André Auvoyzin, né à La Souterraine, moine de l'ordre de Citeaux, demeurant au Pin, diocèse de Poitiers, était abbé en 1573 et 1576.

46. de La Roussière siégeait dès 1592 par résignation du précédent. Il résigna lui-même.

47. Jean IV Joly, clerc tonsuré du diocèse de Maillezais, obtint un brevet du roi le 22 septembre 1592; mais, n'ayant pu obtenir ses bulles, comme inhabile, par brevet du 30 novembre 1596, il fit agréer au roi une seconde résignation en faveur du suivant (1).

48. Georges Richelot, prêtre et moine bénédictin.

D'après l'auteur d'un article de la *Feuille hebdomadaire* de Limoges du 23 juillet 1777, Pierre Benoit, archidiacre de Limoges, aurait été, en 1593, abbé de St-Augustin.

49. Jean IV Regnaud ou Regnault, fils de Simon, marchand boucher, né à La Souterraine en 1586, tonsuré en 1577, prêtre en 1586, fit profession, le 13 août de l'année de sa prêtrise, à la prévôté de La Souterraine, étudia ensuite au collège royal de Champagne, autrement dit de Navarre, à Paris, où il prêcha. Il reçut son brevet du roi pour l'abbaye de St-Augustin le 40 mai 1594, et fut autorisé, par arrêt du conseil du 23 mai 1595, à prendre possession en attendant ses bulles, qu'il obtint le 40 août 1597.

50. Antoine dit Maur Dupont, du diocèse de Beauvais, avait fait profession chez les célestins de Paris en 1600, et avait été, en 1614, prieur d'Avignon, où il gouverna pendant quatre ans avec beaucoup de piété et d'érudition. Les troubles de son ordre l'ayant fait passer dans la nouvelle congrégation de St-Maur, il y fit profession à Noaillé en Poitou le 24 juin 1620, à l'âge de trente-quatre ans. Il fut un de ceux qui contribuèrent le plus à l'érection de l'ordre naissant de St-Maur. Il était prieur claustral à St-Augustin, en 1624, lorsque

(1) Pendant ces longues vacances de l'abbaye, les moines se nommèrent un abbé, mais il n'était qu'annuel. Frère Jean Soulière fut ainsi nommé en 1572 et en 1582. Nadaud fait remarquer encore qu'une bulle d'Engène IV de 1432 avait introduit deux abbés même réguliers. l'un ayant le titre, et l'autre pour administrer; ce dernier obligé toujours de céder et de rendre compte à l'autre. Tel fut l'usage de la congrégation de Chézal-Benoît en Berry. Nadaud ajoute avec raison : « Tout cela n'a pas peu contribué à embrouiller la chronologie des abbés de chaque monastère ».

le roi consentit, le 28 décembre, à la résignation du précédent abbé en sa faveur. Il reçut ses bulles le 23 mai 1622, et prit possession le 31 octobre, suivant. On le fit visiteur d'Aquitaine en 1623 et en 1626. Afin de rendre l'abbaye de St-Augustin triennale, il obtint, le 23 janvier 1629, du roi Louis XIII, de se démettre au profit du chapitre de la congrégation de St-Maur, démission que le pape confirma par une bulle du 20 mai 1632. Maur Dupont fut élu général de son ordre en 1627, et fait prieur de St-Germain-des-Prés en 1634. Il fut tué à la bataille de St-Denis (21 septembre 1652).

Abbés triennels.

51. Gérald des Alleux, de Corbie en Picardie, mort à Rouen en 1647.

52. François dit Martial, des Forges de Liliet, diocèse de Poitiers, fit profession à St-Augustin, le 21 avril 1626, âgé de vingt-trois ans. Nommé abbé par le chapitre de 1636, il fut continué en 1639, et mourut, le 4^{er} mars 1663, dans le monastère des Blancs-Manteaux, à Paris.

53. Léonard dit Marc Bastide, de St-Benoît du Sault, aussi profès de St-Augustin à dix-neuf ans, le 21 avril 1626, fut nommé au chapitre de 1642. Il mourut à St-Denis, assistant du général en 1668.

54. André dit Philibert Nitot, de Rebais, diocèse de Meaux, nommé, en 1645, continué en 1648, et renommé en 1657, mort à Bourgueil le 14 janvier 1662.

55. Antoine dit Ambroise Frégeat, nommé au chapitre de 1651, continué en 1654.

56. Nicolas dit Placide Roussel, nommé en 1660.

57. Gabriel dit Joseph Séguin, 1663, 1666, mort prieur à St-Bénigne de Dijon.

58. François dit Germain Claveau, de Bellac, fit profession, à dix-huit ans, à St-Augustin, le 9 août 1644, enseigna la philosophie et la théologie; fut prieur à St-Cornillon près Grenoble, puis abbé ou prieur de St-Sulpice de Bourges de 1663 jusqu'en 1669: Abbé de Limoges en 1669, il siégea six ans. Nommé abbé de St-Alyre de Clermont en 1678, il devint aussi prieur de St-Cyprien de Poitiers. Il mourut prieur à St-Jouin-de-Marnes le 10 novembre 1684.

59. François Aubert, 1672, 1675. Il mourut prieur de Bonhes-Nouvelles de Rouen le 29 juin 1684.

60. Claude de Hemin, nommé en 1678, 1684, 1690, 1693, mort à Lyre le 19 juillet 1711.

61. Sylvestre Morel, 1684, 1687, 1696.

62. Auguste Collet, 1699.

63. François Redon, 1702, 1705.

64. Maure dit Ponce Marchaud ou Marchand, 1708, 1711, 1723.

65. Blaise Vignole, 1714.

66. Jean-Baptiste Floyrat, 1717.

67. Léonard Brunier, fils de Bernard, marchand ceinturier, et de Barbe Bardy, de la paroisse de St-Pierre de Limoges, fit profession à St-Augustin, âgé de seize ans, le 1^{er} octobre 1695; fut nommé abbé en 1726, renommé en 1742, et continué en 1745.

68. François Michelet, 1729, mort à St-Augustin le 14 mai 1734.

69. Gabriel Le Gal ou Le Gai, 1733, mort prieur à St-Jouin le 24 janvier 1738.

70. François Perbé, 1736, 1739.

71. Théodore Banière, 1748.

72. Jacques Chevalier, 1751.

73. Etienne de Réchignac, 1754.

74. Pierre-Paul Peynet, 1757.

75. Paul Castel de Ferron, 1761, mort le 11 septembre 1762, et inhumé à St-Augustin.

Nadaud note que les pères dominicains, chez lesquels il étudiait la philosophie sous le père Glise, dédièrent à cet abbé une thèse pour laquelle il était un des souteneurs.

76. Léger Le Faivre, nommé en 1762, et le dernier des abbés triennels, mort à St-Augustin le 17 janvier 1782, âgé de quatre-vingt-quinze ans.

Nouveaux abbés commendataires.

77. Joseph-Alphonse de Véry, prêtre auditeur de rote pour la France, abbé de St-Satur de Bourges, nommé à St-Augustin le 17 décembre 1763.

78. de Monfrabeuf, prêtre du diocèse de Limoges, aumônier de Madame Sophie de France, tante du roi Louis XVI, nommé en décembre 1778, et siégeant encore en 1790.

En 1778, on tint à St-Augustin la diète accoutumée.

SOURCES : Fortunat, l. IV *Carm.*, 4 ou 5 ; — Ruricius, *epist.*, 44 et 63 ; — Bernard Guidonis, *apud* Labbe, T. II, p. 267-277 ; T. III, p. 79 ; — Pierre le Vénérable, l. V *Epistolarum*, 4 ; — Duchesne, *Recueil des historiens de France*, p. 486 ; — *Bibliotheca cluniacensis* ; — *Gallia christiana vetus*, T. IV, p. 408, 409, 440, 444, 233, 528 ; *Gallia christiana nova*, T. I, col. 4085 ; T. II, col. 452, 480, 492, 575, 576, 577, 579, 580, 584, 582, 586, 4231, 4232, 4244, 4280, *instr.*, p. 467 ; T. VII, *instr.*, col. 477 ; — Noris, *Histoire pélagienne*, l. II, ch. XXIV ; — Baillet, *Vie de St-Augustin*, n° 37 ; — Le Long, *Bibliothèque française*, n° 5254 ; — Bonaventure de St-Amable, T. II, p. 442, etc. ; T. III, p. 59, p. 353, etc. ; — Mabillon, *Liturg. Gallic.*, p. 486 ; *Annales*, L. IV, n° 30 ; L. LXXVII, n° 447 ; T. III, p. 422 et 462 ; T. IV, p. 747 ; T. V ; T. VI, p. 694 ; — Tillemont, *Histoire ecclésiastique*, T. II, p. 439 ; T. XIII, p. 947 ; — Labbe, *Ann. chronol.*, T. I, p. 612 et 643 ; *Bibliotheca nova*, p. 278, 286, 348, 349 ; — Guibert de Novigento, p. 748 ; — Baluze, *Historia tutelensis*, p. 77, 84, 82, 832 ; *Miscellanæ*, T. VI, p. 522 ; — Geoffroi de Vigeois, p. 289, 343, 348, 326 ; — *Recueil des conciles*, T. IX, p. 900 ; — *Histoire littéraire de la France*, T. IX, p. 440, 444, 279, 280 ; — Martène, *Amplissima collectio*, T. VI, col. 447-885 ; *Vie de Cl. Martin*, préface ; — Dupin, manuscrits, *Histoire de l'abbaye des St-Augustin-lez-Limoges* ; — Manuscrits de St-Augustin-lez-Limoges ; — Dom Estiennot, *Antiquitat. benedict. Santon.*, p. 354 ; *Antiq. ben. Pictav.*, part. III, p. 89, 97, 228 ; — *Spicilegium*, T. VI, p. 355 ; — Registre de Laurent de Pinu, notaire à Limoges, *apud* Nadaud, *Mémoires manuscrits*, T. II, p. 47 ; — Registres de Fouscharii, chez Ardant, notaire à Limoges, fol. 196 *recto* ; — *Alliance chronologique*, p. 736 ; — Archon, *Histoire de la chapelle des rois de France*, T. II, p. 396, 408, 422 ; — *Annales manuscrites de Limoges* ; — Manuscrits de l'abbaye de St-Martial de Limoges ; — *Feuille hebdomadaire de Limoges* du 23 juillet 1777, du 26 avril 1780, n° 47, p. 70, col. 4 ; — *Insinuations ecclésiastiques*, registre 449, fol. 74 ; — Fleury, *Institution au droit ecclésiastique*, T. I, p. 230 ; — Lobineau, *Histoire de la ville de Paris*, T. III, p. 247 ; — *Acta sanct. Bened.*, sæculum IV, pars. I, p. 432 ; — Le Pelletier, *Histoire des ordres religieux*, ch. CXX ; — Pierre Petit, *Mémoires pour les écrivains*, p. 380 ; — Adémar de Chabannes, p. 480 ; — Le P. Lecerf, *Bibliothèque de la congrégation de St-Maur*, p. 488 ; — Moreri, 1759 ; — Poésies de L. D., V, p. 343 ; — Becquet, *Fondation des célestins*, p. 202 ; — Nadaud, *Mémoires manuscrits*, T. I,

p. 27, 28, 136, 149, 162, 171, 287; T. II, p. 400 et suivantes; *Pouillé rayé*, p. 40 et 275; — Broussaud, *Pouillé manuscrit de 1783*; — Legros, *Mémoires pour les abbayes du diocèse de Limoges*, p. 123-144; *Dictionnaire des grands hommes du Limousin*, art. Gérard de Villocses, p. 124, et art. Bernard Jean Audebert; *Recueil d'inscriptions limousines*, p. 6, 23 et suivantes, 89, 118; *Mémoires manuscrits sur les évêques de Limoges*, art. Pierre de Monthbrun, p. 438; — *Necrologium solembiacense*; — Manuscrits de l'évêché de Limoges; — Bulle du pape Adrien IV de 1158.

J.-B. L. ROY-PIERREFITTE.

Beauvais près Bourgneuf (Creuse), 29 août 1857.

VICOMTÉ DE ROCHECHOUART⁽¹⁾.

MESSIEURS,

Avant de vous donner lecture d'un document que je crois important, et qui est relatif au vicomte Jean I^{er}, tué à la bataille de Poitiers, vous me permettrez de payer mon tribut de regrets à la mémoire d'un membre de cette illustre famille, qui fut notre collègue, et que la mort nous a enlevé dans les premiers mois de cette année.

Il vous semblera tout naturel que le conservateur des riches archives de la Haute-Vienne vous signale en cette occasion qu'on trouve en ce vaste dépôt des testaments qui prouvent la générosité des vicomtes de Rochechouart envers leur pays, des contrats de mariage qui établissent leurs alliances avec des maisons souveraines et des plus renommées de la France, sans parler de bien d'autres actes également fort intéressants.

Ne voulant pas remonter au chevalier romain Fabricius, qui serait venu de Rome avec saint Martial, je me bornerai à rappeler que le premier vicomte de Rochechouart était le quatrième fils de Girard ou Géraud, descendant de Fulcherius de Ségur, premier vicomte de Limoges, et de Rothilde de Brosse. Ce Géraud fut le quatrième vicomte de Limoges. Aymeric I^{er}, chef de la maison de Rochechouart, est appelé *Ostofrancus* dans les généalogies.

Le cri de guerre de ces preux vicomtes était : *Saint Marcial*, et se lit dans une banderole en tête de leur écusson. Les vicomtes de Rochechouart étaient les avoués héréditaires de la célèbre abbaye de St-Martial de Limoges. Simon de Rochechouart, archevêque de Bordeaux, affranchit, en 1266, les habitants de St-Auvent, et les combla de bienfaits. Aymeric XI, par une charte datée de 1296, affranchit ceux de Rochechouart, et fonda leur commune : j'ai publié cette pièce et la traduction que j'en ai faite dans le *Limousin historique*.

La plupart de ces vicomtes profitèrent de leur crédit à la cour,

(1) Cet article a été lu à la séance du 29 août 1853.

où ils occupèrent de grandes charges, pour obtenir des établissements avantageux à la contrée, tels que foires et marchés, etc. Plus de trente seigneurs du nom de Rochechouart versèrent leur sang sur divers champs de bataille.

Louis-Victor-Léon de Rochechouart, issu de la branche des marquis de Chandenier, dont les seigneurs de Saint-Amand, de Clermont et de Faudoas sont des subdivisions, naquit en 1778. Sa mère, forcée de fuir la tourmente révolutionnaire, l'emporta, sortant à peine du berceau, en Allemagne, où elle se réfugia avec son autre fils. Le jeune Louis, héritier de la vaillance de ses ancêtres, entra à douze ans au régiment de Mortemart, commandé par un de ses parents, en garnison à Lisbonne; rentré en France en 1806, il trouva toutes les propriétés de sa famille confisquées et vendues. Privé de toutes ressources, il alla rejoindre son oncle le duc de Richelieu dans son gouvernement général d'Ekathcrinoslaf, et fut témoin des créations civilisatrices de ce descendant d'un de nos plus grands ministres, lorsqu'il fonda la ville et le port d'Odessa sur la mer Noire. Revenu en France avec son oncle, il fut fait général en 1814, et, par la suite, commandant de la place de Paris; il résigna ces fonctions lorsque le duc de Richelieu se retira du ministère; il fit, en 1823, la campagne d'Espagne, et commandait, en 1830, une brigade de l'armée d'Afrique. Cette nouvelle révolution le fit dès lors renoncer à la carrière militaire, et rentrer dans la vie privée. Il consacra ses loisirs à l'étude et à la rédaction des biographies des Rochechouart jusqu'aux Pontville, et des Mortemart, qui ont donné à l'Église des cardinaux et des abbesses; à l'État, des amiraux, des maréchaux, etc.

Il survécut peu à la perte de sa femme, Elisabeth Ouvrard, qu'il avait épousée en 1823, et qui embellit sa retraite de Jamilhac par ses vertus et sa bienfaisance.

Le général comte de Rochechouart a laissé deux fils, dont l'un suit, comme son père, la carrière des armes, et deux filles, M^{mes} de Lagarde et de Montalembert.

J'ai quelque raison d'espérer que le spirituel ouvrage composé par M. le comte de Rochechouart, et qu'il me fit l'honneur de me lire sous les arbres séculaires de son parc, paraîtra incessamment. Le noble auteur en a puisé les matériaux dans ses souvenirs de famille et chez les historiens qui ont parlé des Rochechouart: Adam Sichar, Castelnau, Dubouchet, Duchêne, d'Hozler, Le Laboureur, Laberan, Montigny, Moréri et dom Vieilleville: ce bénédictin avait pu classer, copier et analyser les papiers de la

maison de Rochéchouart avant leur dispersion par le vandalisme révolutionnaire.

*Liste des hommes qui suivaient la bannière du vicomte
Jean I^{er} de Rochéchouart.*

Parmi les titres appartenant à l'antique et illustre maison de Rochéchouart, aux archives départementales, documents qui forment un fonds d'environ trois cents cartons, liasses ou registres, nous avons distingué une feuille de parchemin toute mutilée, mais qui présente encore des détails intéressants pour l'histoire du pays, des mœurs et de ses usages à une époque éloignée de nous de cinq siècles.

Elle porte, sur le verso, une apostille d'un archiviste de la maison de Rochéchouart ainsi conçue : « Ancienne *monstre* (revue) de monsieur Jehan, vicomte de Rochéchouart, chevalier banneret, pour la généalogie ».

Jean I^{er} fut vicomte de Rochéchouart l'an 1316. Fils de Simon de Rochéchouart et de Laure de Chabanais, il était seigneur de Tonnay-Charente, devint conseiller et chambellan du roi en 1335, et épousa, en 1336, Jeanne de Sully, dont il eut trois fils : Louis, qui lui succéda ; Jean, archevêque de Bourges, et Aymeri. Jean I^{er} réunit, l'an 1356, toutes ses forces pour combattre les Anglais ; il fut présent à la désastreuse bataille de Poitiers avec un grand nombre de chevaliers limousins ; il fit un rempart de son corps à son roi, l'infortuné Jean de Valois, et périt à ses côtés. Sa bannière était portée par Jean Tison de Cramaud, père ou frère de Jordain Tison, dont le nom figure sur la liste ci-après.

Pour l'explication de cette pièce, nous croyons devoir rappeler celle que donnent Froissart et Monstrelet des grades de chevalerie, presque oubliés de nos jours. Le chevalier assez riche et puissant pour obtenir du roi la permission de lever *bannière*, c'est-à-dire une compagnie de gens de pied ou de cheval, prenait le nom de chevalier *banneret*. Loiseau dit que les chevaliers qui avaient un grand nombre de vassaux relevant de leurs seigneuries, et suffisant pour former une compagnie complète de gens à cheval, pouvaient lever bannière, et s'appeler chevaliers bannerets s'ils étaient de

haute noblesse et déjà chevaliers. Un moine breton, dans des vers qui datent de plus de cinq cents ans, parle de l'institution de cet ordre, qu'il fait remonter à Alexandre le Grand :

« L'ordre du banneret est plus que chevalier.
Comme apres chevalier acconsuit bachelier,
Puis, apres bachelier, escuyer ; de maniere
Qu'apres le duc ou roy est toujours la banniere. »

Le chevalier banneret, à la guerre, avait le double de la solde du bachelier; le bachelier, le double de celle de l'écuyer : ce dernier recevait ordinairement cinq *sols* par jours.

La *bachelorie* était un degré au-dessous de la chevalerie; le damoiseau prenait le titre de *bachelier* à sa première campagne en recevant la ceinture militaire, *militiæ candidatus equestris adhuc cinguli et vexilli exsors*. Le bachelier, n'ayant pas assez de vassaux pour lever bannière, marchait sous celle d'autrui. Du Glesquin n'était encore que *bachelier* lorsque Charles V lui donna la lieutenance générale de son armée : il voulut s'excuser de l'accepter; mais le roi ordonna à tous les grands du royaume de lui obéir.

Du Cange fait dériver le mot *bachelier* de *bacalarie*, métairies composées de plusieurs *mas* ou pièces de terre dont les possesseurs s'appelèrent *bacheliers*.

L'*écuyer*, *scutifer* ou *scutarius*, était le jeune seigneur non encore chevalier : les *scularii* étaient estimés pour leur bravoure parmi les troupes romaines. Julien l'Apostat en fit grand cas pendant son séjour dans les Gaules au dire d'Ammien-Marcellin. Les Gaulois et les Francs donnèrent ce nom à leurs plus vaillants soldats. L'écuyer était le gentilhomme servant du chevalier, portait son *écu* ou bouclier dans les tournois, à l'armée et dans toutes ses expéditions.

Quelques écrivains, au lieu de chercher l'étymologie du nom d'*écuyer* dans le mot *scutum*, croyaient l'avoir trouvée dans ceux d'*equus*, *eques*, *equisones*, traduits en vieux français par *equyer*.

Voici le texte de notre document :

« La monstre de mons^r Jehan, vysconte de Rochechoart (*sic*), receue mardy xxvj jour de juillet a Chaslus-Chabrol.

» Ledit mons^r Jehan, banneret, monte sur cheual gris, les ij pies derr. blancs..., vij.....

» ...lme de Coignac (1), bachelor, cheual gris, le front blanc...,
xxv l.

», bachelor, cheual noir gris, le pié blanc deuant...,
xxx l.

» ...de, bachelor, cheual bai a un pie blanc, xl l.

», cheval blanc mouchete, iiij l.

» Rochechoart, bachelor, cheual gris, les jambes et la queue
noirs, viij l.

» Mons^r Jordain Tison (2), bachelor, cheual *hart*, seingne
au museau, xl l., pris.

» Mons^r Guille de Mailhat, bachelor, cheual tout bai, seingne au
front, de pris.

» Jordain de Bruyl (3), escuyer, cheual brun bai, a un pie blanc
derriere, de pris.

» Guyot Brodent, cheual gris, laboure des iiij jambes, de pris.

» Jehan de Pesrat, cheual bai, marque au front, de non pris.

», escuyer, cheual bai, depens et nous fet rien, de
non pris.

», cheual bai, laboure des pies derriere, de non pris.

» bai, marque a la cuyse senestre, xxx l.

», cler bai, marque de blanc au pie dextre, de pris.

», cheual gris, marque a la cuisse senestre dore, de pris.

» Guille d'Arfeylle, escuyer, cheual bai, les jambes noires, de
non pris.

» Penot Garnendau, escuyer, cheual gris, mouchete, de pris.

» Berthemet Lanson, escuyer, cheual bai, seigne au front de
blanc, de pris.

» Guyot de Racon, escuyer, cheual tout noir, de non pris.

» Guyot de La Monte, escuyer, cheual moret (4), laboure des
iiij jambes, de pris.

» Jehan de Verac, escuyer, cheual roux hart, la queue grise,
de pris.

» Ytier de Montrocher, cheval bai, laboure des jambes deuant,
de pris.

(1) *Cotgnac* : c'est *Cognac-le-Froid* en Limousin, dont étaient seigneurs les
Joubert de La Bastide de Château-Morand.

(2) *Tison*, *Tisoni* : premier nom de la célèbre famille de Cramaud.

(3) *Du Bruyl* : des *du Breuil*-Hélyon de La Guéronnière.

(4) *Moret* : en patois limousin *maure*, signifie noir : ainsi on dit encore : *un
chovaù maure*, *uno chenno maurello*, un cheval noir, une chienne noire.

» Bardon, escuyer, paie au maruanet sur cheual brun bai , de non pris.

» , cheual *beutant* ou *beuuant* des iiij jambes , de pris.

» , cheual gris , les jambes de derrier blanches , xxx l.

» , , jambes mouchete , de pris.

» , cheual brun bai , le pie senestre blanc , c l.

» , cheual bai , bouuant des iiij jambes , de non pris.

» ...don, escuyer, cheual bai , laboure des iiij jambes , de non pris.

» ...ent Gobu, escuyer, cheual noir gris , de pris.

» Jehan de Villete, escuyer, cheual moret , de pris.

» ...denant de Montcöbu (1), escuyer, cheual bai , beuuant des iiij pies , xxxx l.

» , cheual brun bai , les jambes noires , de non pris.

»Paute, escuyer, cheual bai , laboure des iiij jambes , de pris.

» Fougères, escuyer, cheual bai , laboure des iiij jambes , de non pris.

» ...ley, escuyer, cheual moret , le pie blanc derr. , de pris.

» , escuyer, cheual gris..... »

Le reste de ce parchemin, la partie inférieure, est dans un état de dégradation tel qu'on n'y peut lire que des mots sans suite, *Loys*, ...*laborne*, *les comb. neufs*, *derr .. de nuel*.

Ces déchirures, au nombre de six, sont uniformes, et semblent faites par un fer de lance dont aurait été blessé le porteur de cette pièce.

On aura remarqué, en la lisant, que le terme de *monsieur* n'est employé que pour les bacheliers. Ces mots de *pris* et *non pris*, par leur orthographe, au premier abord, feraient croire que ces cavaliers auraient été *pris* ou *non pris* à la bataille de Poitiers, mais la particule *de* leur donne pour signification la valeur ou *prix* de ces chevaux.

Le bachelier du nom de Rochechouart doit être *Loys* ou *Louis I^{er}*, qui fut aussi *banneret*, et vicomte de 1356 à 1399 environ. Le roi Charles V le nomma gouverneur du Limousin, qu'il avait défendu contre les Anglais.

Cette pièce n'est qu'un échantillon des nombreux et riches

(1) *Mont-Cocu* : en latin *de Monte-Cuculli*. — Il y a plusieurs lieux de ce nom en Limousin.

documents déposés à nos archives départementales. Nous avons reconnu récemment un acte de 1263 de donation du vicomte Aymeri IX en faveur d'Étienne du Mas (*de Manso*), recteur de la Maison-Dieu d'Aixe, dont nous communiquerons le texte et la traduction à la Société à une de ses prochaines séances.

MAURICE ARDANT,

Archiviste de la ville et du département.

Limoges, le 25 août 1858.

P. S. — Pour évaluer approximativement le cours de la monnaie de l'année 1356, nous avons trouvé chez un auteur compétent en cette matière que le marc d'argent valait cette année-là six livres dix sous : en le comptant aujourd'hui sur le pied de quarante-huit francs, cela nous représenterait une valeur huit fois plus grande ; et, pour prendre un point de comparaison, le cheval estimé cent livres en vaudrait à peu près huit cents de nos jours.

ÉTUDES SUR LE LIMOUSIN ⁽¹⁾.

I.

Dans cet ensemble de faits, de monuments et de souvenirs qu'embrasse le mot *patrie*, le sol tient sans doute la première place. A l'étude des personnages se lie inséparablement celle des lieux où ils vécurent. Aussi la géographie de notre province, dans le sens étendu qu'on donne à ce mot, avait-elle occupé nos doctes prédécesseurs. L'infatigable activité de l'abbé Nadaud avait tout embrassé dans ses recherches. Parmi les vingt et un volumes qui, à la mort de cet érudit, devinrent la propriété de M. Garat de Nedde, curé de St-Maurice, se trouve un in-folio de 300 pages, que les notices mentionnent sous le titre trop modeste de *Pouillé rayé*. Dans la pensée de Nadaud, ce n'est évidemment que l'ébauche d'un travail plus complet. Les surcharges et les ratures en rendent la lecture assez pénible. Une mise au net fut-elle opérée par les soins de Nadaud? Son successeur Legros la réclamait sans trop espérer de la découvrir, et nous avons dû accepter ce manuscrit comme son dernier mot sur la matière. En voici une courte analyse :

A une préface assez confuse, où Nadaud explique le sens du mot *pouillé*, succède une longue notice où les destructions et fondations opérées sous chaque évêché sont enregistrées sommairement selon l'ordre chronologique.

Vient ensuite l'ouvrage proprement dit. Dans des colonnes parallèles, Nadaud enregistre le nom ancien de chaque lieu enclos dans la juridiction paroissiale, le nombre des communicants, les décimes payées pour chaque bénéfice, le saint sous l'invocation duquel est placée l'église, les noms des patrons ou collateurs, avec la date de toutes les nominations. Les listes des abbés et prieurs, les noms

(1) Cet article a été lu à la Société Archéologique et Historique du Limousin dans la séance du 27 novembre 1858.

des lieux les plus anciens fournis par les chartes, l'indication des principaux événements, accompagnent le travail de statistique. Un essai étymologique puéril, quoique très-laborieux, suivait le nom de chaque localité Nadaud plus éclairé s'est lui-même fait justice, et, en le biffant impitoyablement, il nous a donné la mesure de sa fermeté et de son désintéressement scientifique.

Donnerons-nous une idée de l'importance de ces recherches en disant que ce laborieux travail suppose la lecture et le dépouillement de toutes les anciennes archives ? Bien mieux que le *Dictionnaire de la noblesse* du même auteur, cet ouvrage est le livre d'or du Limousin. Tous ceux qui, à des titres divers, firent dans le passé des fondations pieuses ou charitables, nobles, prêtres, ouvriers ou paysans, y ont leurs noms, inscrits cette fois sur titres authentiques. Les monastères, les châteaux et les hospices y sont enregistrés avec leur date et le nom de leurs fondateurs.

Il semblerait, et ce compte-rendu peut aider à l'illusion, il semblerait que cet ouvrage ait toute l'aride sècheresse d'une nomenclature. Et cependant, pour peu qu'on feuillette ces pages, une émotion communicative atteint le lecteur. Que d'enseignements dans les noms de ces personnages, aujourd'hui oubliés, et qui crurent bâtir pour la postérité ! L'oubli même a son éloquence, et ces mémoires délaissées attendrissent comme la vue d'un tombeau !

D'autres enseignements sont donnés par ce livre. En voyant, vers 1744, condamner par centaines les chapelles comme inutiles ; en lisant les décisions multipliées qui, à la même époque, défendent aux maisons religieuses de recevoir des novices, on pressent que la commende servie par le pouvoir amènera prochainement l'impuissance et la mort. La destruction consommée en 1790 ne fut que la dernière crise d'une maladie dont le début a une date beaucoup plus éloignée.

L'ouvrage de Nadaud est un dictionnaire de géographie ecclésiastique : à ce titre, il est incomplet. La distribution des matières selon l'ordre des archiprêtres y rend les recherches laborieuses.

Tout en respectant avec la conscience la plus scrupuleuse le travail de Nadaud, après plusieurs essais où le regrettable M. Auguste Du Boys nous donna son concours, nous l'avons fait transcrire sous l'ordre alphabétique des communes modernes.

La géographie gallo-romaine, à peine esquissée par Nadaud, sera adjointe à notre transcription. Des notes prises sur place disent l'état actuel des monuments dont Nadaud retraça l'histoire ; enfin les données de la statistique moderne sont mises en regard des rensei-

gnements anciens conservés et transmis par le curé de Teyjac. Il est bien entendu que le travail du continuateur se tient à distance de celui de Nadaud. Puisse ce livre trouver un éditeur ! il y aurait tout profit pour notre province : ce serait un volume du grand dictionnaire géographique de la France, dont M. le ministre de l'instruction publique vient d'ordonner la rédaction (4).

II.

Je demanderai l'hospitalité de notre Bulletin pour un travail moins considérable. Dès 1846, les mémoires de la Société insérèrent une courte note sur le merveilleux tombeau de saint Étienne d'Obasine. En vain la nature et l'art l'avaient enveloppé de la plus riche parure. Les ruines grandissent et deviennent de plus en plus menaçantes dans le monastère et dans l'église qui gardent cette tombe vénérée. Ces tristes circonstances m'ont inspiré la pensée d'écrire l'histoire de cette abbaye en rattachant son existence à celle de nos autres monastères. Les *Annales archéologiques* préparent la publication de planches dessinées et gravées avec mon concours. Le directeur de ce recueil a bien voulu me donner l'assurance qu'il en serait, au besoin, fait un tirage à part sur la demande de la Société (2).

III.

Pour épuiser l'énumération des travaux sur le Limousin que je garde en portefeuille, je ne dirai qu'un mot d'une description archéologique et historique de la cathédrale de Limoges, commencée dès 1844, et pour l'illustration de laquelle M. Chabrol, architecte de la couronne, voulut bien exécuter quelques-uns des beaux dessins qu'on a pu voir à l'exposition. L'excellent travail d'un de nos confrères, inséré dans les mémoires de la Société, permet d'ajourner la publication de nos recherches.

IV.

Nous aurions encore à parler d'une histoire de la sculpture au moyen-âge. On nous permettra d'ajourner cet entretien.

L'abbé TEXIER.

(4) Dans la séance du 29 décembre 1853, la Société Archéologique et Historique du Limousin a voté l'impression de cet ouvrage.

(2) Ces gravures accompagneront l'*Histoire d'Obasine* insérée dans le Bulletin de la Société.

LISTE

*Des dons faits au Musée et à la bibliothèque de la Société
pendant les années 1857-58 (1).*

DONS FAITS AU MUSÉE.

- Par M. NAVIÈRES-LADOISSIÈRE : un *fragment de pierre* avec inscription.
- Par M. CHARANTE : *monnaies en cuivre*.
- Par M. DUTHEILLET DE LAMOTHE, de St-Yrieix : un *grand-duc* tué par lui.
- Par M. FOURNIEUX : un *bénitier* en étain repoussé.
- Par M. BARRIÈRE : *Alouette blanche*.
- Par M. PICHONNIER : *médaille romaine* grand bronze (Faustine la mère).
- Par M. LEMOINE, capitaine adjudant-major au 4^e dragons : *stalactite* rapportée de la grotte Castellane aux Eaux-Bonnes.
- Par M. BOIVÉAU, à St-Yrieix : deux *merles à collier*.
- Par M. DALPEYRAT : *canon d'un fusil à mèche*.
- Par M. FORGEMOL : un *cachet de baron*.
- Par M. BEAUBRUN : *minerais d'ardoise* avec incrustation de fougère.
- Par M. DELEFFE, ingénieur : une *urne cinéraire* en verre très-transparent, à anses cannelées ; — un *quinatre* d'or ; — un *moyen bronze* de Trajan ; — dix-sept *minéraux* trouvés dans les tranchées du chemin de fer.
- Par M. DU BOIS, pharmacien : deux *salamandres* trouvées à Virolles, commune de St-Paul-d'Eyjeaux.
- Par M. GABRIEL ROUDIER, de Verneuil : un *agneau cyclope*.
- Par M. GUSTAVE CHENEAU : une *clef* moyen-âge.
- Par M. BAURY, à St-Yrieix : des *anneaux* en bronze.
- Par S. Exc. le ministre d'État : un *tableau* de Cicéri : *Vue dans une forêt*.
- Par M. DALPEYRAT : le *surmoulage d'un plat* représentant en relief des scènes orientales et champêtres.
- Par M. ERNEST LAMY DE LACHAPELLE, capitaine au long cours : une *méchoire* et une *colonne* de requin ; — une *tête de marsouin* ; — deux *ailes d'aigrette*.
- Par M. DALPEYRAT : un *travail typographique* et un *minéral*.
- Par M. VIVÈS, chef de bureau à l'administration du Grand-Central : une *statuette reliquaire* trouvée dans les fouilles du Forum à Rome en 1854 ; — une *hache celtique*, — une *dague gallo-romaine* trouvée à Périgueux, en 1820, dans le tumulus du camp de César.
- Par M. le curé de St-Gence : un *vase* en cuivre, trouvé près du camp romain dont on voit des vestiges dans cette commune.
- Par M. BLANCHARD, huissier à Bellac : une grande quantité de *coquillages*, *étoiles de mer*, *plantes marines*, *minéraux*, *haches de sauvages*, rapportés des Antilles françaises.

(1) Quelques omissions ayant eu lieu dans divers procès-verbaux des années 1857-58, nous donnons ici la liste complète de ces dons. Dorénavant, indépendamment des mentions qui pourront être faites dans les procès-verbaux, nous publierons une liste complète dans le dernier n^o de chaque année.

Par M. Amélie ALLAUD : un magnifique *bâteau* empaillé.

Par M. FRESSENGAS, petit-fils du chevalier d'Arnet : un *vaso* des premières terres à porcelaine découvertes en Limousin.

Par M^{me} HUETTE : une *tasse chinoise* montée en bronze ; — deux *pièces* de monnaie ; — différents autres objets.

Par M. le major FABRE : un *lièvre blanc* empaillé.

Par M. BOURGOING-MÉLISSE : un *vaso* en terre, trouvé dans le cimetière de Saint-Junien

Par M. LÉCLERC, séminariste : des *débris romains* trouvés au Vialard, commune de Jansilhac.

Par M. BERTHOUD, lieutenant des sapeurs-pompiers : une *tête d'évêque* en bois ; — sept *médaillles* en cuivre.

Par M. DALPEYRAT : une *stalactite* calcaire ; — la *hampes* de l'aigle du 45^e régiment d'infanterie légère ; — deux *pièces* de monnaie ; — une *empreinte* sur plâtre de l'agathe de la Sainte-Chapelle, représentant l'apothéose d'Auguste.

Par M. le général de division DE MONTREAL, sénateur : deux *vases étrusques* ; — *medaille* en bronze, frappée en commémoration de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception.

Par M. ALLAUD aîné : une *bûche* de bois pétrifié, trouvée dans sa propriété de Pagnac.

Par M. MASSON : *coquillages* de diverses espèces.

Par M. DESCOUTURES, ancien notaire : *portrait* à l'huile.

Par M. Louis CHAUVAUD, du Dorat : trois *fragments* de mosaïque et quatre *minéraux*.

Un *spécimen de lithographie* par M. DE CROSSAS. (Don de l'auteur.)

Par S. Exc. M. le ministre d'État : un *tableau* de Coignard : *Bœufs dans un pâturage*.

Par M. MARSALY, à Limoges : *médaillles* et *schistes*.

Par M. le maire de Limoges : *médaillles* frappées en commémoration de l'exposition centrale de 1858.

Par M. H. DUCOURTIEUX, imprimeur : un *bois gravé* représentant les armes de Limoges.

Par M. Martial FAURE, de St-Bonnet près Bellac : une *pièce* d'argent à l'effigie d'Henri IV.

Par M. l'abbé TEXIER : deux *médaillles* romaines, dont une en argent, et cinq *pièces* de monnaie diverses.

Par M. Joseph ARDANT : des *insectes* trouvés dans des carreaux d'indigo venant du Bengale.

Par M. F. TARDIEU, de Limoges : *pépites de fer cristallisé*, *fossiles*, *bôlemnites*, trouvés dans le département des Basses-Alpes.

Par M. ROMÉO CHAPOULAUD : *monnaies* et *médaillles*.

OUVRAGES OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DE LA SOCIÉTÉ.

- Vie du maréchal Gouvion-St-Cyr*, par M. le baron GAY DE VERNON, in-8. (Don de l'auteur.)
- Archives de la ville d'Ussel*, par M. HUOT, membre correspondant de la Société, in-4. (Don de l'auteur.)
- De l'instruction publique au moyen-âge*, par M. Ch. STALLAERT (Don de l'auteur).
- Annuaire de la Haute-Vienne pour 1857 et 1858*, par Joseph DUMONT. (Dons de l'auteur.)
- Notice sur les vitraux de l'abbaye de Ratthausen*, par M. DE LASTEYRIE.
- Mandements de Mgr Bertheaud, évêque de Tulle*, offerts par M. l'abbé ROY-PIERREFITTE.
- Voyage à la Grande-Chartreuse du Dauphiné*, par M. VIVÈS, ancien magistrat et homme de lettres. (Don de l'auteur.)
- La translation des cendres de l'empereur Napoléon* (poésies), par le même.
- Dictionnaire d'orfèvrerie*, par M. l'abbé TEXIER, grand in-8. (Don de l'auteur.)
- Poésies complètes du chancelier Michel de Lhopital, traduites et précédées d'un nouvel essai sur l'esprit de Lhopital*, par M. LOUIS BANDY DE NALÈCHE, avocat à la cour impériale de Paris. (Don de l'auteur.)
- Histoire d'Uzerche*, par M. COMBET. (Don de l'auteur.)
- Histoire de Tulle*, par M. BONNÉLYE. (Don de l'auteur.)
- Notice historique sur les cloches*, par M. l'abbé Jules CORBLET. (Don de l'auteur.)
- Histoire abrégée et méthodique de l'institution du Nouveau Testament*, par M. l'abbé ROUSIER, aumônier du lycée de Limoges. (Don de l'auteur.)
- Annales de Brigueil l'ainé*, offert par M. BOURGOING-MÉLISSE.
- Monographie de l'abbaye de Grandelve*, par M. JOUGLAR. (Don de l'auteur.)
- Histoire et description de l'église de N.-D. du Folcoet*, par le marquis de COETLOGON. (Don de l'auteur.)
- L'electrum des anciens était-il de l'émail?* par M. F. DE LASTEYRIE, membre honoraire de la Société. (Don de l'auteur.)
- Catalogue de la bibliothèque de Limoges* (histoire), par M. E. RUBEN. (Don de l'auteur.)
- Histoire de la chapelle de N.-D. des Besines*, par M. DE JUSSIEU, archiviste de la Charente, membre correspondant de la Société. (Don de l'auteur.)
- Notices historiques sur le culte de la sainte Vierge dans le diocèse de Limoges*, par M. l'abbé ROY-PIERREFITTE. (Don de l'auteur.)
- Versailles et autres châteaux, maisons royales, etc.*, par M. AVELINE, in-fol obl., offert par M. Jean-Baptiste PRINCE, receveur ruraliste à La Croisille.
- Par M. le comte L. DE LABORDE, membre de l'Institut, membre honoraire de la Société Archéologique du Limousin : son ouvrage *De l'union des arts et de l'industrie*, deux magnifiques volumes grand in-8.
- Par M. LEJEUNE, instituteur à Estinnes-au-Val (Belgique), les ouvrages suivants : *Coup-d'œil historique sur le Hainault*; — *Coup-d'œil géographique sur le canton de Rœulx*; — *Recherches sur la résidence des rois franks aux Estinnes*; — *L'ancienne abbaye de l'Olive*.

LISTE DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ (1).

BUREAU.

Président-né. — M. le comte de COETLOGON, O *, préfet de la Haute-Vienne.

Président. — M. ALLUAUD aîné, O *.

Vice-présidents. — MM. Maurice ARDANT et BONNIN *.

Secrétaire général. — M. Othon PÉCONNET.

Secrétaire adjoint et archiviste. — M. E. RUBEN.

Secrétaire adjoint. — M. l'abbé ROY-PIERREFITTE.

Trésorier. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

MEMBRES DU CONSEIL.

MM. TIXIER-LACHASSAGNE, C *, premier président.

Armand NOUALHIER *, maire de Limoges.

Maurice ARDANT, archiviste de la Haute-Vienne.

Le docteur BARDINET.

CONSERVATEURS.

Archives. — MM. ROMÉO CHAPOULAUD, E. RUBEN.

Tableaux. — M. ARDANT-MASJAMBOST.

Pierres sculptées. — M. REGNAULT.

Sculpture sur bois. — M. NALBERT.

Médailles et sceaux. — M. Maurice ARDANT.

Zoologie, ornithologie, papillons. — M. NAVIÈRES-LABOISSIÈRE.

Minéralogie, géologie, reptiles. — MM. ALLUAUD, O *, et ASTAIX.

Armes, objets d'art. — M. NIVET-FONTAUBERT.

COMMISSION DU MUSÉE CÉRAMIQUE.

MM. ALLUAUD, O *, MASJAMBOST, Maurice ARDANT, ASTAIX, FAYETTE et PERDOUX.

MEMBRES RÉSIDANTS.

MM.

ALLUAUD aîné, O *, ancien maire de Limoges.

ARBELLLOT, archiprêtre de Rochechouart.

ARDANT (Louis) *, anc. maire de Limoges.

ARDANT (Eugène), imprimeur.

ARDANT (Maurice), arch. de la Hte-Vienne.

ARDANT-MASJAMBOST, profess. de peinture.

ASTAIX, professeur à l'école de médecine.

AUDOUIN (Joseph), anc. maire de Limoges.

BARDINET (Alphonse), directeur de l'école de médecine.

MM.

BARNY (Alexis), profess' à l'école de médec.

BARNY (Auguste), substitut du procureur impérial, à Limoges.

BLANCHARD, doct' en médecine, à Limoges.

BARON-DUTAYA, à Bussière-Boffy.

BONNEVAL (le marquis de), C *, maréchal-de-camp.

BONNIN *, inspecteur de l'académie.

BOURDEAU-LAJUDIE père, ancien député.

BOURGOING-MÉLISSE, propr., à St-Junien.

BRISSET (Frédéric), juge, à St-Yrieix.

(1) Cette liste a été rétablie d'après les procès-verbaux des séances.

- BRUNET, vice-présid. du tribunal civil de Limoges.
- BUSSON DE MASVERNIER (Édouard), docteur en droit.
- CAZAUD (l'abbé), vicaire à St-Michel.
- CHAPOULAUD (Roméo), imprimeur.
- CHARREYRE, organiste de la cathédrale.
- CHASSINAT (Adolphe), avocat.
- CLUZELAUD, architecte, à Limoges.
- COETLOGON (le comte de), O *, préfet de la Haute-Vienne.
- CROSSAS (de), lithographe.
- DEFAYE fils, pharmacien, à St-Junien.
- DELOR (Adrien), à Limoges.
- DUBOIS, fabricant de porcelaine.
- DULÉRY, curé de Biennat.
- DUVERT, de La Gabie, propriétaire.
- FAYETTE, architecte du département.
- FIZOT-LAVERGNE, avoué près la cour.
- FOUGERAS-LAVERGNOLLE, notaire.
- FOUGÈRES (Léopold), docteur en médecine.
- FOURNIER *, conseiller à la cour.
- GAY DE VERNON (le baron) *, propriétaire, à Saint-Léonard.
- GÉRY (Charles), préfet d'Alger.
- GOUDAUD fils, ornithologiste, à Bellac.
- GRAVE (de), propriétaire.
- HUGUES (d'), professeur d'histoire au lycée de Limoges.
- LA BASTIDE (de) *, capitaine d'état-major.
- LA GUÉRONNIÈRE (le comte Alfred de), *.
- LAMY-DELURET (Édouard), banquier.
- LANSADE, agent-voyer.
- LAPORTE (Ernest), négociant.
- LEMAISTRE, docteur en médecine.
- LESME, fabricant de porcelaine.
- MALLEVERGNE *, président de chambre.
- MARÉVÉRY (l'abbé), chanoine honoraire.
- MAUBLANC (de), propriétaire, à St-Junien.
- NALBERT, sculpteur.
- NAVIERES-LABOISSIÈRE, ancien inspecteur d'académie.
- NARJOUX, architecte-inspecteur diocésain.
- NIVET-FONTAUBERT, négociant.
- NOUALHIER (Armand) *, maire de Limoges, député au corps législatif.
- PÉCONNET (Othon), avocat.
- PERDOUX, profess^r à l'école de modelage.
- POUYAT (Émile), négociant.
- PUYNESGE, propriétaire, à Limoges.
- RECULES (François), pharmacien.
- RATTIER, avoué.
- REGNAULT, archit. de la ville de Limoges.
- ROGUES DE FURSAC *, conseiller honoraire.
- ROGUES DE FURSAC (Victor), avocat.
- ROUSIER, chanoine honoraire, aumônier du lycée.
- ROY-PIERREFITTE (l'abbé), vicaire à St-Pierre.
- RUBEN (Émile), conservateur de la bibliothèque communale.
- SAINT-GÉNIS (de) *, directeur de l'enregistrement et des domaines.
- SAINT-GERMAIN (de), avoué.
- SALLES-BEAUREGARD (Gustave de), propriét.
- SAZERAT (Léon), fabricant de porcelaine.
- SOULIGNAC (Abraham), propriétaire.
- TALABOT (Auguste) *, présid. de chambre.
- TARNEAUD (Firmin), banquier.
- TARNEAUD (Frédéric), propriétaire.
- TEXIER (l'abbé), chanoine honoraire.
- TIXIER-LACHASSAGNE, C *, pr. président.
- TRUOL DE BEAULIEU, *, banquier.
- VÉDRINE (l'abbé), curé d'Arnac-la-Poste.
- VERGNAUD (Léonce), propriétaire.
- VILLELUME (le comte de), à Losmonerie.
- WYSE (le prince Napoléon BONAPARTE).

MEMBRES HONORAIRES.

MM.

- CRUVEILHIER, O *, professeur à l'école de médecine de Paris.
- DE MENTQUE, O *, préfet de la Gironde.
- MORISOT (Tiburce), O *, ancien préfet de la Hte-Vienne, fondateur du musée.
- ST-MARC-GIRARDIN, O *, membre de l'Institut.
- MIGNERET *, préfet du Bas-Rhin.
- Mgr BERTEAUD, évêque de Tulle.
- DALESME, G O *, général de division du génie.
- Mgr COUSSEAUD, évêque d'Angoulême.

MEMBRES CORRESPONDANTS.

MM.

LEYMARIE, ancien secrétaire général de la Société Archéologique du Limousin, à Paris.

DE VERNEILH (Félix), inspecteur des monuments de la Ille-et-Vienne, à Nontron.

BARDY (Gustave), conseiller, à Poitiers.

Le marquis DE LUBERSAC, à Paris.

DE CARDAILHAC (Étienne), chef de division au ministère d'État, à Paris.

BOSVIEUX (Auguste), archiviste de la Creuse, à Guéret.

NADAUD (Léon), O ✱, président honoraire de la cour impériale de Grenoble.

TEXIER (Louis), chef de bataillon d'infanterie de marine, au Sénégal.

DIDRON aîné ✱, directeur des *Annales archéologiques*, à Paris.

Le vicomte Eugène DE KERCKHOVE, dit VAN DER VARENT, à Bruxelles.

Le vicomte E. DE KERCKHOVE-VARENT, président de l'Académie d'Archéologie de Belgique.

GENS (Eugène), professeur d'histoire, à Bruxelles.

MICHON (l'abbé), chanoine honoraire de Bordeaux et d'Angoulême, à Paris.

BOYSSON D'ECOLE, receveur général, à Besançon.

PICHAULT DE LA MARTINIÈRE, directeur des contributions indirectes, à Vesoul.

LEZAUD (Hippolyte) ✱, premier président, à Nancy.

THÉVENIN (Edmond), procureur impérial, à Auch.

CHAUDRUC DE CRAZANNES, membre correspondant de l'Institut, à Castel-Sarrazin.

COMBET, avocat, à Uzerche.

DE JUILLAC (le vicomte Gustave), secrétaire général de la Société Archéologique du Midi, à Toulouse.

DUNGLAS, ancien président de la Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin.

HUOT, procureur impérial, à Ussel.

M^{me} GIOVANNA POWER, à Juillac.

DE JUSSIEU, archiviste, à Angoulême.

DELEFFE, ingénieur de 1^{re} classe, à Constantinople.

VANGINOT, architecte diocésain, à Rodez.

BONNÉLYE (François), bibliothécaire, à Tulle.

VIVÈS (Joseph-Benjamin), à Agen.

CLÉMENT (Simon), avocat, à Tulle.

NADEAUD-BUFFON, substitut, à Chalons-sur-Saône.

DE RANCOGNE (Gustave), archiviste adjoint de la Charente.

SÉNEMAUD (Édouard), professeur au lycée d'Angoulême.

DULEAU (Alphonse), numismate, à Orléans.

LAGARDE (Henri), docteur en médecine, à Confolens.

DE CAUMONT, O ✱, fondateur et directeur de la *Société Française*, à Caen.

CHEVALIER (Michel), O ✱, membre de l'Institut.

DE LASTYRIE (Ferdinand), président de la Société des Antiquaires de France.

DELOCHE, chef de bureau au ministère des travaux publics.

LÉO DE LABORDE, membre de l'Institut, directeur général des archives.

DE MONTRÉAL G O ✱, général de division, sénateur.

LISTE

DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES.

Société Archéologique du Midi , à Toulouse.
Société Archéologique du Midi , à Montpellier.
Société Archéologique de l'Orléanais , à Orléans.
Société Archéologique de Béziers.
Société Archéologique et d'Histoire de la Charente , à Angoulême.
Société d'Archéologie et d'Études scientifiques de Draguignan.
Académie Archéologique de Belgique , à Bruxelles.
Société des Antiquaires de l'Ouest , à Poitiers.
Société des Antiquaires de France , à Paris.
Société des Antiquaires de Picardie , à Amiens.
Société d'Émulation du Doubs , à Besançon.
Société d'Émulation de l'Allier , à Moulins.
Société d'Émulation (Doubs) , à Montbéliard.
Société des Sciences naturelles et archéologiques de la Creuse , à Guéret.
Société des Sciences et Lettres de Blois.
Société des Sciences , de l'Agriculture et des Arts de Lille.
Société des Sciences , Belles-Lettres et Arts du département du Var , à Toulon.
Société Scientifique et Littéraire du Limbourg , à Tongres.
Société de Statistique des Deux-Sèvres , à Niort.
Société de l'Histoire de France , à Paris.
Société Historique et Littéraire du Bas-Limousin , à Tulle.
Commission historique du Cher , à Bourges.
Académie des Sciences , Belles-Lettres et Arts de Bordeaux.



TABLE DES MATIÈRES.

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES.

	Page
Séance générale du 27 novembre 1857.	92
— du 30 décembre 1857.	94
(Voir, pour les procès-verbaux de l'année 1858, le premier n° du Bulletin du tome IX, année 1859.)	

MÉMOIRES.

Emailliers limousins (les Pénicaud).	5
Vergniaud.	49
Des connaissances géographiques chez les anciens. — Documents relatifs à la géographie du Limousin pendant la domination romaine.	65
Les trois chevaliers défenseurs de la cité de Limoges (1370).	72
Prieuré de L'Artige.	97
Hannibalianus, légat d'Aquitaine à Limoges.	105
De la poésie limousine.	145
Abbaye de St-Augustin-lez-Limoges.	157
Vicomté de Rochechouart.	175
Études sur le Limousin.	182

DOCUMENTS.

Rôle de la convocation du ban et de l'arrière-ban de la sénéchaussée de Limoges en 1695.	33
Donation des moulins de la Cité, vers l'an 1028 de J.-C., sous le vicomte Adémar I ^{er}	42
Commission de Henri III au comte des Cars.	44
Déclaration des revenus de l'abbaye Saint-Martial de Limoges.	110
Projet de mariage entre Marie de Limoges, vicomtesse, et Robert de France, fils du roi saint Louis.	126
Donation du village et des hommes de Chastaing au prieuré d'Aureil par la vicomtesse douairière de Limoges, Marguerite de Bourgogne, l'an 1269.	131
Notes écrites par le moine-épistolier du prieuré-chapitre de St-Léonard de Noblac (<i>Nobiliacum</i>).	144
Liste rectifiée des membres de la Société pour l'année 1857.	46
Liste des dons faits au musée et à la bibliothèque de la Société pendant les années 1857-58.	186
Liste des membres de la Société pour l'année 1858.	188
Liste des Sociétés correspondantes.	191

5
9
5
2
37
35
45
37
73
52

33

42
44
110

126

131

144

46

186
188
191



This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Widener Library



3 2044 100 885 474